(A SUIVRE) 4

MENSUEL 10f

DOSSIER:

AVENTURIERS INTELLECTUELS EN CHINE

1918 - 1940

VICTOR DE LA FUENTE

"HAGGARTH"

LE CRANE AUX TROIS SERPENTS

(A SUIVRE) 4 MAI 78

MENSUEL. 10ff. Belgique 70fb. Suisse 6fs. Canada $2.50 Pays Bas fl6.50

Stella. Cet officier italien fasciste, ami du juif polonais Koïnsky va mourir...



SOMMAIRE

(A SUIVRE) - Mensuel - N° 4 - Mai 1978 - © Casterman 1978 •
Rédacteur en chef : JEAN-PAUL MOUGIN • Secrétaire de rédaction : ANNE POROT •
Conception graphique : ETIENNE ROBIAL • Maquette : BERNARD CICCOLINI •
Rédaction-administration : 39, rue Madame, 75006 Paris - Tél. : 544.59.32 •
Directeur de la publication : LOUIS GERARD • Comité de direction : ETIENNE POLLET (directeur) • DIDIER PLATTEAU (directeur délégué) • LOUIS GERARD • J-P MOUGIN •
Siège social : S.A. EDITIONS CASTERMAN, 66, rue Bonaparte, 75006 Paris.
Tél. : 633.24.10. Télex : EDICAST 200 001 F •
Service de Presse : JOELLE FAURE • Publicité : PHILIPPE PAYELLE •
Belgique : CASTERMAN S.A., 28, rue des Sœurs-Noires, 7500 Tournai.
Tél. : (069) 22.41.41. Télex : CASEDI 57 328
Canada : MONDIA DISTRIBUTION inc. 1977 bvd Industriel Chomedex Laval (Que) H7S 1 p6. Tél. : (514) 667-9221 • France : Diffusion N.M.P.P. • Service des Ventes HEBDOPLAN. Tél. : 266.57.15 • Voor Nederland : Atlantis, Slaak 18 Rotterdam •
N° de Commission paritaire : en cours • ISSN : en cours.
Dépôt légal : 2e trimestre 1978 • Imprimé en Belgique par CASTERMAN S.A. TOURNAI •

Vous ne retrouverez pas Bran Ruzh, ce mois-ci. Ce grand roman de la Bretagne de toutes les légendes ne paraîtra pas pendant quelques mois. Des questions de contrat font que Claude Auclair est obligé d'arrêter de dessiner « le corbeau rouge » pour l'instant, et ce n'est pas de gaîté de cœur, croyez le bien. Bran Ruzh cesse donc temporairement sur une interrogation magique. Pour la première fois, (A Suivre) est victime de sa formule, celle de vouloir vous offrir une bande dessinée différente, celle de vouloir vous donner à lire de véritables romans en bandes dessinées, découpés en chapitres. Et j'insiste bien sur ce mot « chapitre » car nous voulons mettre un terme à la vieille structure du récit par épisodes. Où se trouve la liberté du créateur qui sait d'avance qu'il devra mettre le mot « fin » au bas de la quinzième page? Où est le plaisir de lire de celui qui sait que « l'histoire » qu'il entame prendra fin obligatoirement au bout de 42 ou 64 pages pour qu'un éditeur puisse en faire un bel album « cartonné-couleurs »? Bran Ruzh reviendra bientôt dans les pages de (A Suivre). Pour l'instant, Corto Maltese en Sibérie continue. Hugo Pratt a construit son roman en 100 pages. Faites donc le calcul, pour savoir tout ce qui vous reste à lire de la fabuleuse épopée de notre gentilhomme de fortune. Et *Ici même* est prévu en 8 chapitres. Enfin, je ne voudrais pas oublier de saluer « Haggarth », le farouche personnage de Victor de la Fuente.

Jean-Paul MOUGIN

(A SUIVRE) 4

COURRIER (A SUIVRE)

Oui, *(A Suivre)* s'y met aussi. A son tour, il vous offre une page « courrier ». Pas comme bouche-trou ! Mais c'est vrai qu'un journal ne peut vivre sans que ses lecteurs y participent, au moins un tout petit peu. Cette page vous est donc désormais réservée, pour que vous puissiez y faire part de vos goûts, de ce que vous aimez, de ce que vous n'aimez pas. Mais nous serions un peu tristes qu'elle ne serve qu'à cela. Chaque mois, *(A Suivre)* ouvre, avec son dossier, un débat, et c'est ce débat que nous voudrions que vous, lecteurs, prolongiez en y apportant vos idées et vos réflexions.

JEUNES AUTEURS

Je viens de savourer le second numéro de *(A Suivre)*. Ce qui me paraît le plus réussi dans cette revue, c'est le dosage réalisé entre les différents modes d'expression : bandes dessinées, nouvelles, interviews, dossiers, critiques littéraires. C'est à propos des nouvelles que je vous écris. Je pense, en effet, que vous faites un acte très positif en offrant à des lecteurs la possibilité de redécouvrir des auteurs du XIXe siècle (Süe, Féval) et des auteurs de renom comme Hélias ou Giono (un véritable régal que ce *Faust au village*).

Mais, et c'est là ma suggestion, la nouvelle étant un genre négligé en France car difficile, mais surtout peu prisé par l'ensemble des éditeurs, la revue ne pourrait-elle pas aller plus loin en ouvrant ses colonnes à des textes récents de jeunes auteurs encore peu connus ou même en suscitant l'écriture de récits en relation, par exemple, avec le dossier (la propriété était un beau thème d'inspiration) ? Finalement, faire la même démarche concernant le récit écrit que pour les bandes dessinées, qui sont remarquables.

B. Rabany
Carrières-sur-Seine

C'est un peu ce que nous avons essayé de faire avec le dossier « science fiction et politique », en ouvrant nos pages à Bernard Blanc.

TROP PRUDENT ?

(A Suivre), je trouve que c'est plutôt bien comme truc. Maquette, papier, prix, format : tout ça bien. Mais, sans vouloir faire une critique point par point de chaque « histoire », pour ce qui est d'une impression d'ensemble, je trouve le journal un peu *prudent*, ne voulant ni heurter, ni déplaire. A quand, par exemple, le feuilleton vraiment contemporain, en images ou en texte, le reportage d'actualité...?

Alain Sinquat
Aix-en-Provence





(A Suivre), ce n'est pas une mauvaise idée pour la B.D., alors pourquoi pas pour des romans qui remplaceraient le « dossier » ? Dickens l'a bien fait et d'autres... Si on veut lire Le Roy Ladurie ou Régis Debray on n'achète pas *(A Suivre)*, surtout pour une demi-page. Bon courage.

G. Brunet
Paris 9e





(A Suivre) est sorti, c'est bien, on l'attendait. J'aime bien Tardi, Pratt et les autres aussi. Mais ce n'est pas pour ça que je vous écris. Je trouve que *Bran Ruzh* est superbe. Je suis breton et comme tel chauvin, paraît-il!

Jean-René Marrec
Limoux

A PROPOS DE CRITIQUES

Je ne suis pas un amateur de B.D., loin de là, tant je trouve la production médiocre dans l'ensemble. Pourtant, à certains moments, j'ai mes crises, alors j'achète ce qui est réputé bon dans le genre : *L'Echo des Savanes*, *Métal Hurlant*... Et puis, aujourd'hui, je tombe sur *(A Suivre)* avec tout ce qu'un numéro 1 a d'attirant, et puis ça ne m'apparaît pas seulement comme un autre canard de B.D.

Votre dossier sur les Celtes est vraiment très bon, ainsi que les nouvelles de P.-J. Hélias (que grâce à vous j'ai découvert). Votre petit topo sur les feuilletonnistes est vraiment très bon également (mais pourquoi avoir oublié Gustave Le Rouge, même si ses livres ne sont pas la description de « l'asphalt jungle »). Par contre, trop de verbiage intellectuel dans la critique des livres, plutôt en contradiction avec le parti-pris sur la langue, à l'occasion de la B.D. bretonne! En somme, adulte (non pour adultes, comme vous le dites si bien) ne signifie pas hermétique! Mais c'est une goutte d'eau dans la mer de qualité de *(A Suivre)*. Quelle virtuosité dans l'histoire de Renart (j'en reveux d'autres épisodes) et puis Corto Maltese... Enfin, c'est la première fois qu'une revue avec des images me satisfait vraiment.

Norbert Janody
Châtenay-Malabry

Il est difficile d'en croire ses yeux, de voir une « revue » d'aussi bonne qualité. En effet, *(A Suivre)* a réussi à joindre la quantité et la qualité. Quant à cette dernière, c'était quasiment assuré en inscrivant au sommaire Tardi et Hugo Pratt. Ce qui m'a également étonné, c'est l'originalité de *(A Suivre)*. Se situant hors des frontières traditionnelles, sans tomber dans la facilité des B.D. comme (...) (1) et autres torchons qui déshonorent la bande dessinée, en remplaçant leur manque d'idées et de sensibilité par la fameuse recette « sexe - violence - simili - fantastique » qui a l'air, hélas, de faire vendre. J'ai beaucoup apprécié la rubrique Actualité, qui ne s'est pas aventurée dans les habituels commentaires « tarte à la crème-pommade » ne voulant rien dire. Les reproches sont pertinents, ce qui augmente l'intérêt des critiques...

Ludovic Léonelli
Paris 17e

(1) Note de la rédaction : pour ne pas leur faire de peine, nous avons censuré le nom de nos chers confrères. Mais il est probable, hélas, qu'ils se reconnaîtront quand même...



Continuez à publier des nouvelles, c'est excellent. Etoffez un peu plus vos dossiers. Des références bibliographiques sur le sujet ne seraient pas à dédaigner.

Et une remarque supplémentaire : les critiques de bouquins, ça me crispe, surtout quand ce n'est pas de l'information et que ça veut péter dans la prophétie. Mais quand les critiques en question ne sont pas signées (ou seulement par des initiales) alors là, c'est le comble. Il faut le dire : ça frise le fascisme.

Patrick Nicoleau
Marmande

Camarade, encore un petit effort... Reportez-vous en haut de page des Actualités. Tous les noms y sont. Grâce aux initiales, vous pourrez découvrir le nom du ou des critiques qui vous chauffent les oreilles.




JEHANNE
d'arc
À REIMS
ALORS, GILLES, TU FAIS LE SIÈGE DE PARIS AVEC NOUS ?
OUI, CAR CET ATTILA M'EST FORT SYMPATHIQUE
ÇA Y EST ORMONNE, ELLE S'EN VA...
VIVE GILLES DE RAIS, PROTECTEUR DE NOS ZENFANTS !


DUNOIS NE VIENT PAS - IL DIT QU'IL A LA FIGURE EN BOIS....
CLONGUE


TANT PIS !
A PARIS !
A PARIS !


JE SUGGÈRE QUE NOUS PRISSIONS MON ASTRONEF POUR ALLER PLUS VITE ....
DITES
JE PEUX ALLER AVEC VOUS ?


ÇA, L'ASTRONEF, ON N'Y COUPERA PAS !!
TU N'ES PAS MODERNE, JEHANNE !!
EMMENEZ-MOI EMMENEZ-MOI DITES !!?
À BIENTÔT, JEHANNE !!


REIMS ADIEU, VILLE AMÈRE ....
VIVE LA MACHINE QUI VOLE !!
GARGOYLUS-FILS, REVIENS C'EST TON PÈRE QUI TE L'ORDONNE !!


GARGOYLUS-PÈRE, TU M'AS AFFRANCHI, VOICI LE SCEAU DE TA MAIN QUI EN TÉMOIGNE !!
N°1

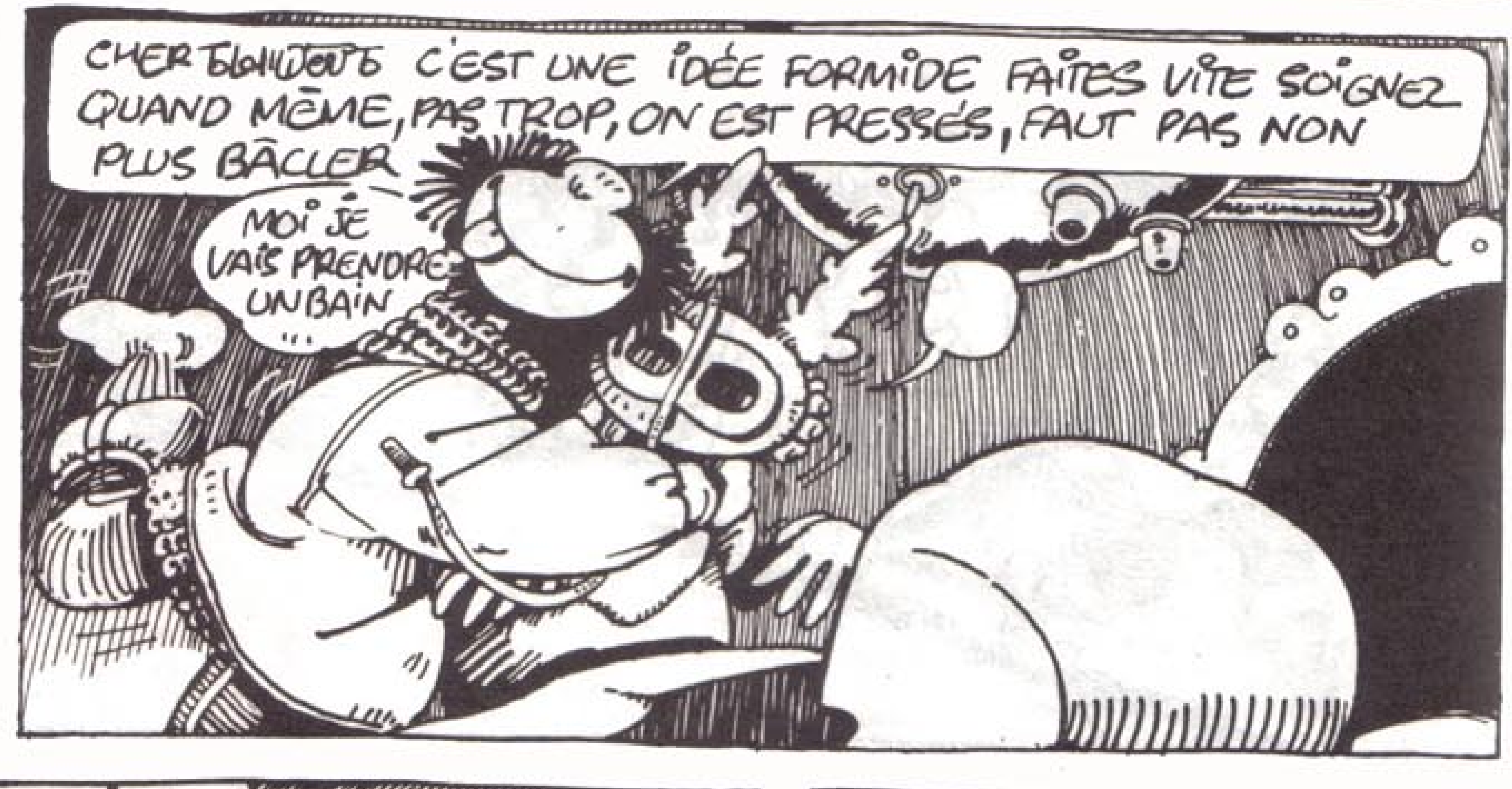

ON EN A BOUR UN BOUT DE TEMPS...
JEHANNE JE CROIS AVOIR TROUVÉ LA SOLUTION


Un moyen d'ensemble nous ABÊTIR malgré l'OBSTACLE du SCAPHANDRE!!

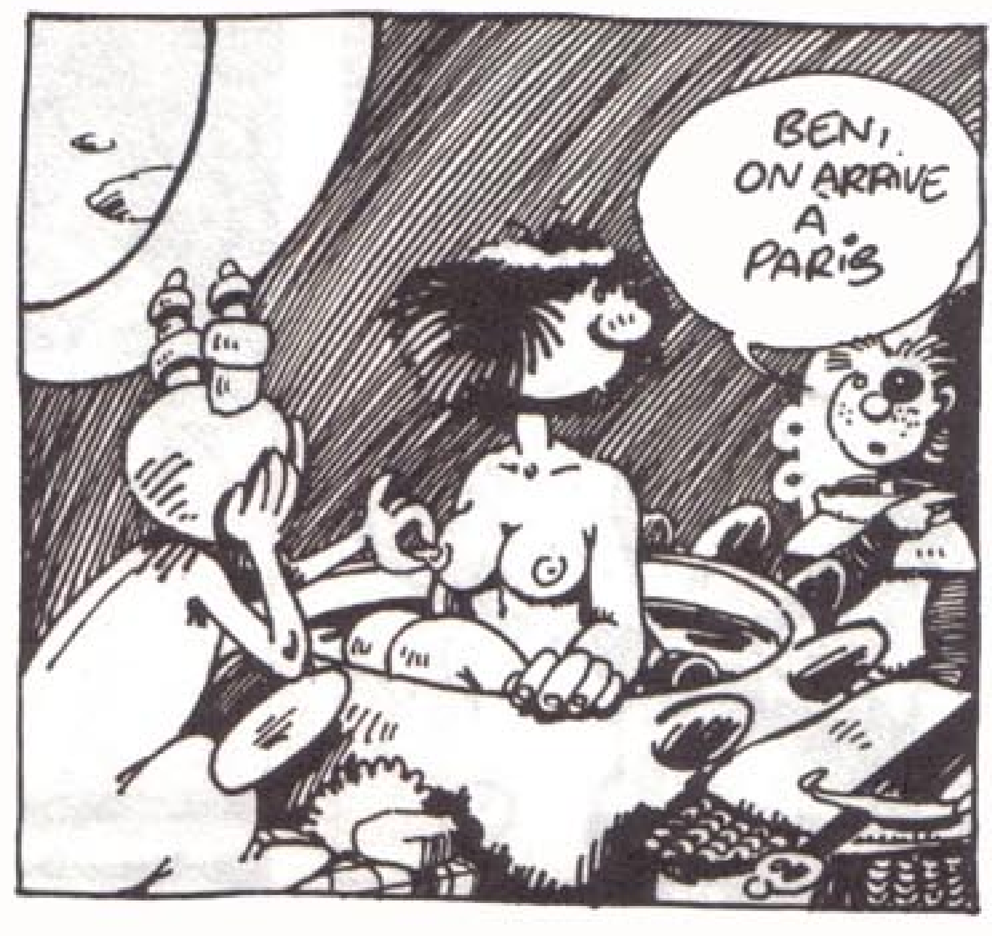

C'EST …, QUI EST UN GRAND SEC SOLOGUE CHEZ NOUS S'OCCUPE DU PROBLÈME


WOA!!
IL DIT AVOIR INVENTÉ UNE SORTE D'ANTICHAMBRE, TRÈS PETITE BOITE....

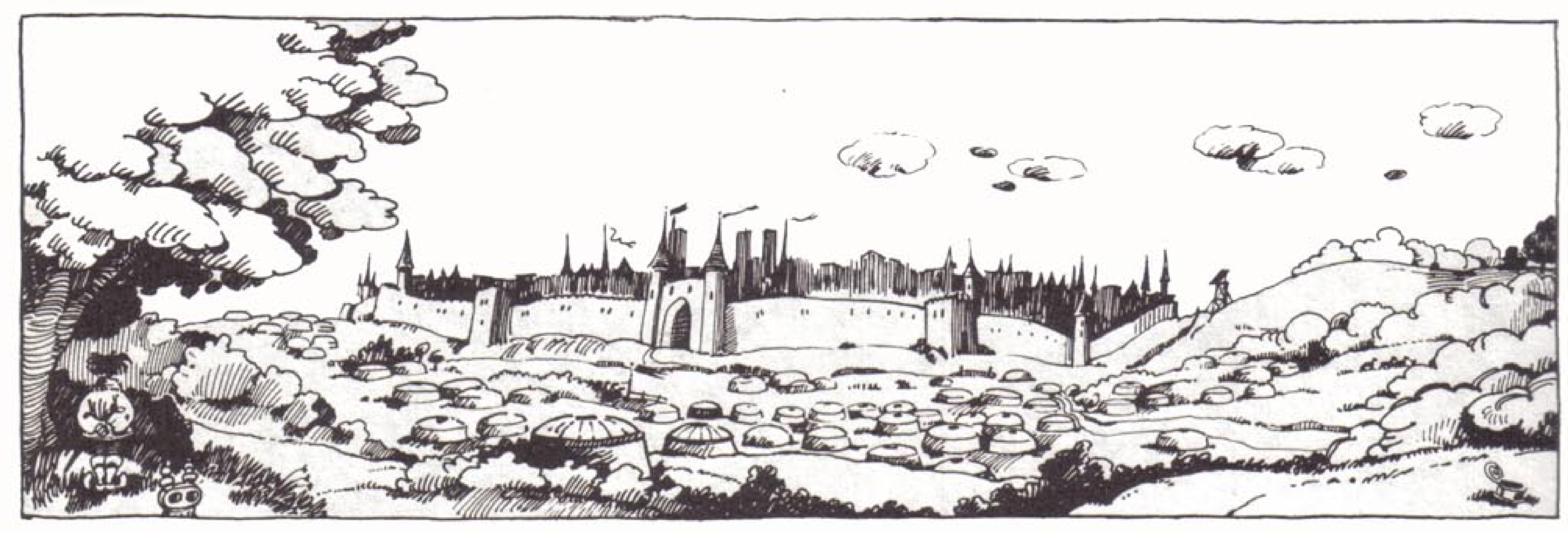

NOS ATMOSPHÈRES ÉTANT DISSEMBLABLES ET INCOMPATIBLES NOUS NOUS "RENCONTRERIONS" EN TERRAIN NEUTRE, EN QUELQUE SORTE....


CHER … C'EST UNE IDÉE FORMIDE FAITES VITE SOIGNEZ QUAND MÊME, PAS TROP, ON EST PRESSÉS, FAUT PAS NON PLUS BÂCLER
MOI JE VAIS PRENDRE UN BAIN ...


JEHANNE!


BEN, ON ARRIVE À PARIS


DÉJÀ!





PTOINGUE
... ON VA SE PRÉSENTER OU ON ATTEND GILLES ???



QUI S'EST PERMIS DE TIRER ? HEIN ?
!
TOYOYOYOYONG!



POUSSEZ-VOUS !!
NE TOUCHEZ PAS À CETTE FLÈCHE !!!



HMMPFF...



ÇA Y EST, LA POINTE EST TORDUE !!!
ELLE NE POURRA PLUS RESSERVIR!



REGARDEZ ! J'AVAIS POURTANT RECOMMANDÉ DE MÉNAGER LES MUNITIONS !!!
MAIS... CE SONT DES ÉTRANGERS ?!?



FALLAIT TIRER MOINS FORT—TU AS PÉTÉ LA POINTE ET CETTE FLÈCHE EST INUTILISABLE !
ON N'A PAS IDÉE D'ÊTRE AUSSI RADIN!
ÇA VA PETIT, TU PEUX DISPOSER !!
POC! PAT!



QU'EST-CE QUE C'EST QUE CES TROIS-LÀ ?
.. ON CHERCHE ATTILA MANGEPLAINE
JE SUIS MOI-
ALORS?
N 3


C'EST VOUS ATTILA?
BEN OUI ÇA NE SE VOIT PAS?
PAS TELLEMENT ...


IL N'EMPÊCHE QUE J'AIMERAIS BIEN SAVOIR CE VOUS FAISIEZ À RÔDER AUTOUR DE MON CAMP?
DES ESPIONS, JE DIS!!
DES ESPIONS!!
TIENS!


JE SUIS JEHANNE D'ARC ET J'AI REÇU ORDRE DE TE SOUTENIR DANS TON ENTREPRISE ....
C'EST PAS FINI?
RETOURNE À TON POSTE!
CEUX-LÀ SONT DES AMIS À MOI QUI M'ACCOMPAGNENT


UN ORDRE UN ORDRE C'EST BIEN GENTIL TOUT ÇA, MAIS LA SEULE PERSONNE QUI DONNE DES ORDRES ICI C'EST MOI, ATTILA MANGEPLAINE!!
TU PARLES!! ELLE DIT N'IMPORTE QUOI POUR SAUVER SA TÊTE!!!


?
'TENTION.... UN ORDRE D'EN HAUT...

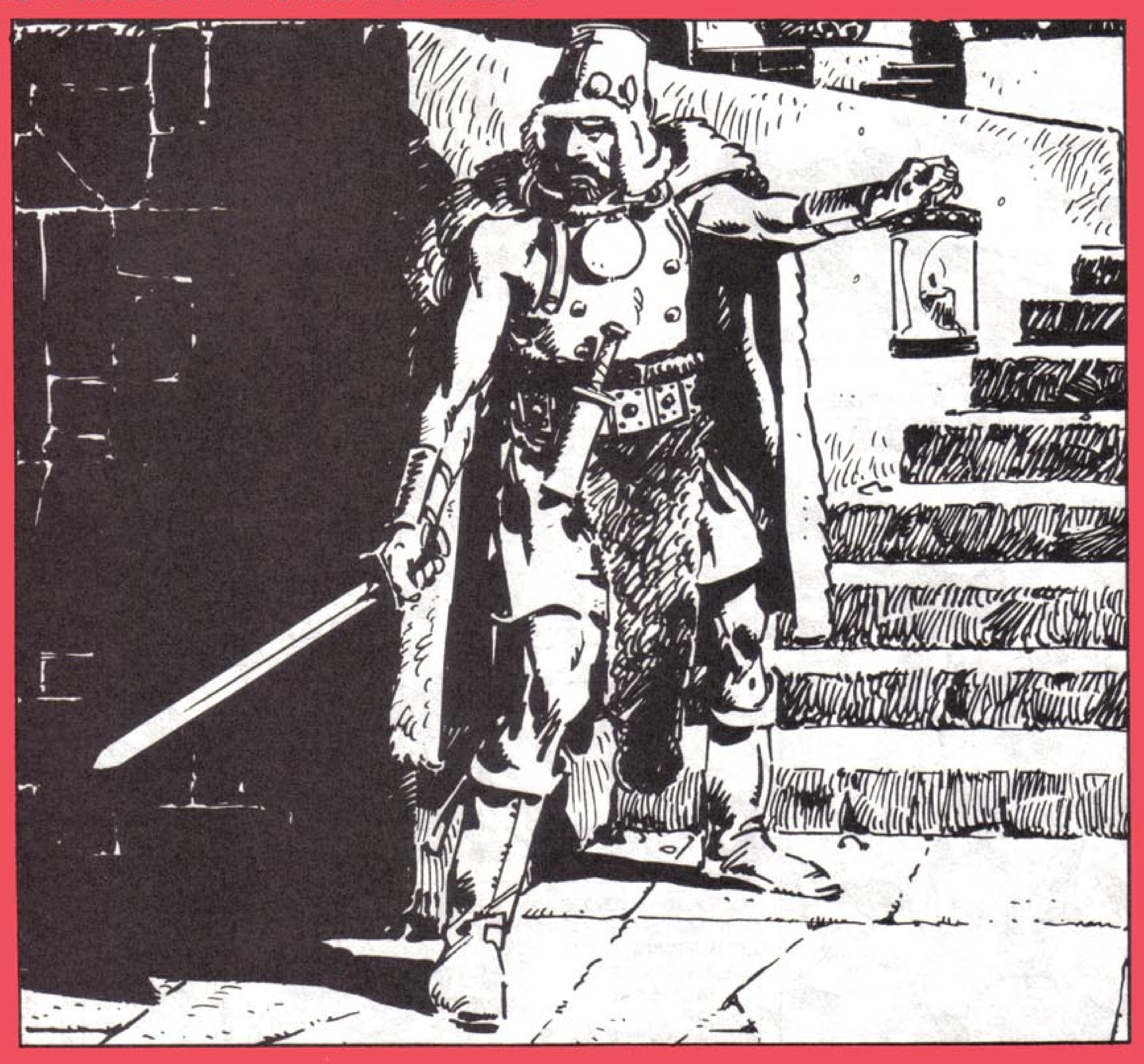

LÀ!! QU'EST-CE QUE JE DISAIS?
TU VOIS?


QUEL PRÉTEXTE IDIOT!! C'EST SÛREMENT DES CINGLÉS, L'AUTRE AVEC SES CORNES, L'AUTRE AVEC SON OEIL BLEU!! SI ÇA SE TROUVE, ILS VONT NOUS MORDRE!!
ENLAL BIKI TU COMMENCES À ME LES BRISER
LÂCHE-MOI


VOUS ÊTES DES BÉNÉVOLES?

HAGGARTH
LE CRANE AUX TROIS SERPENTS

CHAPITRE I : LES DIEUX ANNONCENT LA TERREUR



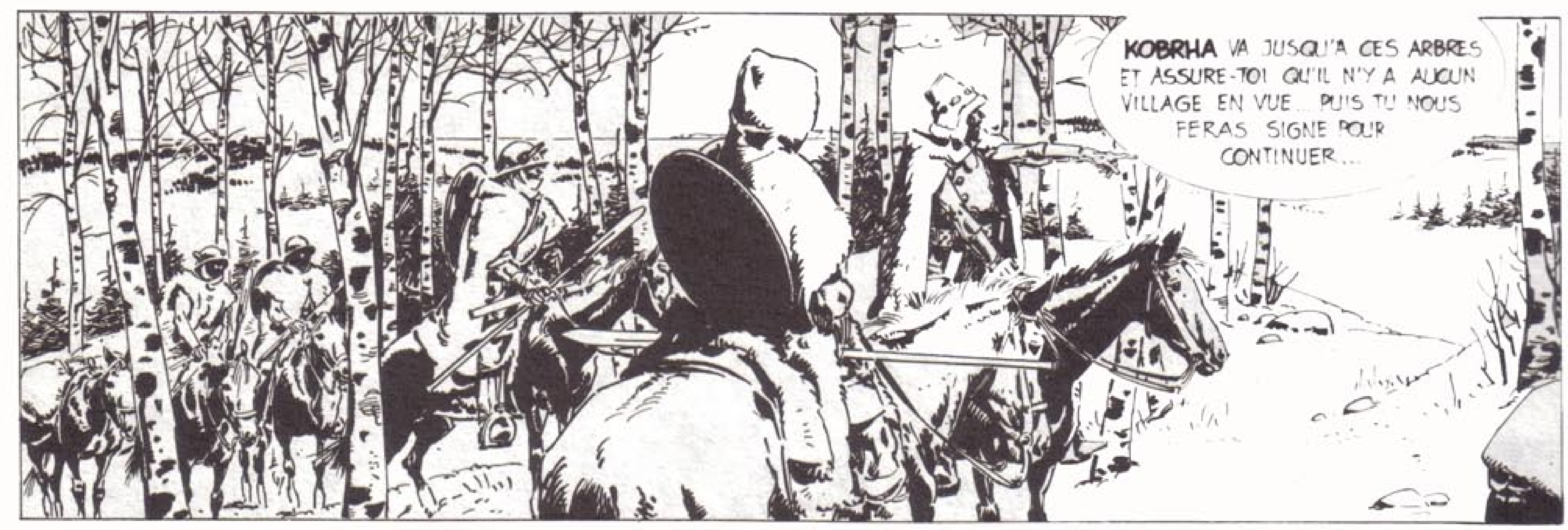
VICTOR DE LA FUENTE

Au cœur d'une mystérieuse forêt, chevauche un groupe de sauvages guerriers Tunas. A leur tête, Haggarth, leur chef inflexible, que rien ne semble pouvoir détourner d'accomplir sa mission. Mais le passage de la troupe sauvage, prête à défier la vie et la mort, n'échappe pas à l'attention des paysans de cette région désolée. Leur union, la seule force qu'ils possèdent, mettra-t-elle en échec les projets sacrilèges d'Haggarth ? Victor de la Fuente renoue ici avec l'atmosphère lourde et oppressante des aventures de Haxtur, qui l'avaient révélé, il y a quelques années, au public français.


SILENCE ! LA CHARRETTE DOIT S'ÉLOIGNER SUFFISAMMENT POUR QUE LE CONDUCTEUR NE NOUS APERÇOIVE PAS...


NE PERDONS PAS INUTILEMENT NOTRE TEMPS, HAGGARTH, NOUS POURRIONS EN FINIR AVEC CE VIEILLARD ET LES LOUPS SE CHARGERAIENT DE FAIRE DISPARAÎTRE TOUT VESTIGE DE SON EXISTENCE...
LE PLUS PRUDENT EST DE FAIRE UN DÉTOUR ET DE LAISSER LE CHARRETIER SUIVRE SON CHEMIN...S'IL N'ARRIVE PAS A DESTINATION, QUELQU'UN PEUT S'INQUIÉTER ET ALLER LE CHERCHER, NOS EMPREINTES SONT TROP ÉVIDENTES, ELLES PEUVENT ÉVEILLER DES SOUPÇONS...


NOUS ALLONS DESCENDRE VERS LA CÔTE ET NOUS CONTINUERONS NOTRE CHEMIN PAR LES FALAISES...


KOBRHA VA JUSQU'A CES ARBRES ET ASSURE-TOI QU'IL N'Y A AUCUN VILLAGE EN VUE... PUIS TU NOUS FERAS SIGNE POUR CONTINUER...


SI DERRIÈRE CES COLLINES ON NE RENCONTRE AUCUN OBSTACLE, ON ARRIVERA AU MONASTÈRE AVANT LE COUCHER DU SOLEIL... C'EST UN PEU RISQUÉ, MAIS NOUS GAGNERONS UNE JOURNÉE ENTIÈRE...

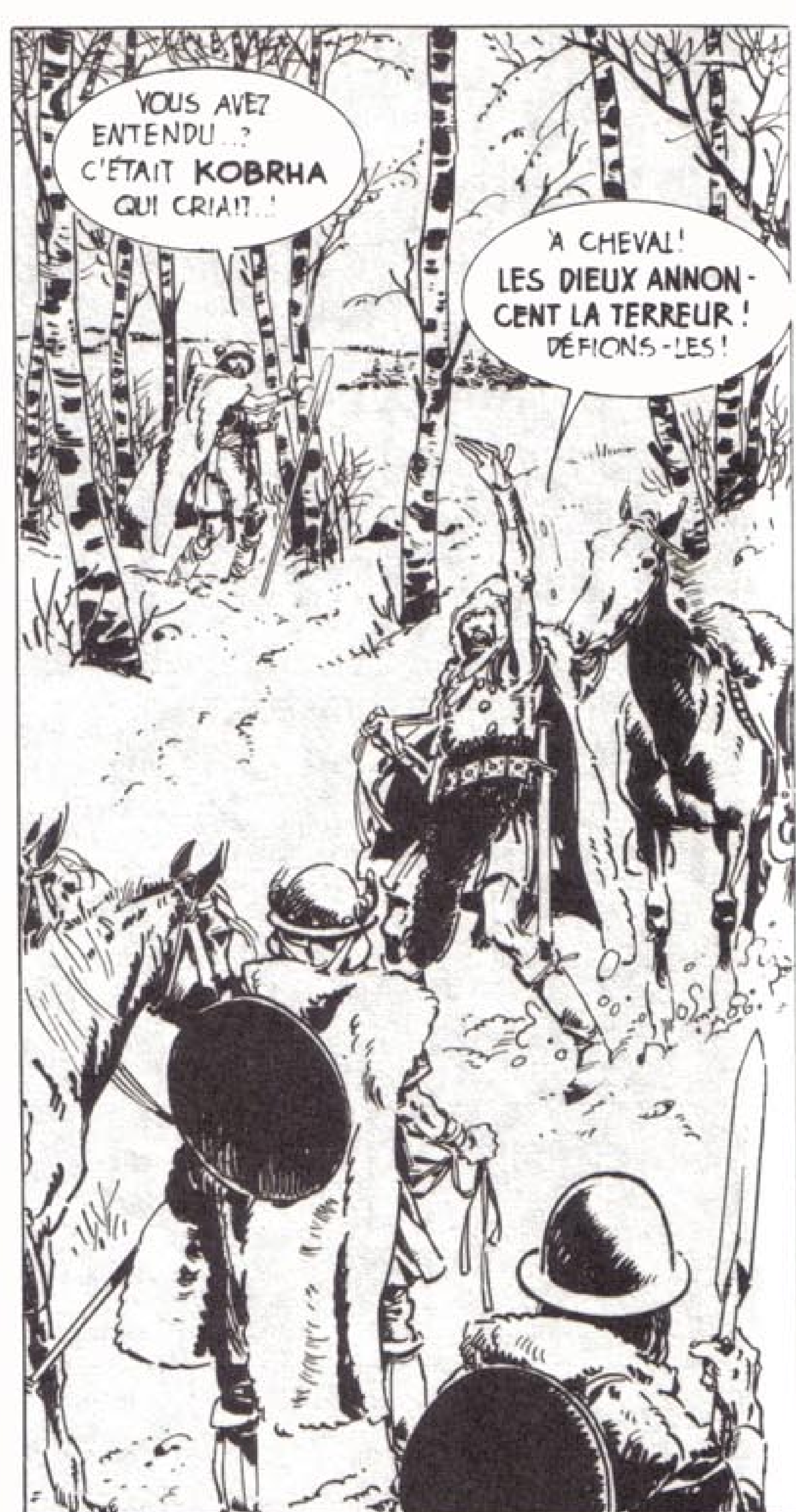

A MESURE QUE LES JOURS PASSENT, IL M'EST PLUS DIFFICILE DE COMPRENDRE LE PLAN DE HAGGARTH DEPUIS QUATRE SOLEILS QUE NOUS PARCOURONS CES PARAGES...


...IL EST SUR LE POINT DE DÉCHAÎNER UNE GUERRE ET IL ÉVITE PAR TOUS LES MOYENS DE RENCONTRER SES ENNEMIS... IL NE CRAIGNAIT JAMAIS RIEN...


N'AVANCE PLUS! RESTE LÀ, SANS BOUGER!


NON! N'AVANCE PLUS!




VOUS AVEZ ENTENDU..? C'ÉTAIT KOBRHA QUI CRIA!?..
À CHEVAL! LES DIEUX ANNONCENT LA TERREUR! DÉFIONS-LES!


JE N'ARRIVE PAS À DEVINER POURQUOI KOBRHA A PU CRIER DE CETTE FAÇON... IL A BIEN TROP D'EXPÉRIENCE POUR SE LAISSER SURPRENDRE...


PAR KUTH! QUE FONT-ILS ICI, TOUS CES GUERRIERS TUNAS..?


IL N'Y A PAS LA MOINDRE TRACE DE LUTTE... ET LE SEUL CHEMIN QUE KOBRHA A PU SUIVRE EST CELUI-CI... NOUS DEVONS DÉCOUVRIR CE QUI LUI EST ARRIVÉ...


HAGGARTH..! KOBRHA EST ICI, IL EST EMPALÉ COMME UN SANGLIER!



CE N'EST PAS UNE BELLE MORT POUR UN GUERRIER... SANS ENNEMI FACE À LUI ET L'ÉPÉE TOUTE PROPRE DE SANG...
SORTEZ SON CORPS DE LÀ! JE M'OCCUPERAI DE COUVRIR CETTE TRAPPE PENDANT QUE VOUS ENTERREZ KOBRHA. TUEZ AUSSI SON CHEVAL, PERSONNE NE DOIT VOIR UN CHEVAL SEUL DANS CES MONTAGNES...


IL FAUT PARTIR RAPIDEMENT..! JE VOUDRAIS ARRIVER AU TEMPLE AVANT LA TOMBÉE DU SOIR ET FINIR NOTRE MISSION AVANT L'ARRIVÉE DU NOUVEAU SOLEIL...


ILS VIOLENT LE PACTE..! À PRÉSENT RIEN NE LES EMPÊCHERA D'ACCOMPLIR LEURS DESSEINS..!


JE VOUDRAIS BIEN SAVOIR CE QUE FONT CES CHEVALIERS, SI ELOIGNÉS DE TOUTE ROUTE PRATICABLE...

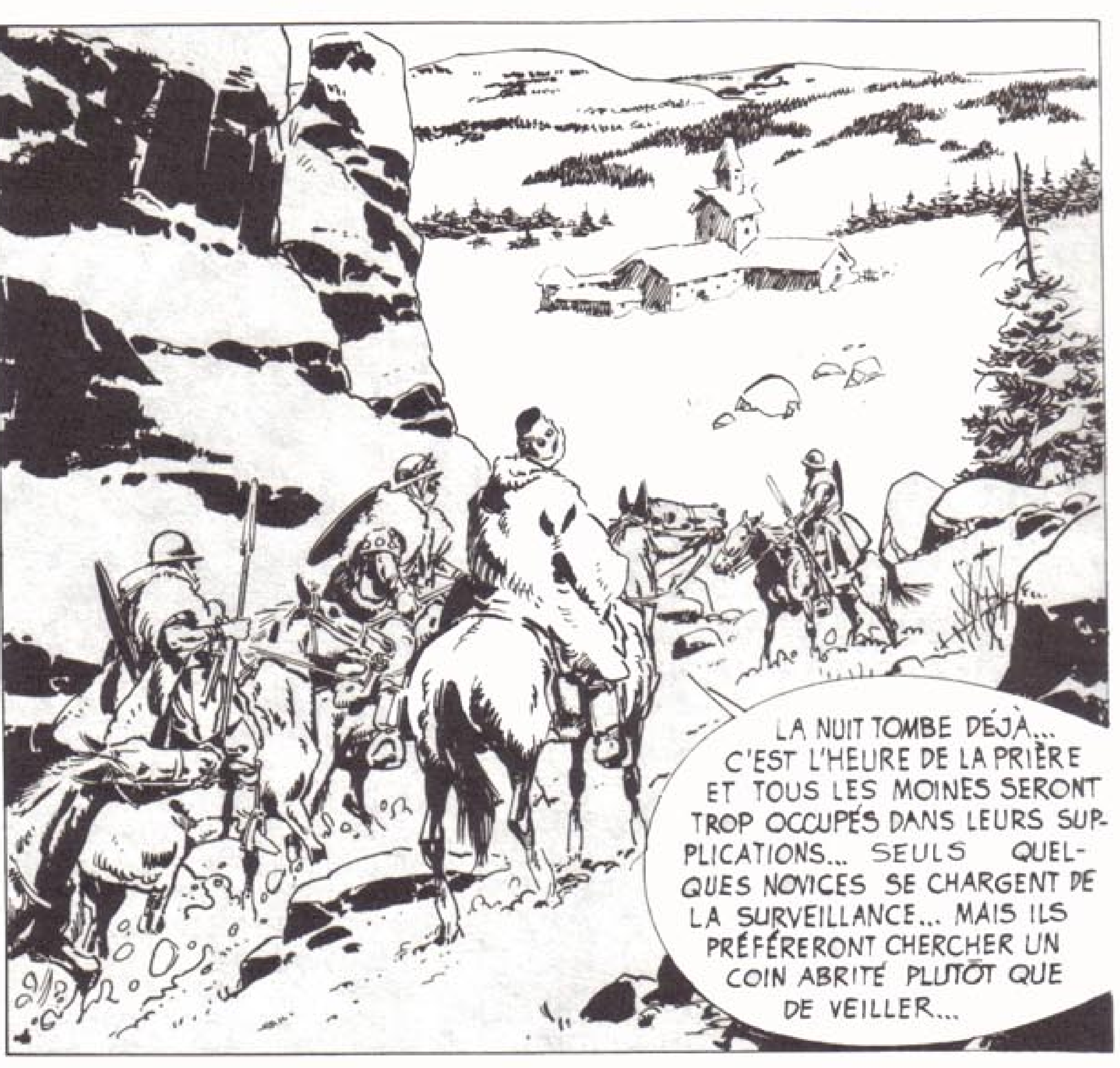

JE DIRAIS QU'ILS ÉVITENT DE RENCONTRER DES GENS, SI JE NE SAVAIS QUE CETTE REGION EST PRATIQUEMENT DÉPEUPLÉE...


SOOO!


MAIS... QUE SE PASSE-T-IL AUJOURD'HUI DANS CES MONTAGNES..? TOUT LE MONDE A L'AIR BIEN AGITÉ...


...C'EST COMME S'ILS AVAIENT TOUS LES DÉMONS À LEURS TROUSSES...


LE SIGNAL! THA A DÉCOUVERT LE MONASTÈRE!


LA NUIT TOMBE DÉJÀ... C'EST L'HEURE DE LA PRIÈRE ET TOUS LES MOINES SERONT TROP OCCUPÉS DANS LEURS SUPPLICATIONS... SEULS QUELQUES NOVICES SE CHARGENT DE LA SURVEILLANCE... MAIS ILS PRÉFÉRERONT CHERCHER UN COIN ABRITÉ PLUTÔT QUE DE VEILLER...


ECOUTEZ-MOI BIEN. CHACUN EST RESPONSABLE DE SA PROPRE SECURITÉ... SI QUELQU'UN D'ENTRE NOUS EST BLESSÉ, IL DOIT SE DÉBROUILLER TOUT SEUL... ET SI, À L'HEURE DE QUITTER LES LIEUX, QUELQU'UN RETARDE LES AUTRES, IL SERA ABANDONÉ À SON SORT...


CELUI QUI ARRIVE À S'EMPARER DE LA RELIQUE FERA LE SIGNAL CONVENU. RAPPELEZ-VOUS: IL FAUT AGIR EN SILENCE ET EN VITESSE..! NOUS DEVONS QUITTER CES LIEUX AVANT L'AUBE!


...ILS SONT QUATRE HARDIS GUERRIERS TUNAS ARMÉS JUSQU'AUX DENTS...! EN CE MOMENT, ILS DOIVENT SE TROUVER AUX PORTES DU MONASTÈRE...


IL N'EST PAS DIFFICILE DE DEVINER CE QUE CES TUNAS SONT VENUS FAIRE SUR NOS TERRES... ILS VEULENT S'EMPARER DU CRÂNE AUX TROIS SERPENTS LE SYMBOLE DE NOTRE UNITÉ...

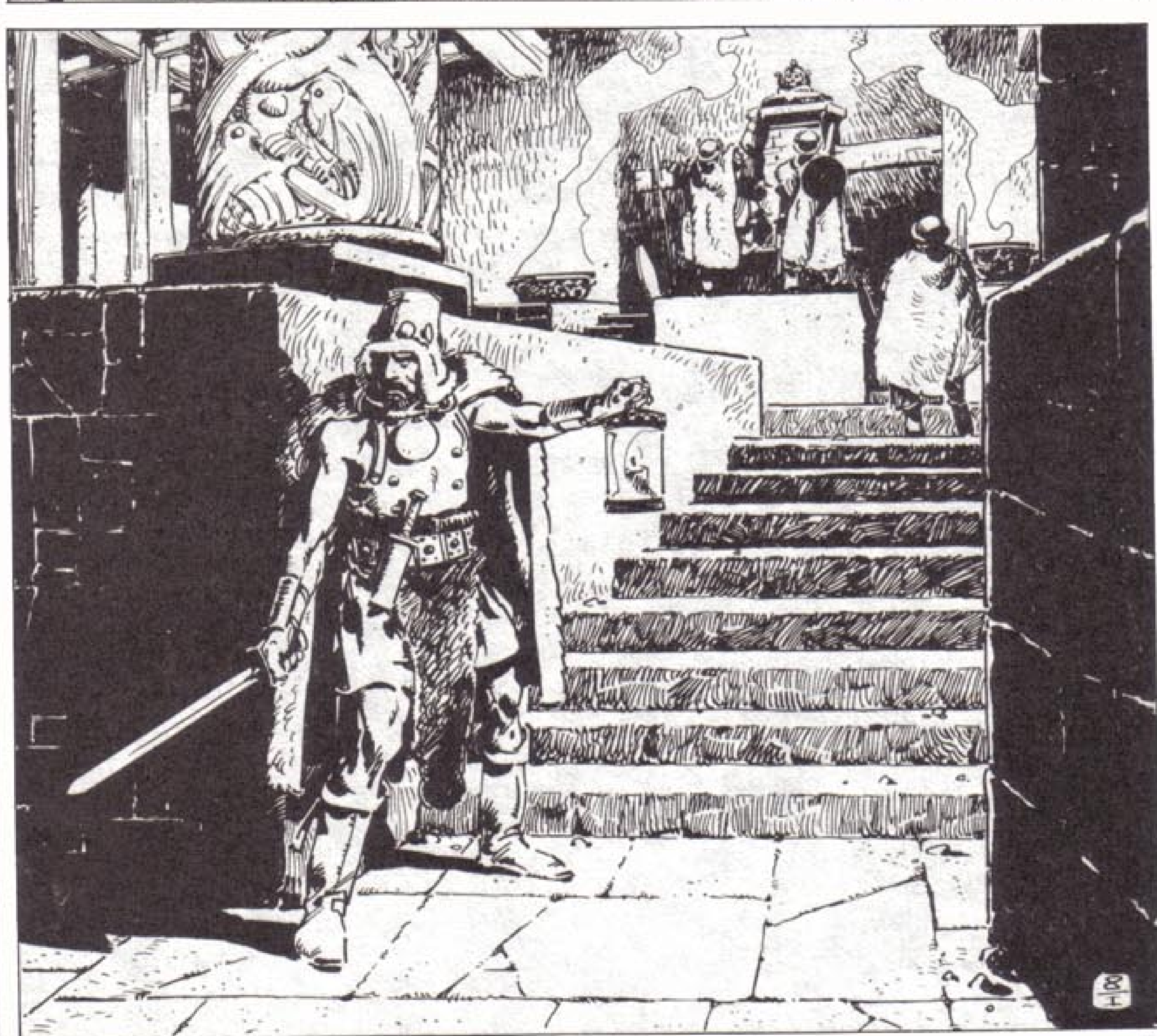

...LES TUNAS ONT TOUJOURS VOULU AFFAIBLIR NOTRE PEUPLE, ET À PRÉSENT, ILS CHERCHENT À PROVOQUER UNE GUERRE INTERNE ET QUE CHAQUE CHEF DE CLAN SE RÉCLAME DU DROIT DE GOUVERNER LES AUTRES !.. SI NOTRE ARMÉE SE DIVISE, NOTRE TERRITOIRE DEVIENDRA UNE PROIE FACILE POUR LES TUNAS...


QUE POUVONS-NOUS FAIRE ?.. NOUS PASSERIONS DES HEURES DANS LES MONTAGNES À RÉUNIR ASSEZ DE SOLDATS POUR LEUR FAIRE FACE... ILS SONT FÉROCES...
...ET QUAND NOUS ARRIVERIONS AU MONASTÈRE, IL SERAIT TROP TARD... CES INTRUS AURAIENT DÉJÀ PASSÉ LA FRONTIÈRE...


SI ON NE PEUT PAS COMPTER AVEC LES SOLDATS, ALORS C'EST À NOUS DE FAIRE LEUR TRAVAIL ET DE NOUS DÉFENDRE TOUT SEULS... NOUS AVONS L'AVANTAGE DE BIEN CONNAÎTRE LE TERRAIN... PARTONS TOUT DE SUITE!! S'ILS SONT ENCORE AU TEMPLE, ILS VONT PAYER CHER CETTE OFFENSE...!










TOUT VA COMME PRÉVU... JE N'AI QU'À ATTENDRE...


LES MISÉRABLES PARIAS..! ILS IGNORENT QUE CE SYMBOLE DE PAIX LES ENTRAÎNERA VERS UN DESTIN IMPLACABLE... DORÉNAVANT, ILS DÉFIENT LA VIE ET LA MORT...




C'EST INVRAISEMBLABLE..! NOUS NOUS SOMMES APPROPRIÉS LE PLUS GRAND TRÉSOR D'UN PEUPLE ET NOUS N'AVONS PERDU QU'UN SEUL HOMME. ET, ENCORE, PAR ACCIDENT...


AGGGH!
QU'EST-CE QUE... PAR TOUS LES DIEUX..!!


NE RESTEZ PAS LÀ COMME DES IMBÉCILES! ÉCHAPPEZ-VOUS VITE OU PERSONNE NE SORTIRA VIVANT DE CE TROU INFERNAL..!




C'EST À NOUS MAINTENANT..! ESSAIE DE NE PAS RATER LE PREMIER COUP OU TU N'AURAS PLUS DE CHANCE D'UTILISER TA HACHE..!

AAAHHHG!

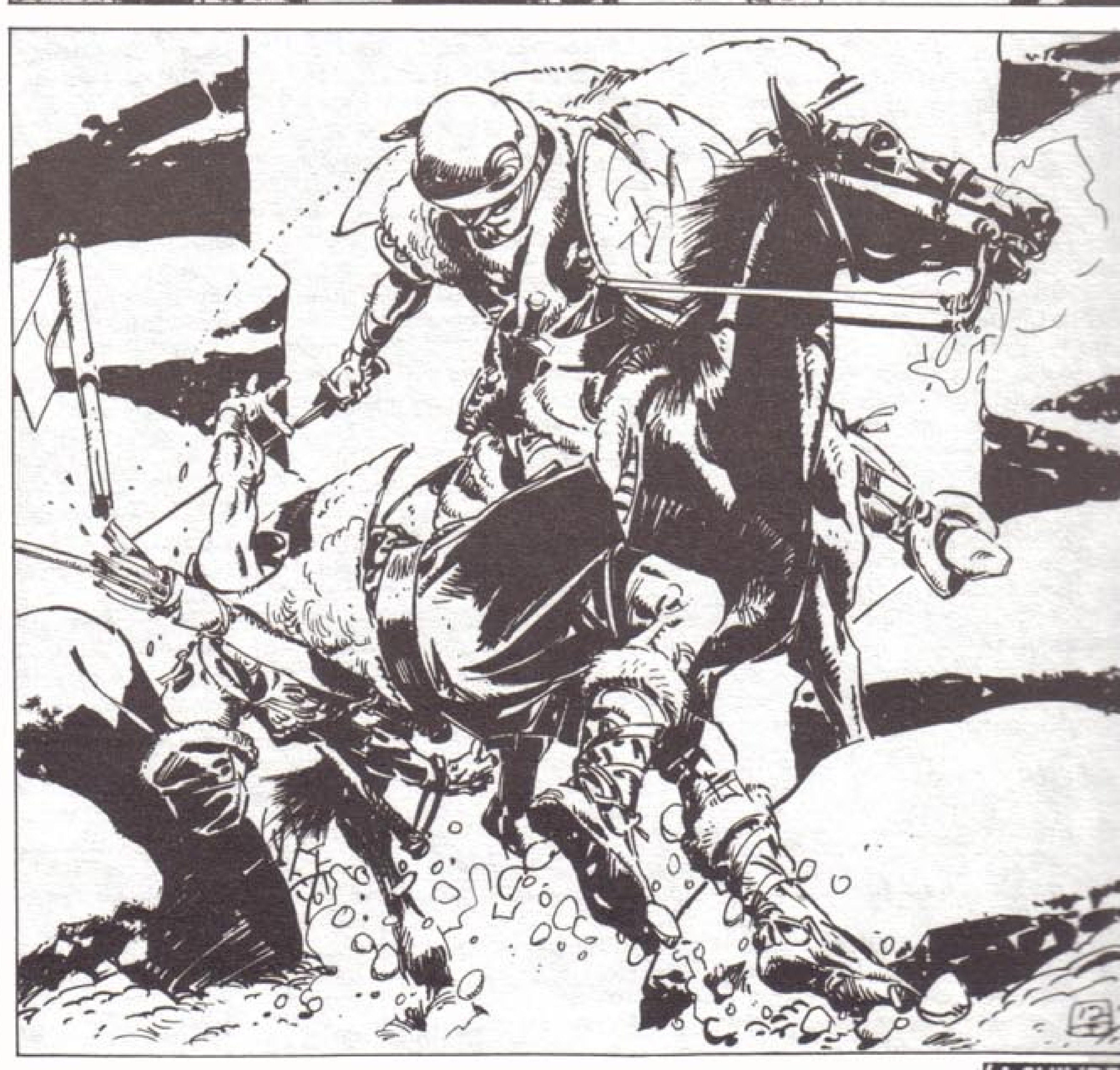

LA **RELIQUE**! IL FAUT LA RÉCUPÉRER..!


ARRÊTE CE CHEVAL!! LE **CRÂNE AUX TROIS SERPENTS** EST SÛREMENT DANS LES SACS... JE ME CHARGERAI DE CE **TUNA**..!




NOTRE PEUPLE NE SERA PAS SPOLIÉ DE SON SYMBOLE... CE N'ÉTAIT QU'UNE AVENTURE TROP FACILE ET NOUS EN AVONS FINI AVEC TOUS CES AMBITIEUX..!


EN VOILÀ UN QUI REFUSE ENCORE DE SE RECONNAÎTRE VAINCU... CES BÂTARDS S'ACCRO-CHENT À LA VIE COMME DES RACINES À LA TERRE...



(A SUIVRE)

CHANTAL MONTELLIER



UNE APPROCHE DU QUOTIDIEN

« Andy Gang », « 1996 » et bien d'autres bandes... En un peu moins de deux ans, Chantal Montellier s'est affirmée comme l'un des meilleurs auteurs de bande dessinée française. Ce n'est pas un hasard. Qu'elles parlent du passé, du présent ou du futur, ses histoires sont à l'image de notre monde : tout en noir et blanc. Elles traduisent nos inquiétudes, nos angoisses, nos peurs, un certain étouffement de l'individu. Elles sont aussi à l'image de son auteur. « J'ai trop longtemps appartenu à la catégorie des exclus, dit Chantal Montellier, pour aujourd'hui ne pas oser revendiquer le droit à la parole ».

Comment es-tu venue à la bande dessinée?

Tout à fait par hasard, parce que je n'avais pas assez d'argent pour continuer la peinture. J'ai une formation de peintre, j'ai passé six ans aux Beaux-Arts de Saint-Étienne avant de devenir prof de dessin pour gagner ma vie. Comme beaucoup d'artistes, dans ce genre de ville, je me sentais complètement isolée. Je suis venue à Paris pour avoir des contacts avec le monde de la peinture. J'ai rencontré des gens de la « jeune peinture », et j'ai fait plusieurs toiles que j'ai exposées au Grand Palais, tout en continuant d'enseigner le dessin dans une boîte...

Elle a marché cette exposition?

Ce n'était pas complètement négatif... Ça m'a surtout permis de prendre conscience de pas mal de choses. D'abord parce qu'on voit ce que font les autres à côté de ses propres toiles. Ensuite parce que je me suis rendue compte que je n'avais pas les moyens matériels de peindre suffisamment pour progresser, de poursuivre une recherche valable. Je payais trop cher pour un maigre résultat...

Et tu as décidé d'abandonner?

Il y a plutôt eu une cassure. Pendant toute une période, j'ai préféré ne plus peindre. Et puis j'ai changé de terrain mais je ne renonce pas à la peinture. Je me suis d'abord mise à réaliser une série de dessins pour l'édition. Je visais Losfeld... Sur le coup il a été intéressé mais il n'y a pas eu de résultat concret... Après j'ai rencontré Alain Scoff qui a écrit la pièce **"J'ai confiance en la justice de mon pays"**. Il aimait bien mes dessins et il m'a proposé de faire une bande dessinée sur un des scénarios qu'il avait écrit; on a réalisé une histoire que Wolinski a passée dans **Charlie**. C'était en 1974.

Vers cette époque on a commencé à voir ton nom en signature de dessins de presse...

Oui, en 1975... Le dessin de presse, c'est un truc qui m'a d'abord paru abordable plus que la bande dessinée que je connaissais très mal. J'ai commencé à dessiner dans l'**Humanité Dimanche**. Mais je suis très vite passée à la bande dessinée. La première, c'était au moment de la Loi Veil. J'ai réalisé une bande sur le problème de l'avortement pour l'**Humanité Dimanche**.

Au cours de l'automne 76, j'ai rencontré Jannick Dionnet qui voulait lancer une revue de bande dessinée de femmes. C'était un projet auquel j'avais déjà songé parce que les femmes n'ont pas tellement les moyens de s'exprimer en bande dessinée. J'ai donc participé à la création d'**Ah! Nana**.

Tu as travaillé dans des magazines de partis et toutes tes bandes sont très marquées politiquement...

Ce n'est pas un hasard. J'ai une sensibilité communiste. Je suis solidaire du P.C.

Ça date de quand cette prise de position?

C'est un peu lié à mon origine sociale... mon père était ouvrier métallurgiste... Mais j'ai pratiquement été élevée par ma grand-mère; mon père était assez démissionnaire, et ma mère très malade. Ma grand-mère m'adorait et a tout fait pour que je m'en sorte...

Elle était communiste?

Non, elle était gaulliste et disait beaucoup de mal des communistes. ...Ceci dit, c'est surtout aux Beaux-Arts que j'ai eu une vraie prise de conscience. On était seulement trois ou quatre élèves issus des milieux populaires et c'était assez difficile à vivre. Je me sentais méprisée, j'étais totalement isolée. Mai 68 est arrivé, la grosse libération!... J'ai participé aux « événements » avec quelques autres élèves et surtout des étudiants de la fac de Lettres, qui étaient en majorité trotskystes...

Tu lisais des livres politiques à ce moment-là?

C'était un peu l'initiation. J'ai lu des trucs comme **Les Dix jours qui ébranlèrent le monde** de John Reed, **Ma vie** de Trotsky et des classiques du marxisme comme **La Sainte Famille**.

Ça te changeait de tes lectures précédentes?

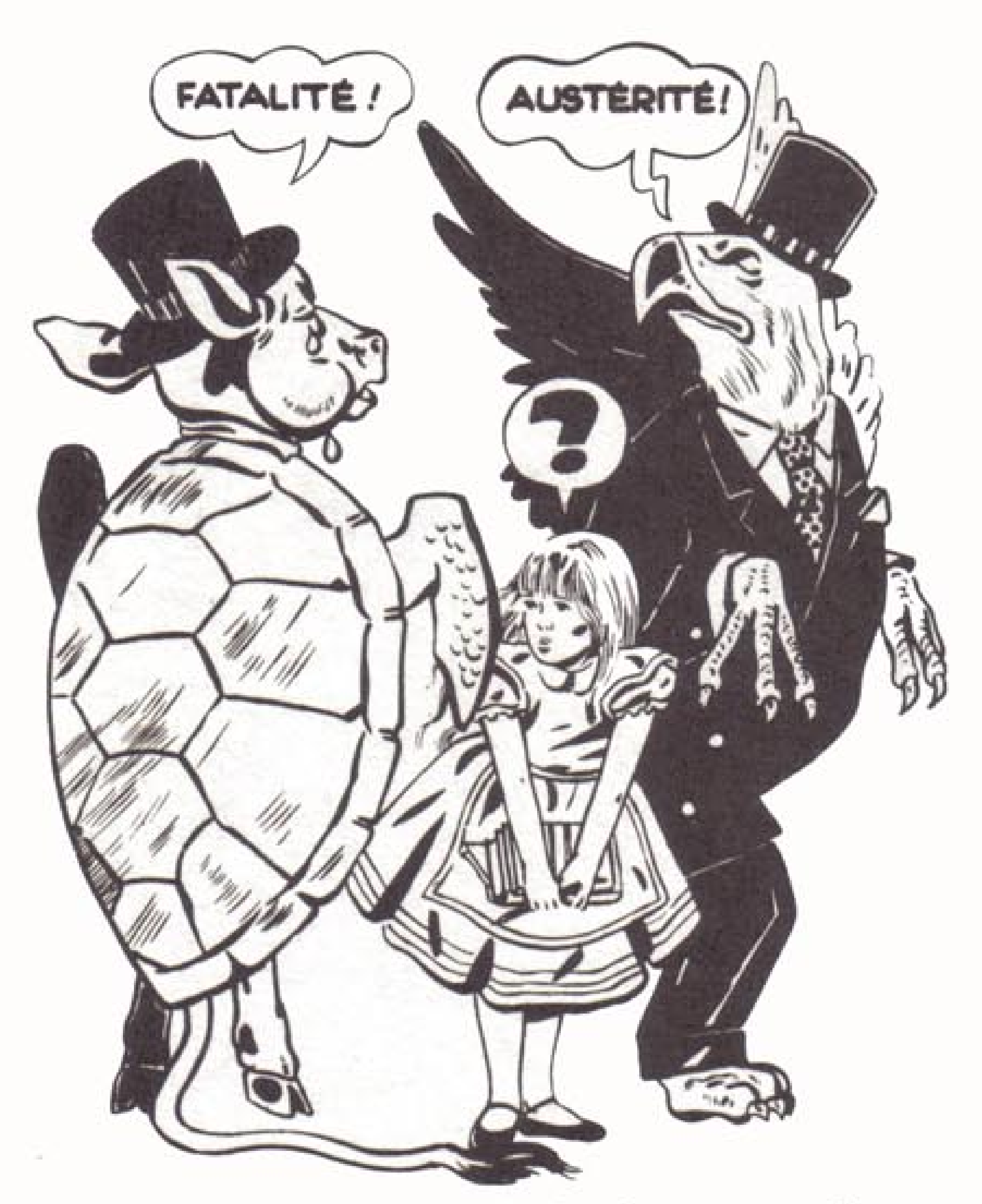
Oui. D'autant que jusqu'à quinze ans, j'ai pratiquement rien lu, pour la bonne raison que chez mes parents, il n'y avait aucun livre, à part **Sans Famille** et un ou deux policiers. Je lisais donc des bandes dessinées : **Fillettes**, **Lisette**...

Tes premières lectures datent de quand?

Du lycée; que j'ai quitté à seize ans. J'étais boursière et comme je n'avais vraiment pas de quoi me payer des bouquins, je les volais. Je piquais aussi bien Zola que Drieu la Rochelle ou Barrès, qui me fascinait...

Je dessinais déjà, et à l'époque je m'identifiais beaucoup à l'image du peintre malheureux et tourmenté. J'avais dévoré la **Vie de Vincent Van Gogh**. J'avais aussi piqué un livre dont j'étais très fière et avec lequel je me baladais toujours : **A la recherche de l'Absolu**. Je ne me souviens plus du nom de l'auteur, mais c'était une étude très pompeuse sur l'artiste, son destin, etc...





Quels sont les livres qui t'ont marquée par la suite?

Ce sont plus des expériences d'auteur que les livres eux-mêmes. Par exemple, il y a une femme écrivain qui me touche profondément, c'est Virginia Woolf... Le suicide de Virginia Woolf, c'est pour moi quelque chose de bouleversant... Elle a rempli les poches de sa robe de pierres et elle s'est enfoncée dans l'eau. Il y a d'ailleurs une permanence de l'eau et du suicide dans son œuvre.

Dans un tout autre genre, j'aime aussi beaucoup Simone de Beauvoir : son personnage, son expérience de femme. C'est la biographie de Sartre, mais aussi d'une époque. Elle raconte souvent par de menus détails des choses qui touchent au destin des autres.

Tu as surtout été attirée par les auteurs femmes?

Non. Je peux aussi évoquer des auteurs comme Paul Nizan, Jack London, ou Georges Conchon qui a écrit **L'État sauvage**.

Dans un domaine qui me concerne directement, je pense aussi à Pierre Francastel, dont le livre **Peinture et Société** m'a permis d'avoir une appréhension de l'histoire de la peinture autre que celle enseignée aux Beaux-Arts...

Il y a une liaison directe entre tes lectures et ton travail?

Tout à fait. Par exemple, dans le dernier **Ah! Nana**, j'ai fait une bande, **Le Thiers État**, réalisée à partir d'extraits du livre de Lissagaray : **Histoire de la Commune**. C'est une illustration du sadisme de l'armée versaillaise au cours de la « semaine sanglante » qui a suivi la chute de la Commune...

Tu parles de sadisme et quand on lit certaines de tes bandes — comme celle-ci — on a vraiment l'impression de plonger dans un univers sadien. Tu lis Sade?

Il y a deux bouquins qui m'ont beaucoup éclairée sur Sade : **Lautrémont et Sade** de Maurice Blanchot et **Le marquis de Sade à la conquête de l'unique** de Brochier. Ils m'ont permis d'avoir une approche de Sade autre que l'approche spectaculaire qu'on a à 18 19 ans...

Sade est une victime, un bouc émissaire de son temps. Il ne faisait pas figure d'exception en allant dans des maisons spécialisées. Mais en voulant affirmer sa particularité, il est devenu un danger pour la société. On l'a jeté en prison et c'est là qu'il a trouvé sa dimension d'écrivain. Exclu, nié par la société, il a vécu une sorte de renaissance. C'est un truc qui me touche beaucoup. Je choisis souvent des personnages qui sont des exclus et qui trouvent dans cette exclusion les moyens de leur affirmation...

Tu sembles très préoccupée par le problème de l'exclusion?

Oui, parce que je viens d'une famille d'exclus, des marginaux. Ma mère a été en hôpital psychiatrique; à travers elle j'ai fait très tôt l'expérience de l'enfermement. J'ai dessiné, il y a un moment, une bande pour **Charlie** qui traduisait cette liaison entre exclusion, enfermement et sadisme. Je suis partie du scandale de l'Institut pour enfants handicapés l'Espélidou, où un ancien prêtre des armées faisait régner un ordre de terreur. C'était vraiment un château sadien, avec sa hiérarchie de sévices, ses victimes désignées. Le scandale a éclaté le jour où on a retrouvé une petite fille morte, étouffée dans sa camisole de force et enfermée dans un isoloir... Mais aujourd'hui, je considère que j'ai dit à peu près tout ce que j'avais à dire sur l'exclusion et je voudrais faire autre chose.

Quoi?

Je suis passionnée par la démarche cinématographique du réalisateur allemand Wim Wenders qui a fait **Au fil du temps, Alice dans les villes, L'ami américain**. Je partage avec lui une même approche du quotidien que j'aimerais traduire en bande dessinée. On est dans une période où on en a marre des héros positifs et invincibles et souvent, par réaction, on tend à privilégier les « loosers ». Je pense qu'on tombe dans le stéréotype inverse. Moi, je voudrais simplement trouver un personnage qui traduise ma vision de la vie, du quotidien...

Quand tu dessines Andy Gang, **c'est déjà en rapport avec le quotidien, ou plutôt l'actualité?**

Oui, l'actualité. C'est les bavures des flics. C'est d'ailleurs très drôle, parce que chaque fois que je cherche une idée, dans les 24 heures qui suivent, il y a une bavure. Les flics collaborent très bien, ils écrivent mes scénarios...

Et 1996**, ça exprime quoi?**

C'est un peu de la politique fiction, c'est tout le pathos, tout ce qui me fait peur...

Tu lis de la science fiction?

Vraiment occasionnellement. Je trouve surtout mes références au cinéma...

Tu continues aussi à dessiner dans des revues politiques...

Oui, j'ai une page dans **France Nouvelle**. Dernièrement j'ai fait des trucs sur les « nouveaux philosophes », surtout Bernard Henri Lévy...

Une critique?

Si on peut dire... Je trouve que les « nouveaux philosophes » s'expriment plus qu'ils n'interviennent. Ils font le bilan de ce qui se passe à l'Est et à l'Ouest. Dans un article du **Monde**, Bernard Henri Lévy disait que la phrase qui pourrait caractériser notre époque, c'est **« Mourrez, mourrez, mourrez encore... »**. C'est une vision pessimiste, apocalyptique qui n'offre aucune alternative entre la soumission et l'allégeance.

Simone de Beauvoir raconte qu'au moment de la montée du nazisme, il y a eu une floraison de pensées désespérées, catastrophiques, qui émanaient de gens de droite très séduisants, très brillants. Je pense que les « nouveaux philosophes » traduisent le même phénomène. Ils se dégagent de tout, ils traitent les autres de terroristes, mais ils sont eux-mêmes terrorisants. Ils ne font qu'exprimer une peur négative face à l'avenir...

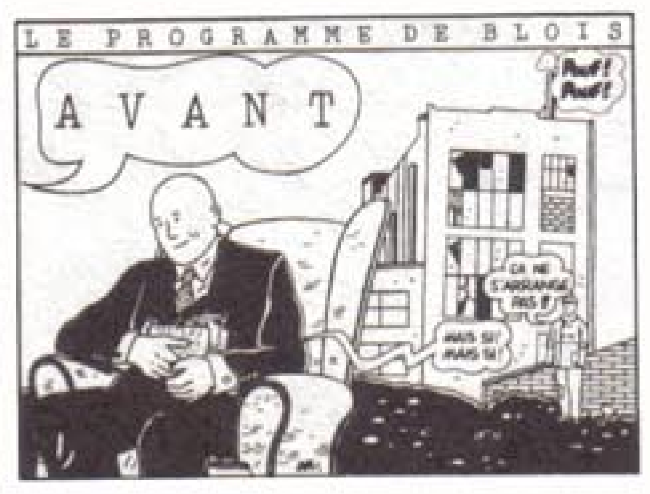
Toi aussi tu exprimes ta propre peur du futur dans 1996 **?**

Oui... oui, c'est vrai. C'est peut-être pour ça qu'ils m'intéressent. Je ne suis pas moi-même très optimiste. Lévy dit que le discours de gauche est un discours progressiste qui se situe dans l'Histoire. Et l'Histoire a montré qu'elle ne pouvait produire que des massacres. Il pense qu'il faut casser avec l'idée des lendemains qui chantent, le mythe du progrès technique, tous les pouvoirs. Sortir de l'Histoire... Tout cela rejoint mes angoisses devant l'avenir, la part que je fais à l'irrationnel dans **1996**. Mais je ne veux pas me contenter de l'irrationnel. Et pour moi, actuellement, **France Nouvelle**, le Parti communiste offrent des réponses rationnelles à la réalité.

Comment vois-tu ton travail face à cette réalité?

C'est à la fois une liberté et une libération. C'est la preuve de mon existence, de mon droit à la parole. J'ai trop longtemps appartenu à cette catégorie de gens que la société essaye de faire taire...

Propos recueillis par FRANCIS LAMBERT





VIRGINIA WOOLF. LA PAROLE DE L'EAU

CHANTAL MONTELLIER

JE VAIS M'ÉLOIGNER DE LA FOULE DES VISAGES DE PORCELAINE, FIGÉS ET DURCIS,

POURTANT... J'AIME LE PASSAGE PERPÉTUEL DES VISAGES, VISAGES DÉFORMÉS, INDIFFÉRENTS VISAGES.
JE RECHERCHE LE BRUIT DES RUES, LA VIOLENCE, ET LA SENSATION D'ETRE UNE PIERRE QUE LA VAGUE BROIE SUR LES ROCHERS...

J'AIME LES CHEMINÉES D'USINES, LES TRANSBORDEURS ET LES CAMIONS... L'ÉLÉGANCE ME DÉGOÛTE, MON PAISIBLE INTÉRIEUR M'EXCÈDE. JE VOGUE SUR DES FLOTS AGITÉS, ET QUAND J'IRAI AU FOND, NUL NE SERA LÀ POUR ME SAUVER !...

..ELLE ÉPROUVAIT DE NOUVEAU CE DÉSIR IMPÉTUEUX DE SE JETER DU HAUT DE LA FALAISE ET DE SE NOYER EN CHERCHANT UNE BROCHE DE NACRE SUR UNE PLAGE...

ELLE EST FOLLE !

ELLE EST FOLLE !

ÊTRE JETÉE A L'EAU, BALANCÉE SUR LES VAGUES, ENTRAINÉE ICI ET LÀ, EMPORTÉE JUSQU'AUX RACINES DU MONDE...

LA MORT EST UN DÉFI. LA MORT EST UN EFFORT POUR S'UNIR, LES HOMMES SENTANT QUE LE CENTRE MYSTIQUEMENT LEUR ÉCHAPPE. CE QUI EST PROCHE SE RETIRE, LE RAVISSEMENT S'ÉVANOUIT; DANS LA MORT IL Y A UNE ÉTREINTE...

vm.

ELLE NE RESPIRAIT PLUS, TANT MIEUX, C'ÉTAIT LA MORT, CE N'ÉTAIT RIEN. ELLE AVAIT CESSÉ DE RESPIRER, VOILA TOUT, C'ÉTAIT LE BONHEUR PARFAIT...











AVENTURIERS

...J'AI VU
LES TRAINS SILENCIEUX,
LES TRAINS NOIRS
QUI REVENAIENT DE L'EXTREME-ORIENT
ET QUI PASSAIENT EN FANTOMES.
ET MON ŒIL, COMME UN FANAL ARRIERE,
COURT ENCORE DERRIERE CES TRAINS...

(BLAISE CENDRARS).

Par l'évocation de ces passages que sont, tels des pentagrammes de l'ailleurs, quelques cours cachées de Venise, Corto Maltese va, de Hong Kong, partir (passer?) en Sibérie, du côté du lac Baïkal, cinq mille kilomètres plus au Nord.

L'enjeu du voyage est un certain train, contenant tout l'or de la vieille Russie, qui arriverait, par les soins de l'Amiral Kolchak, à la frontière mongole après avoir traversé la Sibérie. Cet or roulant, en cette période de guerres, d'invasions et d'alliances, attire la convoitise de tous : des bandits mandchous aux seigneurs de la guerre chinois, en passant par les bolcheviks, les Japonais, les alliés, les généraux ennemis russes blancs et les sociétés secrètes chinoises dont l'une, à Hong Kong, vient d'engager Corto Maltese pour qu'il récupère l'or avant les autres...

Pour franchir les 1500 premiers kilomètres et rejoindre Shangaï, le marin « de fortune » s'embarque sur une jonque qui brûlera avant d'arriver à destination. Ayant regagné la terre ferme à la nage, il sera recueilli par le général Tchang qui le fera escorter aimablement, ayant cru reconnaître la trace d'un certain or...

Devenu aviateur « de circonstances », Corto Maltese va parcourir les 1500 kilomètres suivants, ceux qui séparent Shangaï de Harbin (Mandchourie), grâce à un biplan de l'armée américaine dont il a rencontré un major au sauna...

Quelque part en Mandchourie, toutefois, une certaine duchesse qui, dans un train blindé, irait de Vladivostok à Tchita (Sibérie) à la rencontre d'un certain Kolchak et d'un certain train d'or, fait tirer sur l'avion. Les deux passagers, sains et saufs, sont recueillis et continuent en train. A l'approche de la frontière sibérienne, Corto Maltese manifeste son désir de rester en Mandchourie et de rallier Harbin, qu'il a manifestement dépassé (dans quel moyen de transport?) sans s'y arrêter. Requête refusée. Il arrivera, en train, à Tchita, quartier général du Général Semenoff, quelque mille kilomètres au Nord de Harbin.

L'étape suivante, de longueur indéterminée, consistera en une longue marche à pied/marche arrière vers la Mandchourie. Tchita, en effet, est le point le plus au Nord de cet itinéraire, même si, par la suite, Corto Maltese s'entête à retourner, à pied, aux endroits d'où il vient, en train, et inversement... Il faut dire que quelques pressions armées ou concours de circonstances vont rendre systématique son passage des trois frontières : russe, mandchoue, mongole...

Après avoir de nouveau atteint, en train, Karimskoye (Sibérie), 85 kilomètres au Sud de Tchita, il reviendra vers Mandchouria et le lac des Trois Frontières (Mandchourie), en train, à la poursuite de l'or. Puis, les hommes d'Ungern Khan le conduiront, à pied, à Daouria (Sibérie), d'où il repartira, à pied, pour la Mandchourie qu'il n'atteindra pas, ayant rencontré les hommes de Suke Bator qui le mèneront, à cheval, à Bolkhang Nor (Mongolie)... De là, il se dirigera une dernière fois, à pied, vers la Mandchourie où il reprendra, en train, la direction d'où il vient, mais sera arrêté par l'explosion du pont de la frontière mongole!

Là s'arrête le périple conscient de Corto Maltese, étrange dénouement du nœud des trois frontières... Pourtant, Ungern Khan lui avait proposé de se rendre, à cheval, avec ses troupes, à Ourga (Mongolie), 1000 kilomètres plus à l'Ouest! Mais un vrai « gentilhomme de fortune » préfère les voyages en ligne brisée avec détours et retours à ceux en ligne droite, sabre au poing... C'est toute la différence entre aventures et conquêtes. Et Corto Maltese partira, certes, vers de nouvelles aventures, car on sait par des « interviews » qu'il fut sauvé des décombres du train, envoyé à l'hôpital de Shangaï d'où, guéri, il regagna Hong Kong, non sans avoir fait un détour par la province du Kiang Tsi (Chine) pour revoir une dernière fois celle qui l'a lancé et accompagné dans ces aventures-là.

MICHELE COSTA MAGNA

UNE REVOLUTION GAGNEE A COUPS DE LOCOMOTIVES

Depuis la guerre de Sécession (cf. Buster Keaton dans **Le mécano de la Générale)**, les stratèges galonnés ont compris l'usage du chemin de fer dans le but de trucider efficacement l'adversaire : approvisionnement du front en chair et en matériel d'acier, réalisation de trains blindés, création d'une A.L.V.F. (en bon français : Artillerie Lourde sur Voie Ferrée). Tous ces avantages combinés avec la possibilité pour les officiers de voyager en wagons ambulants, et sans la menace d'une aviation inexistante ou embryonnaire, donnèrent au chemin de fer un rôle fondamental dans les antagonismes entre les hommes et les Nations.

Au même titre que les Etats-Unis, l'Empire russe, avec ses grands espaces était la terre d'élection du train, d'autant que les forêts de bon bois pouvaient alimenter les chaudières gloutonnes. Mais la postérité ingrate n'a jamais célébré à sa juste mesure le rôle éminent des trains dans la révolution d'octobre et dans la guerre civile qui s'ensuivit. Aussi, au rythme d'un boogie-woogie au balalaïka, peut-on sillonner, par l'imagination, les ballasts de la Russie d'Europe et d'au-delà de l'Oural, où s'opposèrent dans une lutte sans merci les rouges et les blancs, épaulés de troupes hétéroclites originaires d'Europe, d'Amérique et du Japon.

Mars 1891 : naissance officielle du projet du transsibérien, le premier tronçon est ouvert cinq ans plus tard. En 1906, le train prend son nom de transsibérien, la ligne est achevée jusqu'à Vladivostock avec neuf trains par mois dans chaque sens. En mai 1914, c'est la perfection, avec une jonction directe (sans traversée par bateau ou traîneau du lac Baïkal), entre l'Europe et l'Asie. Dans des wagons luxueux, avec bibliothèque, salle de bains, wagon chapelle et samovars fumants, on peut désormais se rendre de Paris au Pacifique en neuf jours et demi.

C'est sur cette voie et sur toutes celles construites en Russie d'Europe que la Révolution va se gagner, à coups de locomotives. Des trains transportant dans toute la Russie les nouvelles et les journaux de Pétrograd et de Moscou, les wagons amènent à pied d'œuvre les militants les plus actifs, les cheminots gagnés à la cause bolchevique détournent ou stoppent les convois des contre-révolutionnaires. C'est dans son train arrêté à Pskov, alors qu'il tente de rallier Pétrograd que Nicolas II abdique le 2 mars 1917. Trotsky, dans son train blindé organise l'armée rouge et la lutte contre les blancs. Véritable ville sur rails, ce convoi, tiré par deux locomotives, comporte un wagon cinéma, un wagon garage pour les automobiles, et un wagon citerne pour alimenter en carburant ces automobiles.

Kalimine, en 1919, harangue les foules depuis le train « Révolution d'octobre ».

« Les peintres et les écrivains prendront sans tarder des pots de peinture, et au moyen des pinceaux et de leur art, ils enlumineront ils couvriront de dessins, les flancs, les fronts et les poitrines des villes, des gares et des troupeaux éternellement fuyants des wagons » : selon ce vœu de Maïakovski, des trains d'agitation, entièrement peints de fresques magnifiques, vont de ville en ville, de bourgade en bourgade, tel celui baptisé « Lénine n° 1 », en 1918.

Les blancs aussi utilisent l'arme ferroviaire : l'amiral Koltchak s'est assuré le contrôle du transsibérien, alors que divers atamans créent leurs propres convois de morts. Ce n'est qu'en 1920, après l'exécution de Koltchak que le contrôle soviétique s'établit définitivement entre Moscou et le Pacifique.

Depuis quelques années, une nouvelle voie est en construction pour doubler l'ancien transsibérien, décidément trop proche de la frontière chinoise... et plus que jamais reviennent les vers de Serge Essénine qui disait au jeune cheval qui voulait rattraper un train : « **Mon cher petit imbécile, où vas-tu? ne sais-tu pas que la machine d'acier a vaincu les chevaux vivants** ».

MICHEL PIERRE

INTELLECTUELS EN CHINE 1910/1940

Un dossier coordonné par Michel Pierre.

professeur agrégé d'Histoire,
auteur de « La bande dessinée »
(Ed. Larousse - coll. Idéologies et sociétés.)

Depuis Marco Polo, l'Occident rêve de l'Asie. Il en fait des cauchemars ou des rêves bienheureux. Au XIXe siècle, et à l'aube du XXe, les rêves font place aux affaires et aux contrôles de territoires. Shanghaï et Hong Kong deviennent les façades de légende d'un capitalisme triomphant.

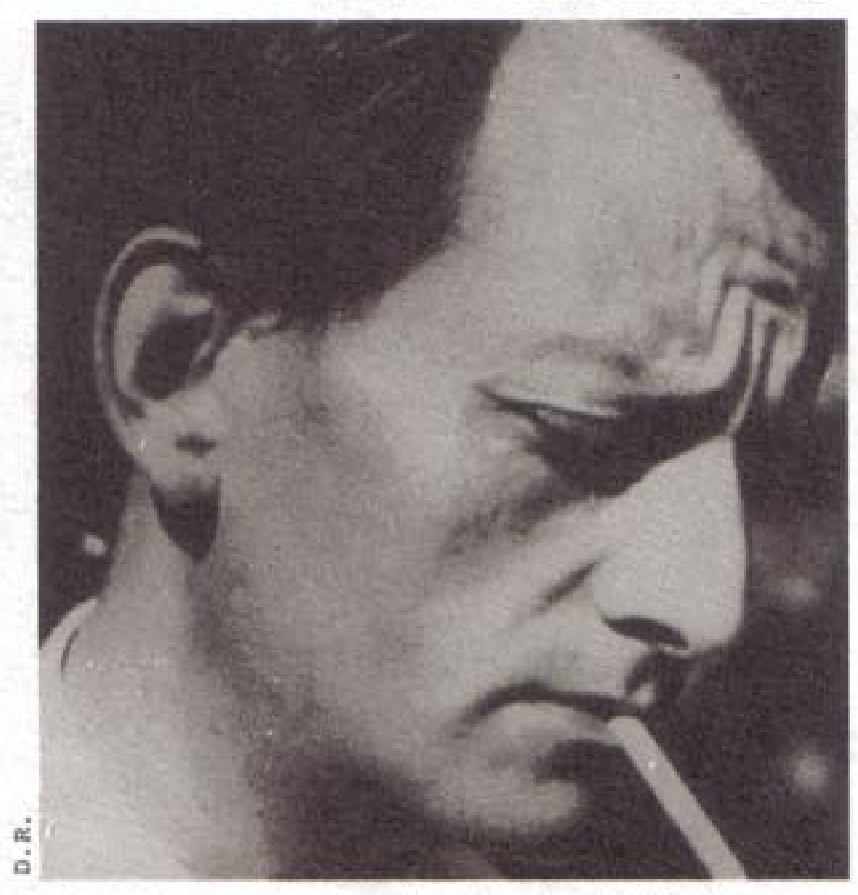
Dans les années trente, la Russie se redresse, la Chine s'ébroue, le Japon s'enflamme. La seconde guerre mondiale s'annonce en Asie, la fin du colonialisme s'y joue.

A travers ces faits et ces situations, des témoins, des aventuriers, des écrivains nous donnent la vision de leurs folies, de leurs souvenirs, de leurs méditations. Ils nous offrent l'écho de leur fascination, de leurs envoûtements, de cette part d'eux-mêmes pour laquelle le rêve est devenu exigence.


Collection Victor Segalen
Photo Viollet
Photo Viollet
Photo Viollet

之死而致生之不知

MALRAUX
UN TOUR DE FORCE DE L'IMAGINAIRE


D.R.

Aventure est le mot le plus beau de la langue française, le plus chargé de connotations actives et poétiques : tout Rimbaud y est, et pas mal de Baudelaire. Pourquoi faut-il que celui d'aventurier sonne comme une injure, au moins dans la bouche des « honnêtes gens », ceux par exemple aux yeux de qui André Malraux est avant tout un ancien ministre du Général de Gaulle? Peut-être parce que, pour ceux-là, l'aventure elle-même est perverse.

Malraux est avant tout un aventurier. De l'esprit, du regard, de l'esthétique, de la politique et tout de même de l'action. A ceux qui haussent les épaules, ou ricanent, ou font semblant de découvrir, dans le décalage entre ce qu'il a raconté et ce qu'il a accompli, les raisons de s'indigner ou de nier en bloc ce qui fut fait en Indochine (de l'archéologie buissonnière à la résistance au système colonial), en Arabie (découverte « bidon », mais il y a des bidons qui s'enflamment dangereusement...), en Espagne, en Périgord, en Alsace, il faut bien riposter que risquer librement sa vie, pour ce à quoi l'on croit, y compris sa propre gloire, ne donne pas raison sur tout, mais donne tout de même le droit à la parole.

De tous ces décalages entre le faire et le dire qui résument un certain aspect de Malraux, le plus criant, le plus notoire se situe en Chine. C'est là qu'a culminé la conception très romanesque de la « vérité », qui était celle de Malraux, esprit si riche, si fertile, si tropical pourrait-on dire, que chez lui, le dit se substituait immédiatement à l'advenu, le rêve au réalisé; le commenté à l'accompli, pour créer cette catégorie puissamment idéaliste qu'il a appelé le « vécu ».

Arriver à faire croire (sinon à croire?) pendant un quart de siècle qu'on a été non seulement un militant, mais aussi un cadre important de la révolution chinoise, quand on a passé un long week-end à Hong-Kong et une ou deux semaines de tourisme entre Pékin et Shanghai, c'est là un de ces tours de force de l'imaginaire dont notre littérature ne fourmille pas - mise à part, peut-être, l'illustre rencontre du Vicomte de Châteaubriand avec Georges Washington (qui était en quelque sorte le Mao-Tsé-Toung de son temps...).

Interviewé en 1968 par un reporter de la radio italienne sur le rôle qu'il avait joué dans la révolution chinoise, Malraux, encore ministre pour quelques mois, répondait vivement : « *Attention, mon Asie à moi, ce n'est pas la Chine, c'est l'Indochine...* ». Miraculeux retour de mémoire, 40 ans après ces beaux récits dans les salons, les cafés et les livres *(Les Conquérants, La Condition humaine)* où, sans trop préciser, le mirobolant voyageur-poète-militant donnait à entendre qu'il avait contribué là-bas à changer la face du monde. Mensonges? Le jeune homme bouillonnant de génie, qui s'était donné le mal de faire en Asie, et très marginalement en Chine, deux voyages longs et périlleux, qui avait lancé un premier défi aux droits de propriété de l'Etat, d'ailleurs imprécis, en tentant de s'approprier des œuvres d'art Khmer d'accès fort difficile, puis un second défi au pouvoir colonial celui-là, plus risqué encore en un temps où règnait le concept « d'Empire » et les moyens de coercition qui s'ensuivaient, ce jeune homme-là s'entendant interroger sur ses prouesses dans la lointaine Asie, allait-il chaque fois en rabattre, objecter que « *la Chine, vous savez, ce n'est pas l'Indochine, ni Saïgon, Shanghai, ni le Kuomintang...* »?

Mais si, justement, il y avait aussi une branche du Kuomintang en Indochine, à Cholon, la ville jumelle de Saïgon. Et, en prenant contact avec ces nationalistes chinois, alors alliés des communistes, en refaisant de soir en soir, avec eux, le monde et d'abord l'Asie, en participant aussi de la voix, de l'esprit et du cœur à la révolution d'Extrême-Orient, en dénonçant jour après jour dans son petit journal, *l'Indochine*, les méfaits du colonialisme, Malraux se rêvait, se sentait, *était* en Chine, au combat. On peut en sourire. On peut aussi rappeler qu'un personnage de sa taille et doté de l'influence qui lui fut vite reconnue, aurait dû mettre très tôt les choses au point. Après tout, il avait pas mal de choses à raconter, André Malraux, sans gonfler ses mésaventures jusqu'à la Chine : l'expédition cambodgienne, à la recherche des bas-reliefs d'*Angkor*, ses épreuves face à la « justice » coloniale, sa courageuse campagne contre les gouverneurs de « L'Empire », les avanies alors subies, la part ainsi prise au courant indochinois, voire chinois, de la Révolution d'Asie, c'était beaucoup pour un seul homme, fut-il flanqué d'une épouse aussi audacieuse que Clara et d'un ami aussi averti que Paul Monin.

En Chine, il y alla, tout de même, par deux fois, avant la visite solennelle que fit à Mao-Tsé-Toung, en 1965, le ministre d'Etat chargé des affaires culturelles qui siègeait, au Conseil des Ministres, à la droite du Général de Gaulle.

Le premier voyage se situe à la fin d'août 1925, à Hong-Kong, au moment où gronde en Chine méridionale la grande vague populaire qui déferlera lors de la commune de Canton - sujet des *Conquérants* (1928). C'est pour acquérir les caractères d'imprimerie indispensables à l'impression de leur journal d'opposition, dont le gouverneur de Cochinchine s'efforce de saboter la parution, que Clara et André Malraux se rendirent à Hong-Kong, où le journal des jésuites mettait en vente son matériel... Hong-Kong ne dépendait pas plus qu'aujourd'hui du pouvoir de la Chine continentale, mais de Londres. Qui y abordait se sentait pourtant en Chine, en respirait les odeurs, en vivait les fièvres, en voyait se dérouler les scènes d'un prodigieux théâtre social. Pour un œil, une sensibilité, un cerveau tels que ceux de ce Malraux de 23 ans, ces quatre ou cinq journées à Hong-Kong furent, à coup sûr, un ensemencement définitif, et d'autant plus profond que les deux visiteurs avaient été prévenus, pendant la traversée, qu'ils étaient fichés par la police britannique et seraient surveillés et suivis en tant que « rouges » dangereux.

Quelle meilleure façon de se prendre à jamais pour un grand révolutionnaire que d'être pris pour tel par la police et surtout celle, alors formidable, de l'Empire britannique?

Courte expérience. Au moment où - deux ans plus tard - il écrira *Les Conquérants*, ce récit si puissamment évocateur de la révolution chinoise que, dans une longue et éloquente polémique avec Malraux, Léon Trotski l'interpellera comme l'un des acteurs du drame, l'un des responsables du cours pris alors par la stratégie anti-impérialiste en Chine, le romancier-aventurier n'aura que cette escale et son séjour à Cholon, ilôt chinois dans la zone de Saïgon, pour nourrir ses descriptions et situer ses personnages. Où est le génie? Dans le compte-rendu fidèle de la réalité, ou dans le vol de l'imagination à partir de rien, ou presque? Malraux lui-même, après Stendhal et Tolstoï, entre bien d'autres, montrera dans *L'Espoir* que la grandeur du romancier est dans la transfiguration du réel, et que la teneur *en vrai* d'un récit ne nuit pas à sa puissance poétique. Ce qui est une des raisons de la supériorité du roman « espagnol » de Malraux, sur ses romans « chinois ».

Après le week-end de 1925 à Hong-Kong, et avant la publication de *La Condition humaine*, en 1931, Clara et André Malraux revinrent en Chine, au cours d'un voyage autour du monde qui les avait conduits d'abord en Perse, puis en Union Soviétique et en Inde. André Malraux trouva-t-il Canton insuffisamment fidèle aux descriptions des *Conquérants?* Clara assure qu'il prit peu de notes à Shanghai, bien qu'il pensât évidemment déjà à sa *Condition humaine*. Mais il voulait en faire un roman métaphysique (« pascalien » devait écrire Gaëtan Picon, approuvé par l'auteur...) et ne comptait pas donner à la grande cité chinoise un rôle plus important que Dostoievski à Saint-Pétersbourg, dans *Crime et Châtiment*. Tout de même, il y a dans son roman le plus célèbre (mais aussi le plus vieilli) de saisissantes bouffées de Chine - le récit de l'arrivée à Han-Kéou, par exemple - et une interprétation souvent très profonde et pénétrante de l'esprit révolutionnaire pré-maoïste : le personnage de Tchen.

Quand il revit la Chine, trente quatre ans plus tard, messager du Général de Gaulle, hôte de Mao et de Chou-En-Laï, André Malraux n'essaya généralement pas de donner le change sur ses « expériences » et sa « compétence » chinoise - en Chine tout au moins. Rentrant de Pékin, il sut éblouir le Conseil des Ministres, et peut-être même le Monarque au regard glauque qui le présidait. Et l'on dit qu'avant de partir pour la Chine, six ans après, Richard Nixon invita Malraux à venir lui expliquer, dans le salon de la Maison Blanche, Mao et son régime. Quel expert de la Chine aura mis moins de temps à imposer sa science? Trois courts voyages, de bonnes lectures, des intuitions fulgurantes.

Et jusqu'à la fin de sa vie, il lui revenait aux lèvres de surprenantes prétentions à propos de « sa » Chine. Un soir de 1972, que nous parlions de ses séjours là-bas, il hasarda : « *ils n'ont pas envie de me voir revenir : ils savent que je parle le mandarin, ça les gêne...* » Comme on détournait la conversation sur Chou-En-Laï, il coupa avec fougue : « *Oh, celui-là, quel farceur, il essayait de faire croire qu'il parlait français!* »

JEAN LACOUTURE

Jean Lacouture : journaliste, écrivain, biographe (De Gaulle, Ho Chi Minh, Malraux), il a fondé, aux éditions du Seuil, la collection « l'histoire immédiate », et dirige actuellement la collection « la traversée du siècle ».

LE BARON VON UNGERN STERNBERG

PROPHETE ILLUMINE ET SANGUINAIRE


Photo Viollet


D.R.

Rien de commun entre Ungern, cet aventurier de haut vol et les tristes vaincus des armées blanches, ces chouans de la steppe, cramponnés à leurs épaulettes et à leurs icônes. « Pour Dieu, pour la patrie et pour le tsar ». Voici une devise qui ne signifie rien pour Ungern. Il ne s'est jamais battu que pour lui-même. Il n'était pas Russe, mais Balte; pas chrétien, mais païen. En voulant soulever le peuple mongol, il a eu au moins une idée de génie : répondre à la révolution rouge par la révolution jaune. C'est pourquoi la division asiatique de cavalerie appartient encore plus à la légende qu'à l'histoire.

Ungern se prenait de son vivant pour la réincarnation du dieu de la guerre. On imagine la stature qu'il va trouver après sa mort, le 17 septembre 1921, à Novonikolaïevsk (aujourd'hui Novosibrisk), en pleine Sibérie. Il lui avait fallu à peine un an pour mettre au point son personnage. Et éclipser du même coup tous les généraux réactionnaires d'un camp qui n'avait jamais été totalement le sien. Ungern eut le rare mérite d'être encore plus haï par Wrangel et Koltchak que par Lénine et Trotski.

Avant sa trajectoire fulgurante au cœur de la guerre civile, dont il sera un des derniers acteurs, sa vie déjà ne manque pas d'aventures et de mystères. Seule certitude : il est né le 29 décembre 1885 à Reval en Estonie, dans une famille de propriétaires terriens, où l'on s'enorgueillit d'un titre de baron et d'une lignée d'originaux, où ne manque même pas un officier de marine converti au bouddhisme au cours d'un voyage dans les mers d'Extrême-Orient. Cadet de l'armée impériale russe, il est volontaire pour se battre contre les Japonais en Mandchourie. Il vient d'avoir dix-neuf ans. Puis il sort comme cornette dans un régiment de cosaques en Transbaïkalie. C'est déjà un officier solitaire, singulier, querelleur. A la suite d'un duel, il est chassé de l'armée. Il se trouve à Vladivostok, prêt à prendre le bateau, quand il change brusquement d'avis. Le voici parti à travers l'Asie, seul avec son cheval et son chien. Il arrive à Punga,capitale de la Mongolie et offre son sabre aux princes et aux lamas pour combattre les occupants chinois. La guerre lui permet de se faire réintégrer dans l'armée régulière comme essaoul (capitaine) d'une sotnia (escadron) de Cosaques. Il se bat en Galicie et en Volhynie, puis en Arménie contre les Turcs.

A la fin de l'année 1917, il rejoint à Daouria son ami Semenov, qui s'est proclamé ataman d'une unité de cavalerie contre-révolutionnaire opérant à la frontière de la Sibérie et de la Mandchourie. Ungern devient son chef d'état-major, puis décide de faire cavalier seul. Il se nomme alors général et son aventure commence, au grand effroi des Rouges et au grand scandale des Blancs. Une guerre atroce se déroule tout au long des milliers de kilomètres de voie ferrée du transsibérien. C'est la sanglante épopée des trains blindés. Pendaisons, tortures et beuveries. Chaque camp fait assaut de terreur. Déjà, Ungern se surpasse. Ses ennemis comme ses alliés commencent à l'appeler « le baron fou ».

Mais sa folie est sagesse et analyse exacte de la situation. Contre les Soviets et contre les Tsaristes, qui veulent les uns et les autres maintenir l'unité de l'empire colonial russe, il est le seul à jouer la carte d'une « grande Mongolie » indépendante. Idée qui séduit les Japonais, avides de contrer à la fois les Russes et les Chinois. Voici Ungern sacré samouraï et flanqué d'un « conseiller » nippon, le major Suzuki. Au début de l'année 1920, la victoire totale de l'Armée rouge en Sibérie provoque le reflux des contre-révolutionnaires. Plutôt que de se réfugier en Mandchourie, Ungern préfère passer la frontière de Mongolie. Il est désormais le dernier chef blanc à se battre.

Avec son millier de cavaliers, cosaques, bouriates, bargoutes, mongols, mandchous et même tibétains, il croit qu'il va mater l'Asie et défier l'Europe. Il a déjà bien du mal à arracher Ourga aux Chinois au début de février 1921. Pourtant il trouve un allié : le Koutouktou ou empereur divin, un vieux pochard, aveugle mais sacré. Ungern sera son lieutenant sur cette terre...

Le petit baron balte se voit déjà Alexandre, Gengis Khan et Napoléon réunis. Il commence la plus furieuse crise de mégalomanie de l'Histoire. Mais, dans sa cruauté, vite légendaire, il voit juste et brise toute entrave à son pouvoir absolu. Il ne fait aucune différence entre les communistes, les bourgeois et les popes. Tous sont inscrits, selon sa formule « au débit du compte », c'est-à-dire fusillés. Quand il tombe sur un marchand anglo-saxon qui ravitaille les Rouges après avoir trafiqué avec les Blancs, il le fait pendre sans pitié.

En ce printemps 1921, le baron Roman Feodorovitch von Ungern Sternberg est devenu une sorte de prophète illuminé et sanguinaire. Il veut sauver le monde de la révolution et de la décadence. Plus encore que les commissaires soviétiques, il aime livrer à ses bourreaux les affairistes américains. Le voici prisonnier de son rêve de Teutonique solitaire. Perdu en pleine Asie hostile, il déambule sous les tentes des bergers et dans les temples des lamas. Dans une main, un chapelet tibétain, dans l'autre, un Mauser P. 08 à crosse de bois. Il invective à longueur de journée le Christ et Karl Marx. Trotski est devenu son ennemi personnel.

Les Soviets expédient en Orient le général Blücher pour mettre Ungern hors d'état de nuire. Duel à mort de deux descendants des Teutoniques. Le baron fou, au lieu de fuir, attaque. Il passe la frontière russe et mène, à son tour, la guerre de partisans dans la région du lac Baïkal. Il parvient même à couper le Transsibérien. Capturé par trahison, il est jugé, condamné et aussitôt fusillé. La division asiatique de cavalerie disparaît dans la steppe. L'aventure est finie. Il n'en reste rien.

Mais, en vivant son rêve sanglant, Ungern a réussi à devenir un héros, d'autant plus inoubliable qu'il appartient à la race des maudits.

JEAN MABIRE

Jean Mabire, né en 1927, a publié une biographie romanesque d'Ungern Sternberg : **Le baron fou** (André Balland). Sa passion pour l'histoire et son goût pour les combattants des causes perdues l'ont conduit à écrire l'aventure des guerriers solitaires, des Janissaires aux Kamikazes, en passant par les Légionnaires et les Commandos : **Les Hors-La-Loi** (Robert Laffont), **La brigade Frankreich, La division Charlemagne, Mourir à Berlin, Les jeunes fauves du Führer** (Arthème Fayard). Il vient de faire paraître un essai sur le mythe de Thulé : **Le soleil retrouvé des Hyperboréens** (Laffont) et un récit de la révolte des Boxers en 1900 : **L'été rouge de Pékin** (Fayard). Mais son livre préféré est peut-être l'aventure de son propre pays,celui des Vikings : **Histoire de la Normandie** (Hachette).

KESSEL
LE REALISME HEROIQUE


Joseph Kessel à Pékin en 1919 (archives privées)

« Vers le début d'octobre 1918, alors que l'escadrille dont je faisais partie venait de s'installer sur un terrain proche de Sainte-Ménehould, notre capitaine (...) nous lut une lettre du Grand Quartier. On demandait des volontaires pour la Sibérie, afin d'y constituer une escadrille qui devait être celle de l'armée composée à cette époque sur l'Oural avec la légion tchèque, des bataillons annamites, les recrues de Koltchak et de l'infanterie de marine contre les allemands ».

Ce souvenir est rapporté par Joseph Kessel dans un petit livre paru en 1929 et intitulé les *Dames de Californie*. En 1918, il a vingt ans, il est pilote, il parle russe, il rêve de voyages. Il est donc volontaire et s'embarque à Brest le 11 novembre 1918, le jour de l'armistice. Pour le Haut Commandement, cette escadrille, qui n'est plus d'aucune utilité contre les Allemands, peut parfaitement trouver à s'employer contre le bolchevisme, que les alliés ont décidé d'abattre.

Débarqué à New York, le groupe de pilotes traverse les Etats-Unis dans un délire d'amour patriotique qu'exprime le pays envers ses alliés et à l'égard des Français en particulier. Après un séjour de folie à San Francisco, c'est le départ pour Vladivostock via Honolulu et le Japon. Joseph Kessel y découvre une cité moribonde, bouleversée par la famine, le typhus et la guerre civile. C'est la ville témoin d'une Russie où, selon Antonov - Ovseenko, « *les cadavres servent de nourriture. Les familles de ceux qui meurent de faim sont obligées pendant les premiers jours de faire garder leur tombe* ».

A Vladivostock, les pilotes n'ont pas d'avions (ils arriveront après leur départ!) et le sous-lieutenant Kessel se voit confier la tâche de former des convois d'armes et de munitions à destination des troupes stationnées dans l'intérieur de la Sibérie. Bien évidemment, ces trains sont régulièrement attaqués à quelques centaines de kilomètres de Vladivostock par des bandits de la trempe de Semenov.

Démobilisé au bout de quelques semaines, Kessel reçoit sa feuille de route et une lettre de crédit sur les consulats de France qui peuvent faciliter son retour. Il décide alors de terminer son premier tour du monde, avec le Japon, la Chine, l'Inde, Ceylan et Djibouti comme étapes. C'est sa première expérience du long voyage, le début d'un témoignage d'un demi-siècle de notre monde et les prémisses d'une carrière littéraire qui s'est terminée (ironie?!) par un fauteuil à l'Académie française.

Joseph Kessel appartient à cette génération de littérateurs de l'héroïsme qui ont marqué l'entre-deux guerres, à ces hommes qui ne font confiance qu'à leurs yeux et à leur sensibilité pour juger des hommes et des événements. Ils décrivent l'écume de l'histoire à la première personne et en toute subjectivité.

Pourtant leurs témoignages partiels et partiaux restent indispensables pour comprendre les grands soubresauts de l'histoire du XXe siècle.

Hemingway distinguait les « choses d'actualité » (les reportages) des « choses faites pour durer » (les livres). A la relecture de Kessel, cette distinction semble absolument formelle, il apparaît au contraire que certains témoignages ont mieux passé le temps que des romans à substrat historique. Qu'on en juge...

M.P.

ENTRETIEN AVEC LUCIEN BODARD
La fascination d'un monde étrange et cérébral

Propos recueillis par
MICHEL PIERRE





Dans vos souvenirs, comment vous apparaît la Chine de votre enfance?

C'est la Chine de la décomposition totale, le régime impérial déjà bien entamé, avait éclaté en 1911. C'était, d'une part, l'exploitation, l'injustice capitaliste dans les grandes villes et la formation d'un prolétariat très exploité, avec l'arrogance des blancs et des Japonais, qui étaient en quelque sorte des blancs d'honneur. D'autre part, à cette domination étrangère se superposait le règne des « seigneurs de la guerre ».

Le « seigneur de la guerre », c'est le règne de la soldatesque, celui de la plèbe, le règne de ce qui peut exister de pire. Ils pillent, ils font régner la terreur, ils rasent, ils détruisent.

Chacun rêve d'être le plus riche, d'avoir le plus de femmes, de contrôler le plus grand territoire, de tuer le plus d'ennemis possible. La torture est de règle, à la fois philosophie et méthode de gouvernement comme elle était sous les empereurs. Pour détruire des individus qui représentent le mal, c'est-à-dire des révoltés contre l'ordre établi, aucun raffinement, aucun supplice n'est suffisamment cruel. Quiconque a fait « le mal » doit être puni, châtié, torturé; et si c'est une population entière qui se soulève, ou une minorité, le massacre devient un élément essentiel de gouvernement. L'impératrice Tseu Hi avait ainsi organisé des massacres absolument gigantesques contre les musulmans (vingt millions), contre les Taiping (cinquante millions) ; à leur échelle, les seigneurs de la guerre utilisent les mêmes procédés.

Les malheurs de la Chine ne sont pas seulement dus aux hommes; après guerre, c'est aussi la période des grandes catastrophes, des famines, des inondations, des épidémies, de toutes les calamités du ciel et de la terre. La Chine est dans un état épouvantable, avec quelques îlôts de prospérité contrôlés par des étrangers, et qui ne profitent qu'à une minorité de Chinois, trafiquants, commerçants et compradores.

Nom : Bodard ; prénom : Lucien ; date et lieu de naissance : 1914 à Chongquinq (Chine, province du Sichuan) ; profession du père : consul de France. A quitté les bords du Yangjzijiang à l'âge de dix ans. Retrouve la Chine après la seconde guerre mondiale. Profession : grand reporter puis écrivain. Signes particuliers : se définit comme un « voyeur ».
Ci-dessous, quelques images de la Chine des années vingt, tirées de la mémoire d'un homme dont la langue maternelle fut le chinois et dont les yeux d'enfant se souviennent des « seigneurs de la guerre ».



Photo Viollet - le fort de Tchang Cha passé aux mains des révolutionnaires (1911)

Ces seigneurs de la guerre, ces « dujun », sont-ils tous de petits féodaux, ou certains ont-ils de grandes ambitions ?

Il y a quelques « grands » seigneurs de la guerre, grands bien sûr dans le sens de pouvoir. Par exemple Zhang Zuolin, seigneur de la guerre du nord, qui détient la Mandchourie, qui s'est emparé de Pékin et qui est presque arrivé à contrôler Shanghaï. Je me souviens aussi d'un maréchal chrétien qui avait converti ses troupes à la lance d'arrosage. Dans le sud, les seigneurs de la guerre sont des personnages de moindre importance.

Une partie d'entre eux est éliminée lors de l'« expédition nationaliste » vers le nord, menée par Tchang Kaï Chek, à partir de Canton, avec l'aide des communistes et des syndicalistes. Mais certains restent en place, aidant Mao lors de la longue marche (pour équilibrer le pouvoir de Tchang). Par la suite, lors de l'avance des communistes en 1949, cette fois du nord vers le sud, certains se sont soumis, par haine de Tchang.

Quand j'ai revu, en 1949, dans le Hunan, un seigneur de la guerre que j'avais connu dans mon enfance, il me fit des déclarations flamboyantes sur sa décision de lutter à outrance contre les communistes : il voulait réunir les provinces montagneuses du sud pour en faire un « réduit » anticommuniste.

Mais, quelques jours après ma visite, il se rendait et demandait à être pardonné alors qu'il figurait sur la liste noire des communistes pour diverses actions de représailles contre les guérillas qui s'étaient opposées à sa dictature. Je l'ai revu en 1956, il avait été effectivement pardonné, il était devenu ministre, pas un grand ministre, (il avait une voiture miteuse et une chemise élimée) il était vice-ministre des sports. Il me fit son autocritique mais je sentais qu'il filait un mauvais coton, il a ensuite disparu dans la trappe. C'est de cette manière que le nouveau pouvoir a « digéré » les seigneurs de la guerre.

Quel est le jeu des Européens dans cette période d'anarchie ?

Entre les deux guerres, les Européens continuent de démembrer la Chine, de la démolir, de l'éventrer avec leurs grandes banques, leurs sociétés de commerce, leurs grands trusts.

Avec les seigneurs de la guerre s'instaure un jeu permanent en fonction des ambitions des uns et des intérêts des autres. Les Européens, même dans des endroits extrêmement reculés, tel celui où mon père se touvait en fonction, sont tolérés, car ils peuvent constituer des alliés possibles (c'est une société française qui armait les seigneurs de la guerre) ou bien représenter une puissance dangereuse. Ils doivent cependant être sur leurs gardes : leur situation est périlleuse et incertaine, à travers ce que j'appelle le « brouillard jaune. ». On ne connaît jamais vraiment les dessous innombrables des actions ou des déclarations. Il faut deviner au travers des paroles et des attitudes les véritables significations d'un monde où tout est codé.

Les Européens ont appuyé leur domination en Chine sur la construction d'un important réseau de voies ferrées où se concurrencent particulièrement Français et Britanniques. Au temps des seigneurs de la guerre, ces lignes ont surtout un intérêt stratégique, elles permettent de transporter des troupes et des armes.

Cette domination européenne est-elle contestée par les sociétés secrètes ?

C'est en fait beaucoup plus compliqué que cela. Les Chinois se groupent toujours. La famille est d'abord une tribu avec un chef tout-puissant, qui en est le patriarche ; chaque métier est une corporation. Quant aux sociétés secrètes, elles sont innombrables, leur but initial, fondamental, est la révolte contre la dynastie mandchoue. Il existe un code très compliqué avec obéissance absolue, soumission absolue. En principe, elles prêchent le nationalisme, mais en même temps, elles ont tendance à vivre grâce au crime, à travers toutes les compromissions, à être de tous les rackets et de tous les meurtres. Les sociétés secrètes mêlent tout : les plus vieux réflexes de la Chine, et les plus vieux instincts avec tout ce qu'elles ont pu prendre aux techniques capitalistes. C'est un extraordinaire et extravagant micmac. L'un des premiers soins des communistes à la prise du pouvoir, a été de les détruire, d'autant qu'elles étaient très puissantes.

Les aventuriers/écrivains qui parcourent alors la Chine sont-ils nombreux et par quelle fascination sont-ils poussés ?

En réalité, les grands aventuriers sont les hommes au service des grandes banques, des grands trusts, ce sont des hommes d'affaires persuadés de leur impunité.

Peu d'écrivains, en fait, ont parcouru et décrit la Chine ; des orientalistes et des archéologues oui, mais peu d'hommes de lettres. Malraux bien sûr (mais plutôt en Asie du sud-est) et Segalen. Segalen n'est cependant ni un aventurier ni un écrivain, mais un médecin de marine qui fut le premier à réagir fortement contre la conception blanche de la supériorité de la civilisation occidentale. Segalen a redécouvert la civilisation chinoise, sa beauté et il s'est élevé très violemment contre la domination occidentale, particulièrement contre la religion catholique, très bien implantée en Chine.

Chez les écrivains, les aventuriers, les journalistes, intervient une fascination pour un monde étrange et cérébral. Il est effectivement tentant de s'attacher aux mystères de la Chine, aux secrets de sa beauté, aux codes de sa civilisation, au tissu de ses contradictions...

SEGALEN
LA NOTION DU DIFFERENT


Collection Victor Segalen



En 1909, la Chine est encore un empire, pour trois ans. L'indestructible impératrice Tseu Hi vient de mourir. Dans quelques mois, ce sera le tour de son fils Kouang Siu. Le régent Tchou En, à l'ombre du trop puissant Yuan Che Kai, général des armées du Nord, tente de régner à la place du jeune empereur Pou Yi.

Les puissances occidentales tiennent le haut du pavé, achèvent de se partager les lambeaux de ce qui fut l'Empire du Milieu : les Français essaient de prolonger au Sud leur chemin de fer d'Hanoï vers Tchoug King; les cannonières anglaises croisent sur le Yang Tsé Kiang; plus au Nord, Russes et Japonais s'affrontent pour la possession de la Mandchourie. De robustes missionnaires patrouillent le pays, crucifix au poing, pour arracher les populations aux « ténèbres de la barbarie ».

La vieille Chine, qui se dissout dans la misère et la concussion, continue de célébrer ses rites désuets à travers un cérémonial millénaire et des mandarins qui ne sont pas encore remplacés par les Seigneurs de la guerre.

En France, sans doute à la faveur des expéditions coloniales, l'exotisme est à la mode. Les nuits câlines n'ont pas encore remplacé les nuits de Chine, mais Loti et Farrère peuvent chanter un Orient tout rempli de pagodes et de beaux officiers, de bibelots biscornus et de madame Chrysanthème. Les plus intelligents - comme Claudel, alors consul général de France à Tien Tsin - tentent de réduire ce monde incompréhensible à leur univers personnel, quitte à en exclure violemment tout ce qu'ils ne peuvent assimiler.

Pendant ce temps, à Brest, un jeune médecin de marine - il a 31 ans - qui n'aime pas beaucoup la médecine, et encore moins la mer, prépare ses examens d'officier-interprète : il a sollicité un poste en Chine. Il s'appelle Victor Segalen.

Quelques années auparavant, au cours d'un voyage autour du monde, il avait longuement visité les Iles du Pacifique, sur les traces de Paul Gauguin. Arrivé trop tard pour rencontrer le peintre, il avait fait une découverte capitale : celle du peuple Maori, et, à travers celui-ci, une notion fondamentale pour lui, ce qu'il appelera plus tard *l'Exotisme vrai*, « *ce qui n'est autre chose que la notion du différent, la perception du Divers, la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même et le pouvoir d'exotisme qui n'est que le pouvoir de concevoir autre* » (1).

Le roman « ethnographique » qu'il en avait rapporté, *Les immémoriaux* (2), était le constat de la mort d'une civilisation, assassinée par les hommes blancs et privée de sa mémoire par les missionnaires.

Qu'est-ce qui pousse Segalen à partir pour la Chine? La raison qu'il en donne à son ami Jules de Gaultier est très simple : « *En France, et mes projets menés à bout, quoi faire sinon de la* littérature? *(...) En Chine, aux prises avec la plus antipodique des matières, j'attends beaucoup de cet exotisme exaspéré* ».

Sa rencontre à Paris avec Augusto Gilbert de Voisins, grand voyageur et romancier, oisif affairé et passionné d'orientalisme, donnera une tout autre dimension à son séjour : ils projettent en effet une expédition archéologique à partir de Pékin.

Tandis que Gilbert de Voisins emprunte le transsibérien, Segalen débarque à Hong-Kong au printemps 1909. De là, il gagne Shanghai, ville dont le cosmopolitisme lui déplaira. Le chemin de fer l'emmène jusqu'à Sou Tchéou, puis à Nankin, il remonte ensuite le Yang Tsé sur un vapeur jusqu'à Han Kéou, où l'occident a déjà laissé sa trace : « *partout où l'Europe traîne ses métissages, l'ignominie commence* ».

A peine arrivé à Pékin, il se précipite à Tien Tsin pour y rencontrer Claudel, l'auteur de *Connaissance de l'Est*. L'homme le décevra : « *mauvaise impression d'homme, décidément. Main molle. Doit être faux* ».

En attendant l'arrivée de Gilbert de Voisins, il parcourt Pékin et ses environs, qui l'enchantent. Fasciné par la société chinoise, il entrevoit le roman qu'il va pouvoir écrire. Pour lui, le personnage central du continent, celui sur qui tout repose, l'intermédiaire entre le ciel et la terre, le poète, en quelque sorte, c'est l'empereur. Il ne variera guère d'opinion à ce sujet et, au début de la révolution de 1911, il écrira à l'un de ses amis : « *Inutile de vous dire que j'ai pris parti et sincèrement pour la dynastie. Non pas que les Mandchous en particulier me tiennent à cœur (...) mais l'admirable fiction, Fils du Pur Souverain ciel, n'est pas à laisser perdre.* »

Ce roman sera donc *Le Fils du ciel*, fiction où un Chinois prend le pinceau pour conter, à la manière des annalistes, l'histoire tragique de l'empereur Kouang Siu, sorte d'Hamlet chinois, avant-dernier souverain de la dynastie Tsing.

Gilbert de Voisins l'ayant enfin rejoint, ils partent pour un périple de quatre mois vers l'Ouest, jusqu'à Lan Tcheou où ils bifurquent vers le Sud jusqu'à Tcheng Toung dans le Tseu Tchouan. Là, ils descendent le Yang Tsé Kiang jusqu'à la mer, gagnent le Japon et reviennent à Pékin.

Segalen est le contraire d'un aventurier. Sa fascination de la Chine tient à l'exotisme. L'exotisme implique toujours l'existence de deux choses simultanées, de deux éléments contradictoires et opposés, l'imaginaire et le réel. L'exotisme est donc la composante de ce qui est imaginé et de ce qui est perçu, du sensible et de l'invisible. La Chine, c'est, pour Segalen, à la fois le pays du réel et celui de l'imaginaire (3).

Pourtant, l'aventure, il va la rencontrer dès son retour à Pékin en la personne d'un jeune Français polyglotte et mythomane, Maurice Roy, qu'il s'attache en qualité de professeur. Ce très jeune homme - il a 19 ans - prétend occuper un poste important dans la police secrète de la ville, il affirme pénétrer régulièrement dans l'enceinte de la Cité Interdite et il va jusqu'à confier à Segalen être l'amant de l'impératrice douairière, la veuve de Kouang Siu. A chaque affirmation, il apporte à son interlocuteur tant de détails et de précisions que celui-ci, malgré l'énormité toujours grandissante des révélations, se laisse prendre au jeu - son journal en fait foi - et il ne parviendra jamais (ou ne voulut pas) à faire la preuve de l'imposture de son ami. Roy sera la figure centrale de son roman *René Leys* (4). Segalen, pétri de romanesque, avait déjà trouvé dans Pékin « *l'habitat de ses rêves* », il ne lui restait plus qu'à rencontrer le héros de sa légende. C'était chose faite.

L'activité de Segalen est alors intense : il combat une épidémie de peste à Chan Kai Koua, enseigne à l'Imperial Medical college de Tien Tsin, soigne le fils de Yuan Che Kai, ce qui ne l'empêche pas de travailler aux admirables proses poétiques de *Stèles* et de *Peintures*.

A partir de 1912, il s'attache à mettre sur pied une importante mission archéologique. Après un bref séjour en France où il recueille les fonds nécessaires à l'expédition, il quitte Pékin, le 1er février 1914, en compagnie de Gilbert de Voisins et de Jean Lartigue, comme lui sinologue et officier de marine. Les voyageurs s'enfoncent à travers la Chine vers le Tibet, à la recherche de monuments funéraires Han, traversent le Chan Si, parviennent à Si Ngnan Fou, ancienne capitale de l'empire Tcheou et, quatre mois plus tard, ayant franchi les montagnes, ils atteignent Tcheng Tou Fou et Li Kiang Fou. C'est là que, le 11 août 1914, ils apprennent le déclenchement de la guerre. Ils doivent rebrousser chemin.

Segalen ne retournera que brièvement en Chine, en 1917, ce qui lui permettra d'achever son étude sur *La grande Statuaire chinoise* (5).

Malade, il sera retrouvé mort au pied d'un arbre le 21 mai 1919, dans la forêt du Huelgoat en Bretagne. A ses côtés, un exemplaire du *Hamlet* de Shakespeare. « *La Chine a été pour lui*, comme le souligne Pierre-Jean Jouve, *la projection de sa vie psychique, de ses fantômes, de son ardeur érotique, avec l'appel profond, très profond, d'une réalité spirituelle.* »

Segalen, l'autre côté de l'aventure, c'est-à-dire la poésie.

EMMANUEL DE ROUX

(1) Notes sur l'exotisme (Ed. Mercure de France)

(2) Ed. Plon - coll. Terre humaine

(3) La connaissance des caractères chinois le confortera dans cette idée. Henry Bouillier souligne dans son très beau livre (Victor Segalen - Ed. Mercure de France) que cette étude « lui enseignera que le mot est la chose elle-même et que la vérité n'est pas du côté du réel, mais dans le langage qui la signifie ».

(4) Ed. Gallimard

(5) Ed. Flammarion

CORTO MALTESE EN SIBERIE

CHAPITRE IV : LA DIVISION SAUVAGE



HUGO PRATT

Sur la voie ferrée transsibérienne, un puissant train blindé serpente. A son bord, en compagnie de Corto Maltese, la belle duchesse Marina Seminova va retrouver le général cosaque Semenoff. En cette fin d'année 1918, Semenoff vient de fonder avec le baron von Ungern Sternberg, le gouvernement provisoire de Transbaïkalie. Si le rêve du "baron fou" est de fonder un empire asiatique pour partir à la reconquête de l'Occident et libérer la Russie du pouvoir des bolchéviques, le rêve de tous est de s'emparer du train de l'amiral Kolchak, chargé du trésor impérial russe. Aux limites de la frontière sibérienne, tous vont s'affronter dans un combat sans merci.


SERGHEY, MOI JE DOIS POURSUIVRE MON VOYAGE POUR REJOINDRE L'AMIRAL KOLCHAK. LE MAJOR TIPPIT CONTINUE AVEC MOI... TANDIS QUE CORTO MALTESE DEVRAIT REJOINDRE HARBIN, EN MANDCHOURIE. PEUX-TU L'AIDER ?
CERTAINEMENT... JE M'EN CHARGE...

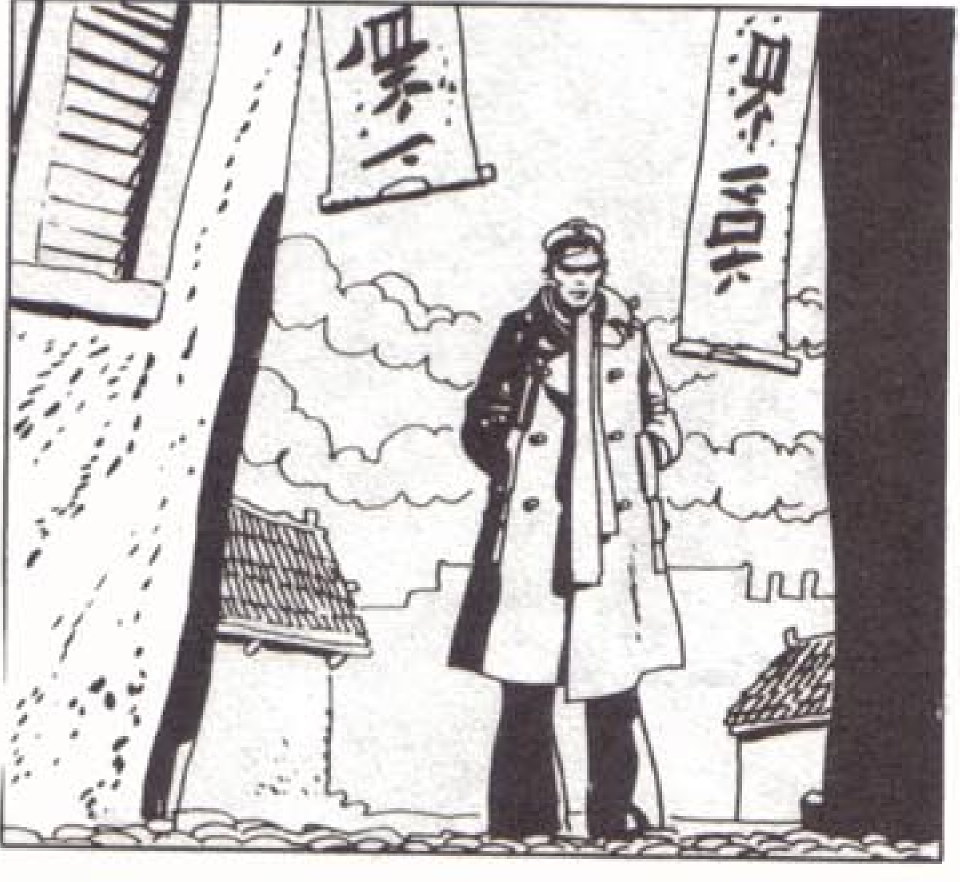

TU T'EN CHARGES COMMENT ?
SOIS TRANQUILLE, MARINA. IL N'ARRIVERA RIEN À TON MATELOT TANT QU'IL SERA DE CE CÔTÉ DE LA FRONTIÈRE. EN MANDCHOURIE, C'EST AUTRE CHOSE... JE NE POURRAI PAS LE PROTÉGER LÀ-BAS...


CORTOUSHKA...


NOUS DEVONS NOUS SÉPARER ICI. LE MAJOR TIPPIT CONTINUE AVEC MOI... MÉFIEZ-VOUS DE SEMENOFF... ESSAYEZ DE VOUS EN ÉLOIGNER DISCRÈTEMENT. J'ESPÈRE VOUS REVOIR... UN JOUR.
MOI AUSSI !


CORTO, SI VOUS AVEZ BESOIN D'AIDE, VOUS POURREZ ME TROUVER À IRKOUTSK, OU COMMENT DIABLE S'APPELLE CET ENDROIT. À BIENTÔT !
AU REVOIR, JACK !





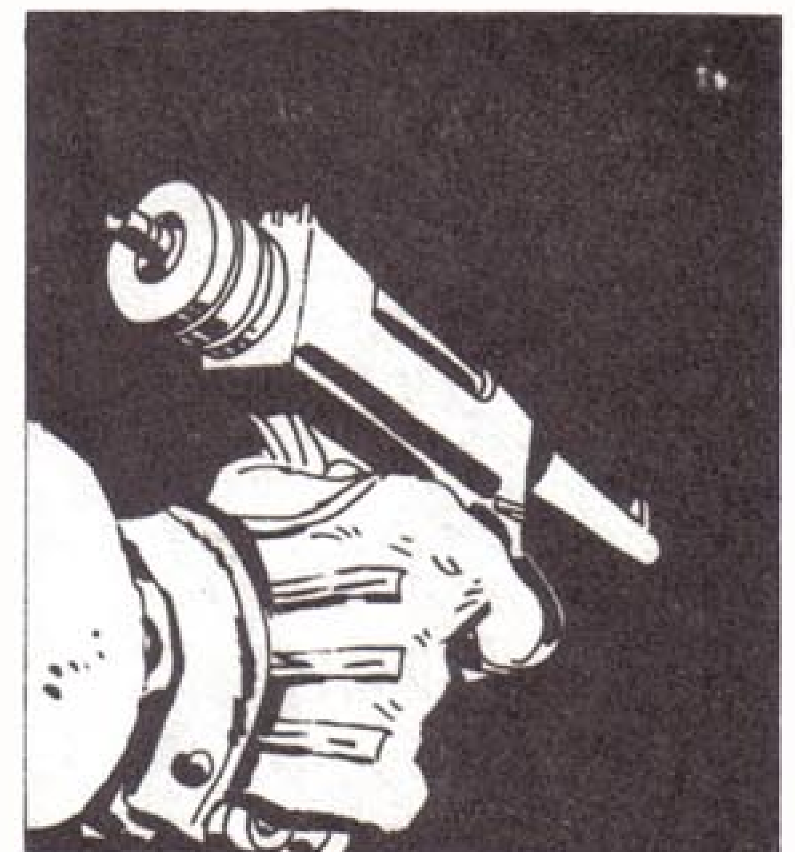


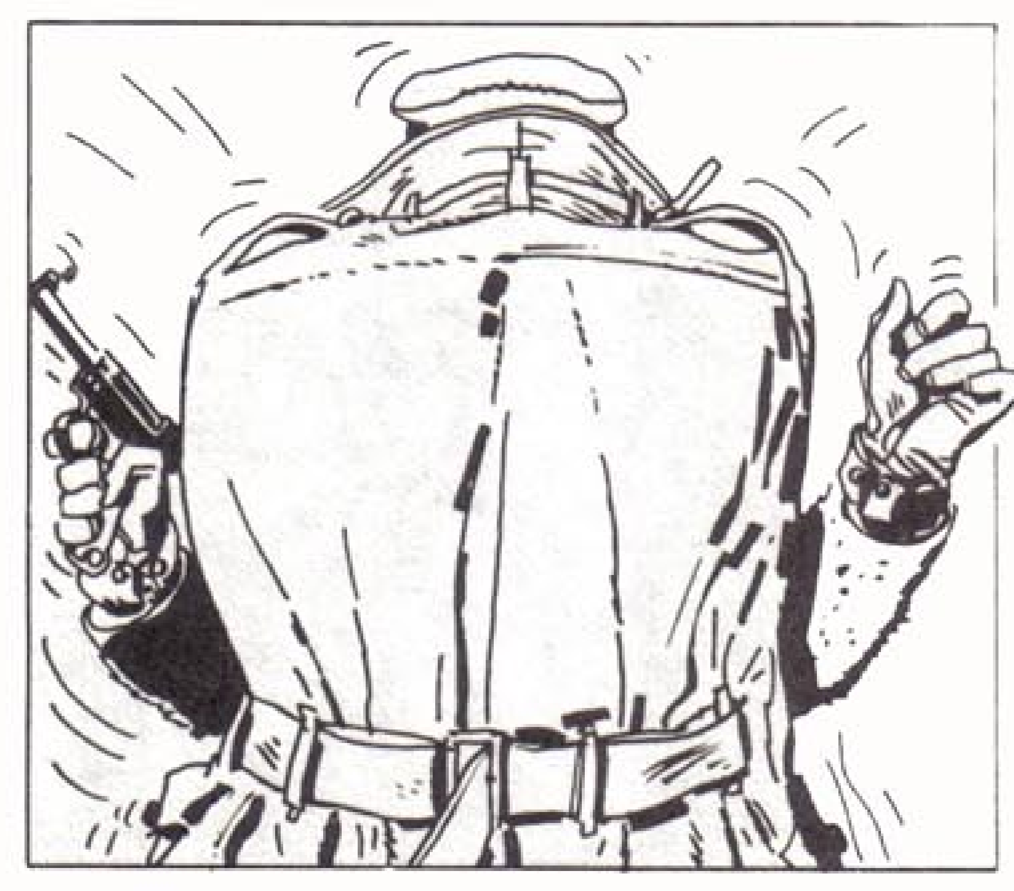


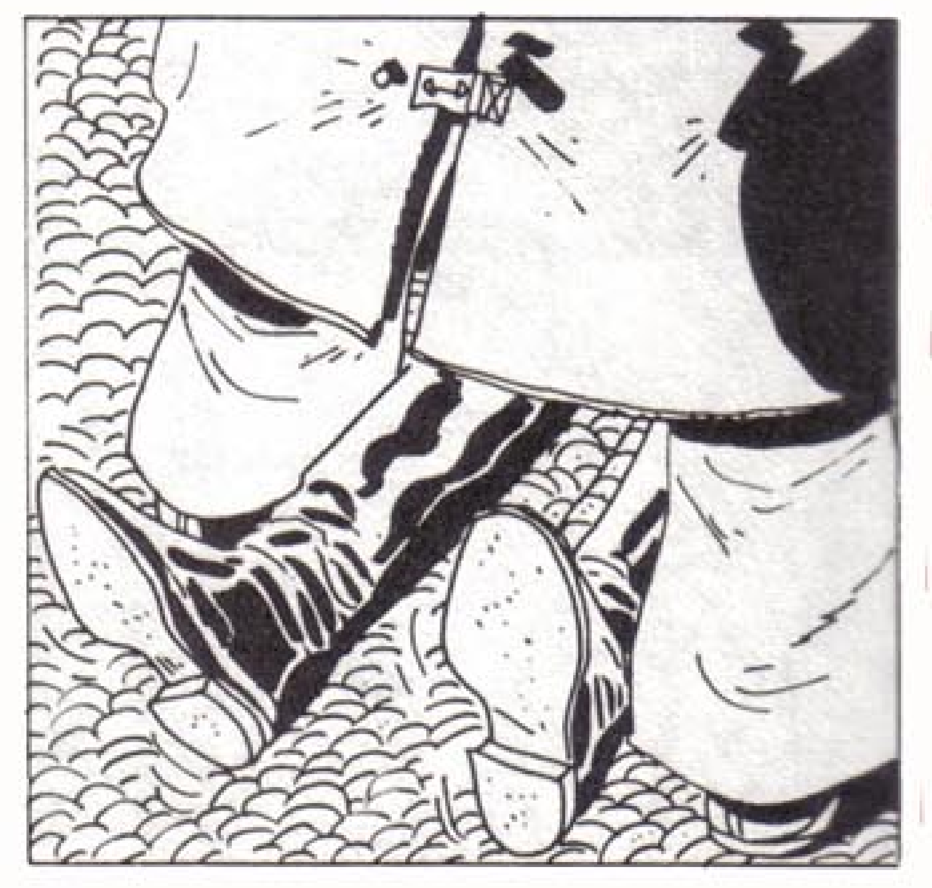

CE VILLAGE EST DÉSERT ET IL Y A DES SOLDATS CHINOIS LÀ-BAS... JE DOIS ME TROUVER SUR LA LIGNE FRONTIÈRE.
CORTO MALTESE !


AH... SPASSETON... QUE FAITES-VOUS... VOUS ME SUIVEZ ?
LE GENERAL SEMENOFF M'A CHARGÉ DE VOUS TUER DÈS QUE VOUS AURIEZ FRANCHI LA FRONTIÈRE RUSSO-MANDCHOUE


IL VOUS TROUVE ANTIPATHIQUE. VOUS AVEZ DIT DU MAL DE SES TRAINS...
AH... ET POURQUOI ?
VOUS NE ME PLAISEZ PAS NON PLUS.

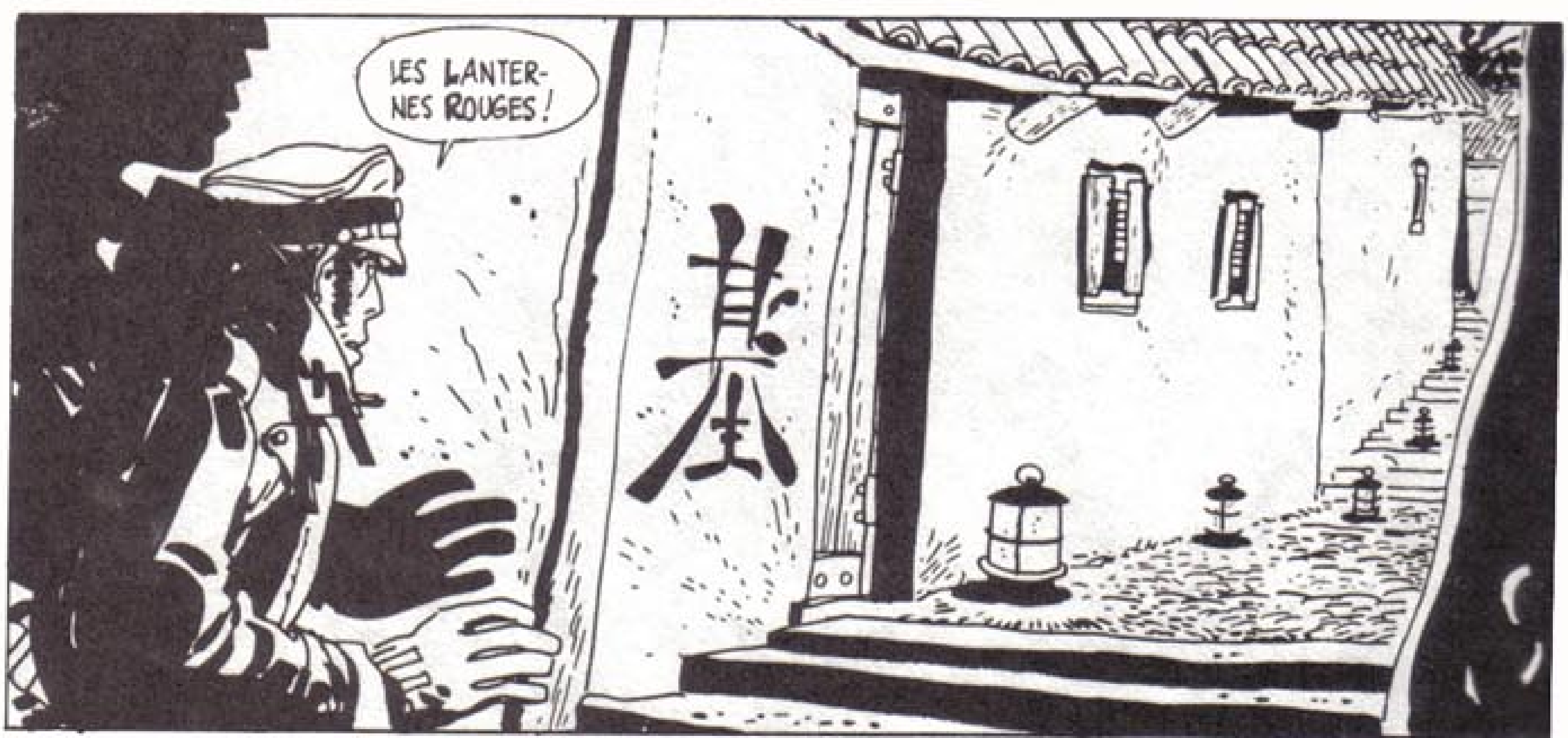

C'EST VOTRE TOUR ET DANS QUELQUES JOURS, CE SERA CELUI DE VOTRE AMI JACK TIPPIT. JE NE VOUS FERAI PAS SOUFFRIR. ADIEU...


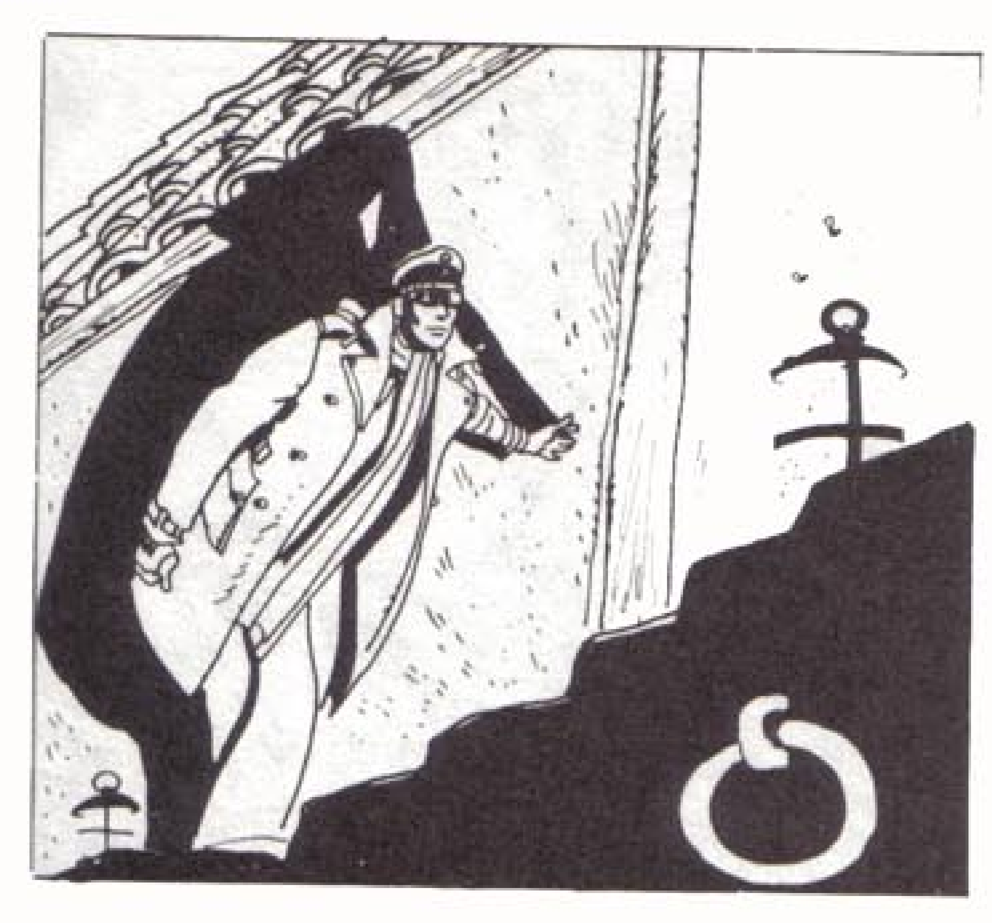






JE DOIS ME CACHER !

QUOI ?
45

LES LANTERNES ROUGES !




BIENVENUE À TOI CORTO MALTESE

EH... NE NOUS SOMMES-NOUS PAS DÉJÀ RENCONTRÉS ?
SI... JE T'AI AIDÉ SUR LA JONQUE

J'AVAIS UN AMI SUR CETTE BARQUE...
UN AMI ?

OUI. SAIS-TU QUELQUE CHOSE DE LUI ?
PEUT-ÊTRE. MAIS ENTRE MAINTENANT, ON T'ATTEND !

ON SE RETROUVE. ENFIN !
JE N'AI PAS L'IMPRESSION DE TE CONNAÎTRE...

QUE FAITES-VOUS ICI ? JE NE PENSAIS PAS TROUVER DES LANTERNES ROUGES AUSSI LOIN DANS LE NORD.

LA ROUTE DE NOS INTÉRÊTS N'A PAS DE FIN.
JE VOIS... JE VOIS...

LE TRAIN DE L'OR DE L'AMIRAL KOLCHAK SE TROUVE À UDINSK, DE CE CÔTÉ DU LAC BAIKAL... LA VILLE EST AUX MAINS DES AMERICAINS, MAIS LA VOIE FERRÉE EST CONTRÔLÉE PAR LES TCHÉCOSLOVAQUES ET OCCUPÉE PAR LES TRAINS BLINDÉS DE SEMENOFF.

SEMENOFF EST DÉJÀ PRÊT À ATTAQUER LE TRAIN DE L'AMIRAL. IL N'Y A DONC PAS DE TEMPS À PERDRE... SINON CET OR FINIRA DANS SA FORTERESSE.

LE MOMENT EST VENU POUR TOI, CORTO...

TU DOIS AGIR AVANT QUE LE TRAIN N'ARRIVE À MANDCHULI.


LES LANTERNES ROUGES TE PRÉVIENNENT QUE LE GÉNÉRAL CHANG A ENVOYÉ DES AGENTS POUR PROFITER DE TON TRAVAIL... IL Y A BEAUCOUP DE DRAGONS SUR TON CHEMIN, CORTO !


QUI CHANTE DANS LA PIÈCE À CÔTÉ ?
UN OFFICIER RUSSE. IL S'APPELLE NINO.


DAS VIDANJE, MARIN VOULEZ-VOUS BOIRE ?
PAS ENCORE


ET POURQUOI ? TÔT OU TARD, NOUS DEVRONS BOIRE ENSEMBLE... JE DÉSIRERAIS VOUS CONNAÎTRE...
AH ! OUI ?... POURQUOI ?


PARCE QUE LE DESTIN A VOULU QUE NOUS AIMIONS LA MÊME FEMME... UNE FEMME EXTRÊMEMENT DIFFICILE, VOUS SOUVENEZ-VOUS ? À MOI, PAR EXEMPLE, ELLE A VOLÉ MON ÂME.
DITES-MOI... VOUS VOUS RACONTEZ UNE HISTOIRE ?


PEUT-ÊTRE... MAIS CETTE HISTOIRE-LÀ EST LA SEULE QUI ME RESTE... DITES-MOI, CORTO, AVEZ-VOUS AUSSI BEAUCOUP SOUFFERT QUAND ELLE EST PARTIE ?


VOUS NE SAVEZ PAS CE QUE VOUS RACONTEZ !
MAIS OUI... VOUS AVEZ RAISON... QU'Y A-T-IL ?
CORTO, IL FAUT PARTIR !


COMMENT, IL FAUT PARTIR ?...
OUI, CETTE MAISON N'EST PLUS SÛRE, NOUS DEVONS PARTIR. SOUVIENS-TOI QUE TU N'AS PAS BEAUCOUP DE TEMPS.


ADIEU, CORTO MALTESE. IL NEIGE DE NOUVEAU... C'EST LE MEILLEUR MOMENT.
ET CES DEUX-LÀ, QUE VONT-ILS FAIRE ?


NE T'EN FAIS PAS ! LA JEUNE FILLE T'A DÉJÀ AIDÉ UNE FOIS ET QUELQU'UN QUE TU CONNAIS A VOLÉ L'ÂME DE NINO. ILS SONT PEUT-ÊTRE LIÉS À TON DESTIN.




NOUS POURRONS PASSER LA FRONTIÈRE FACILEMENT CETTE NUIT.


AVEC CETTE NEIGE, MÊME LES SENTINELLES RUSSO-MANDCHOUES RESTERONT À L'ABRI...
IL FERA ÉGALEMENT FROID POUR NOUS !

COMMENT DOIS-JE T'APPELER ?...
APPELLE-MOI ROI !

NOUS POUVONS PARTIR QUAND VOUS VOUDREZ.

POURQUOI AVEZ-VOUS MIS CET UNIFORME DE PARADE ?
PARCE QUE JE FAIS ENCORE PARTIE DE CETTE FOLIE MILITAIRE, CHER AMI...

"ELLE" AIMAIT LES UNIFORMES, VOUS SOUVENEZ-VOUS ?... MAIS QUI SAIT À QUI ELLE A DONNÉ MON ÂME ?
NINO... NE ME REPARLEZ PLUS DE CETTE HISTOIRE !

IL FAIT TROP FROID.



IL FAUT PRÉVENIR LE GÉNÉRAL CHANG QUE LE MARIN EST À MANDCHULI.

QUE FAIT-ON DE CET OFFICIER RUSSE ET DE CETTE JEUNE FILLE DES LANTERNES ROUGES ?
ILS FERONT PARTIE DE SON PLAN. QUAND NOUS AURONS L'OR DE KOLCHAK...

NOUS LES TUERONS AVEC LE MARIN.


ILS PRENDRONT SÛREMENT LE TRAIN POUR CHITA, DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA FRONTIÈRE... NOUS DEVONS ARRIVER AVANT EUX.


LE TRAIN POUR CHITA VA BIENTÔT PARTIR. MAIS TOI, CORTO, TU DEVRAS TE DÉGUISER POUR NE PAS TE FAIRE RECONNAÎTRE PAR SEMENOFF.
SEMENOFF... J'AI QUELQUE CHOSE À LUI DIRE...
SEMENOFF EST LE PIRE ENNEMI ET LE PIRE AMI QU'ON PUISSE AVOIR. C'EST UN FIEFFÉ ASSASSIN.


CE N'EST PAS MOI QUI L'AI CHERCHÉ, MAIS LA DUCHESSE MARINA SEMINOVA QUI ME L'A PRÉSENTÉ...
EST-ELLE BELLE, LA DUCHESSE?


BEN... JE DIRAIS OUI...
QU'EST-CE QUE TU AS DIT?


J'AI DIT OUI...


QUAND TU ES AUPRÈS D'ELLE, C'EST COMME SI TU ÉTAIS PRÈS DE QUELQUE CHOSE DE TIÈDE.. OUI... ELLE ME RAPPELLE UN PETIT POT DE MIEL TIÈDE...


ET QUAND ELLE TE REGARDE, ELLE TE RAPPELLE... DES CLOCHETTES!
DIN! DIN! DIN!


DIN! DIN! DIN!
DIN!


CORTO, MON AMI, JOYEUX NOËL!


MAIS QU'EST-CE QUE TU FAIS HABILLÉ EN PÈRE NOËL...DIS-MOI ?!
CORTO, CORTO, JOYEUX NOËL !


MON DIEU, SUIS-JE DEVENU FOU ? MAIS CE N'EST PAS NOËL AUJOURD'HUI
ET QU'EST-CE QUE ÇA PEUT FAIRE ? NOUS, ON FÊTE NOËL QUAND ÇA NOUS PLAÎT...


RASPOUTINE... MAIS C'EST BIEN TOI ?
NON...JE SUIS TA TANTE !


MAIS CE N'EST PAS POSSIBLE...TU AVAIS COULÉ AVEC LA JONQUE PRÈS DE SHANGAI ET MAINTENANT JE TE RETROUVE EN SIBÉRIE...
TU ME SOUS-ESTIMES TOUJOURS. C'EST LÀ TON ERREUR.


MAIS N'Y PENSONS PLUS. IL FAUT FÊTER CETTE RENCONTRE... PRENDS !
QU'EST-CE QUE C'EST ?

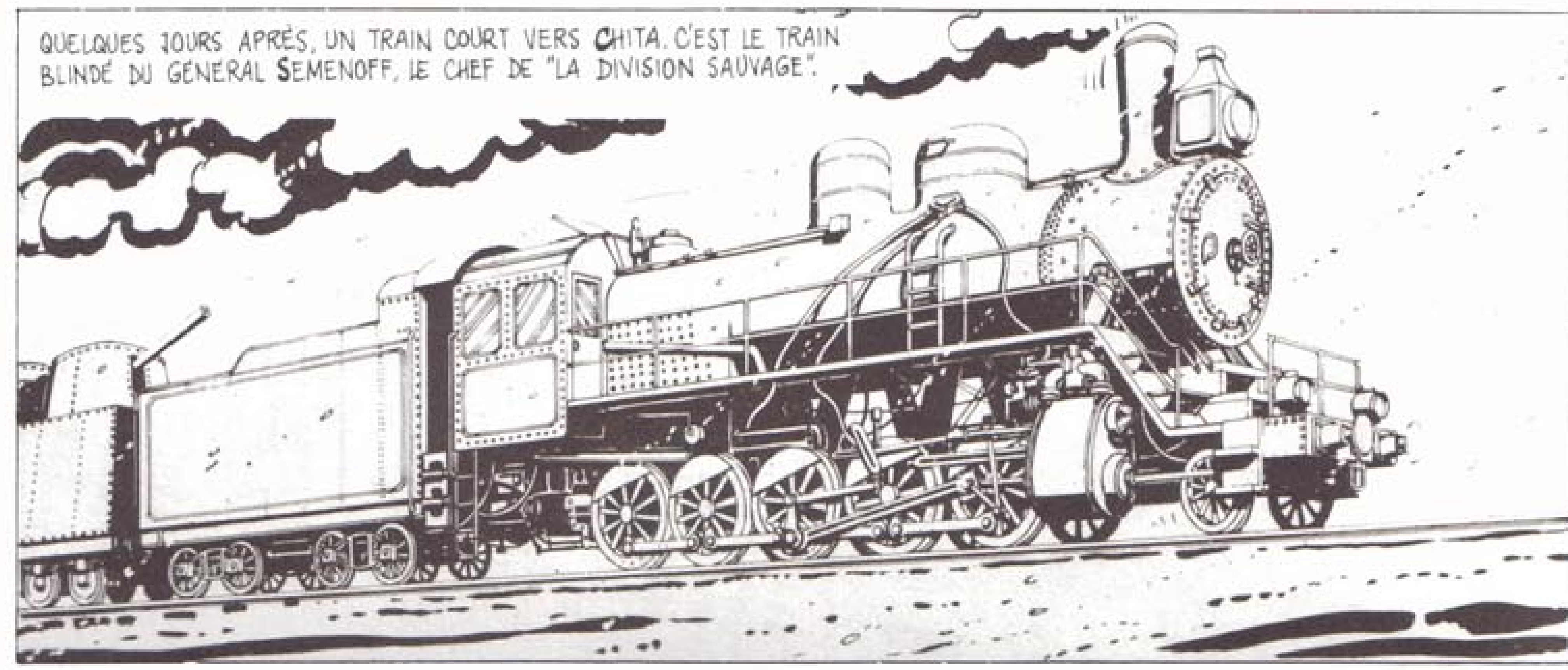

DES CHOSES DE CHEZ MOI, CORTO... CAVIAR BULGARE ET VODKA...DES CHOSES DE LA SAINTE RUSSIE, COMME L'OR DU TRAIN QUE NOUS ALLONS VOLER.


À L'OR DE LA RUSSIE !
CE NE SERA PAS FACILE DE LE VOLER AVEC SEMENOFF DANS LES ENVIRONS, MAIS...


J'ÉTAIS AVEC DEUX AMIS... OÙ SONT-ILS PASSÉS ?
TOI, TU AS UN SEUL AMI DANS LES ENVIRONS ET C'EST MOI. COMPRIS ?


ILS SE SONT PERDUS, AVEC CETTE NEIGE.
TANT MIEUX POUR EUX...ET MAINTENANT...


ALLONS JETER UN COUP D'OEIL À SEMENOFF !


QUELQUES JOURS APRÈS, UN TRAIN COURT VERS CHITA. C'EST LE TRAIN BLINDÉ DU GÉNÉRAL SEMENOFF, LE CHEF DE "LA DIVISION SAUVAGE".


COMMANDANT SEMENOFF, ON NOUS COMMUNIQUE QUE LES AMÉRICAINS CONTRÔLENT L'ENTRÉE DE LA VOIE FERRÉE DE CHITA.


LES AMÉRICAINS ? BIZARRE... JE CROYAIS QUE C'ÉTAIT LES JAPONAIS. DE TOUTE FAÇON, CE QUI NOUS INTÉRESSE, C'EST LE NOEUD FERROVIAIRE DE KARIMSKOYE. C'EST LÀ QUE NOUS ATTENDRONS LE TRAIN DE L'OR IMPÉRIAL DE L'AMIRAL KOLCHAK.


ASSUREZ-VOUS QUE LA LIGNE KARIMSKOYE-MANDCHOULI SERA LIBRE POUR NOTRE RETOUR.
À VOS ORDRES, MON COMMANDANT !


SERGHEÏ, QUI SONT LES AMÉRICAINS ?
LES AMÉRICAINS ?... CE SONT DES ZHIDS... DES JUIFS DE WALL STREET.

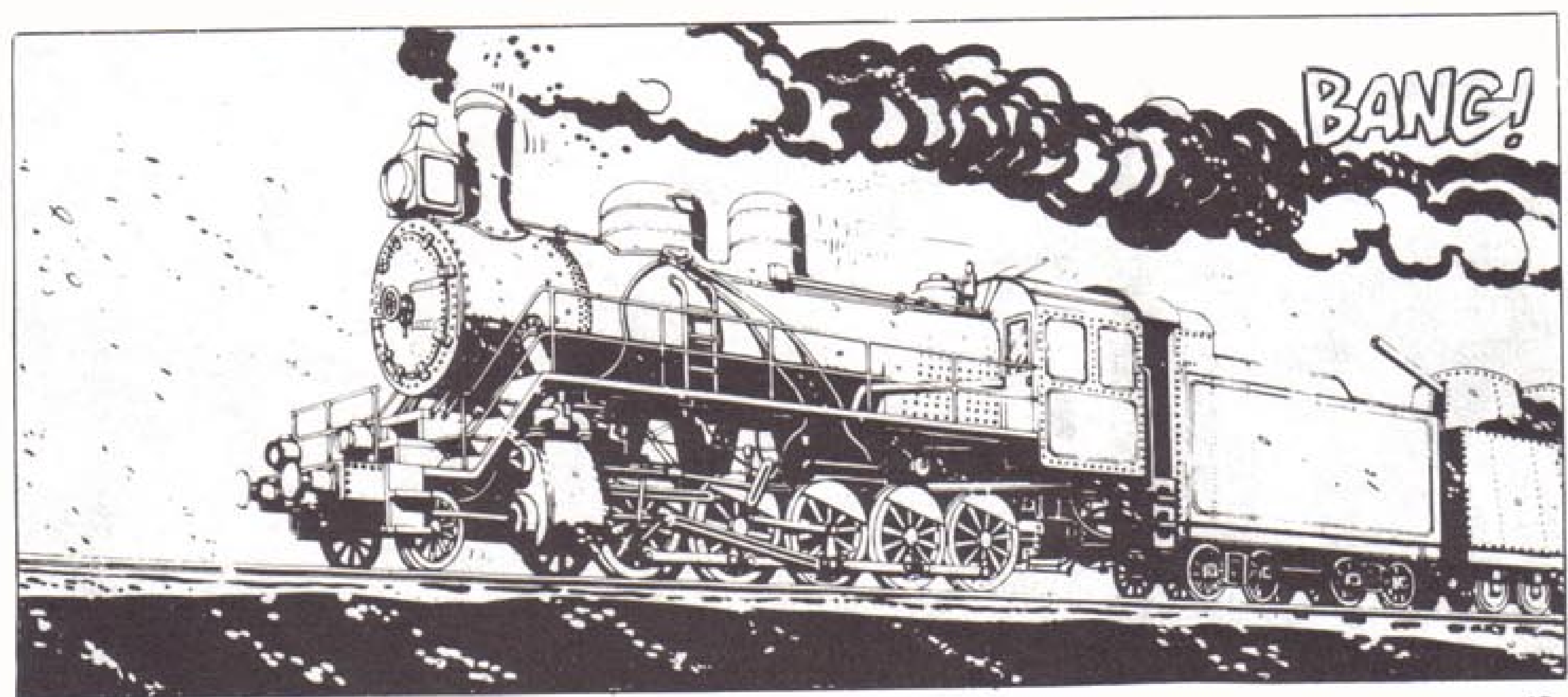

LEUR PRÉSIDENT, WOO DROW WILSON, A TROUVÉ COMME BONNE EXCUSE QUE NOUS, LES RUSSES, LUI DEVONS UN BILLION DE DOLLARS ET IL A ENVOYÉ ICI, EN SIBÉRIE, UN CORPS EXPÉDITIONNAIRE POUR LE REPRENDRE. TOUT LE RESTE N'EST QUE PRÉTEXTE POUR JUSTIFIER LEUR PRÉSENCE EN RUSSIE...


TU SAIS CE QUE JE PENSE, MASHA ?... LE BARON UNGERN A RAISON QUAND IL DIT QUE LES ZHIDS VEULENT DIVISER LE MONDE. MARX, LÉNINE ET TROTSKY SONT AUSSI DES JUIFS SUBVERSIFS ET BOLCHÉVIQUES. CAPITALISME ET RÉVOLUTION SONT ENTRE LES MAINS DES ZHIDS.
MA FAMILLE AUSSI EST JUIVE, SERGHEÏ...


OUI ET MOI JE T'AI SAUVÉE DU " POGROM", DE L'EXTERMINATION. MAIS TU AS PEUT-ÊTRE OUBLIÉ ?
NON, SERGHEÏ... JE PENSAIS SEULEMENT QUE...


COMMENT, TU COMMENCES À PENSER ? AH, MASHA ! MASHA ! QUAND UN OBJET VEUT DEVENIR SUJET, IL NE SERT PLUS...




BANG!


ET TOI, JEUNE FILLE, TU VEUX SUIVRE LE MÊME CHEMIN ? TU ES TOI AUSSI UNE LIBRE PENSEUSE ?
MOI, JE VIENS D'ARRIVER...


ELLE EST BONNE CELLE-LÀ... MAIS C'EST VRAI... JE NE SAIS MÊME PAS COMMENT TU T'APPELLES, NI COMMENT TU ES ARRIVÉE ICI.


JE M'APPELLE SHANGAI LIL' ET JE SUIS ARRIVÉE EN TRAIN AVEC UN DE TES OFFICIERS, LE CAPITAINE NINO. ENSUITE, L'UN DE TES ADJUDANTS M'A DIT DE VENIR ICI.
AH, LE CAPITAINE NINO !... CE FOU À QUI ON A VOLÉ SON ÂME... DE TEMPS EN TEMPS, IL DISPARAÎT POUR ALLER LA CHERCHER...


UN JOUR, JE LUI EN COUDRAI UNE SUR LUI... AINSI TU T'APPELLES SHANGAI LIL'...


TU ES TRÈS AU NORD POUR UNE FILLE DE SHANGAI.


QUE CHERCHES-TU ICI ? TU NE SAIS PAS QUE DANS CES LIEUX ON MEURT AVANT D'AVOIR TROUVÉ ?


JE CHERCHE UN DRAGON DORÉ !
UN DRAGON DORÉ ? DE TOUTE ÉVIDENCE TU ES FOLLE... MAIS QUI SAIT CE QUE CACHE TA FOLIE ? VIENS, CARESSE-MOI LA TÊTE... J'AI ENVIE DE DORMIR.


NOUS AVONS PASSÉ HAGA... DANS DEUX HEURES, NOUS SERONS AU CARREFOUR DE KARYMSKOYE.


POURQUOI ME FIXES-TU DE CETTE FAÇON ?
TOI AUSSI TU ME REGARDES !


EH, VOUS DEUX ! VOUS ÊTES LES MASQUES POUR LE PETIT THÉÂTRE DE LA TROUPE ?
COMMENT LES MASQUES ? DE QUEL THÉÂTRE ME PARLES-TU, IMBÉCILE ? NOUS SOMMES OFFICIERS DE LA MARINE VÉNITIENNE ENVOYÉS COMME CONSEILLERS MILITAIRES AUPRÈS DES COSAQUES SIBÉRIENS ET MONGOLS !


MARINE VÉNITIENNE AUPRÈS DES COSAQUES SIBÉRIENS ET MONGOLS ? DIS-MOI PLUTÔT QUE VOUS VOUS APPELEZ NICOLO ET MARCO POLO EN TRANSIT POUR LE CATHAY... QUE SIGNIFIE CETTE HISTOIRE ? DONNEZ-MOI VOS PAPIERS !


UN MOMENT, CAPITAINE... JE RÉPONDS DE CES OFFICIERS. VOUS POUVEZ ALLER.
À VOS ORDRES, MAJOR !


VOUS AVEZ COMMIS UNE ERREUR EN PENSANT QU'UN OFFICIER COSAQUE SERAIT ASSEZ STUPIDE POUR NE PAS COMPRENDRE QUE VOUS VOUS MOQUEZ DE LUI. VOUS AURIEZ PU TROUVER QUELQUE CHOSE DE PLUS VRAISEMBLABLE.


QU'EST-CE QUI S'EST PASSÉ L'AUTRE NUIT ? VOUS AVEZ DISPARU DANS LA TEMPÊTE DE NEIGE.
JE DISPARAIS TOUJOURS DANS LES TEMPÊTES DE NEIGE. C'EST PLUS FORT QUE MOI... COMMENT ALLEZ-VOUS, NINO... LA JEUNE FILLE CHINOISE EST-ELLE AVEC VOUS ?


NON... PAS AVEC MOI, MAIS ELLE A RÉUSSI À APPROCHER LE COMMANDANT SEMENOFF. UNE JEUNE FILLE COURAGEUSE.


CORTO... MAIS JE CROIS CONNAÎTRE VOTRE AMI...
AH ! EXCUSEZ-MOI... JE VOUS PRÉSENTE MON COLLÈGUE, LE CAPITAINE RASPOUTINE - UN AVENTURIER CÉLÈBRE - ET LE CAPITAINE NINO - ASSOCIÉ AUX "LANTERNES ROUGES"... JE N'AI PAS ENCORE BIEN COMPRIS COMMENT...


LE FAIT QUE NOUS SOYONS TOUS ENCORE EN VIE SUR CE TRAIN ET PRÊTS POUR LE "GRAND JEU" EXPLIQUE QUE LES "LANTERNES ROUGES" AIENT RECOURS À MON AIDE. MAIS MOI... J'AI ACCEPTÉ PAR CONVICTION POLITIQUE ET NON PAS POUR L'ARGENT... VOUS DEVRIEZ VOUS CACHER MAINTENANT... ON POURRAIT VOUS RECONNAÎTRE...
CE N'EST PAS LA PEINE... SEMENOFF NE NOUS CHERCHERA PAS SUR SON PROPRE TRAIN...


BIEN DIT, CORTO... MAIS JE VOUDRAIS DIRE DEUX MOTS À CE CAPITAINE, QUI, PARCE QU'IL A FAIT UN CHOIX POLITIQUE, CROIT AVOIR LA CONSCIENCE TRANQUILLE.


JE SUIS COMME JE SUIS PARCE QUE J'AI CHOISI DE VIVRE UNE VIE PLEINE D'ARGENT, DE FEMMES ET DE BELLES CHOSES. TOUTES CHOSES COÛTEUSES... POUR LES AVOIR, JE DOIS VOLER...


EN FAIT... TU ES UN VOLEUR !
EVIDEMMENT. MAIS, CONTRAIREMENT À CERTAINS HOMMES QUI FONT UN CHOIX POLITIQUE EN S'ENRICHISSANT SUR LES MASSES ET EN ACCUMULANT LEURS RICHESSES DANS DES BANQUES SUISSES, MOI, TOUT CE QUE JE VOLE, JE LE DÉPENSE TOUT DE SUITE. JE FAIS ROULER L'ARGENT... IL Y A DES TAS DE GENS QUI VIVENT GRÂCE À CE QUE JE DÉPENSE APRÈS UN VOL...


ROBIN HOOD, DICK TURPIN, DOMINIQUE CARTOUCHE, STENKA RAZIN ÉTAIENT DES BANDITS CÉLÈBRES. LEUR UNIQUE DÉFAUT ÉTAIT D'AVOIR VOULU TOUT DONNER AUX PAUVRES... MAIS AUJOURD'HUI, ON PARLE D'EUX AVEC SYMPATHIE. EH BIEN, MOI JE ME FOUS DE LA SYMPATHIE... ET SURTOUT DE LA POLITIQUE


JE DOIS ADMETTRE QUE PARFOIS...


PRÉVENEZ LE COMMANDANT SEMENOFF QUE LE TRAIN DE L'AMIRAL KOLCHAK SE TROUVE SUR L'AUTRE VOIE.


C'EST LE TRAIN DE L'OR RUSSE !


QU'EST-CE QU'ON FAIT ?
PRÉPAREZ LES CAMIONS ET ATTENDEZ LES ORDRES DE SEMENOFF.


EXCELLENCE, LE TRAIN BLINDÉ DE SEMENOFF ARRIVE.
J'EN ÉTAIS SÛRE !


DOMMAGE QUE L'AMIRAL KOLCHAK NE SOIT PAS SUR CE TRAIN AVEC NOUS...


...POUR DÉFENDRE L'OR DE LA RUSSIE... NOUS AVONS HÉRITÉ D'UN JOLI PROBLÈME...


PEUT-ÊTRE... EST-CE PLUS JUSTE DE MOURIR AINSI ?... VOLÉS ET TUÉS PAR L'UN DES NÔTRES... PLUTÔT QUE...


...D'ÊTRE JUGÉS PAR UN TRIBUNAL POPULAIRE FORMÉ DE CHEMINOTS ET DE PAYSANS ?


VOICI LE TRAIN BLINDÉ DE SEMENOFF... LE COMMANDANT DE LA "DIVISION SAUVAGE".
C'EST UN AMI DE LA DUCHESSE ?

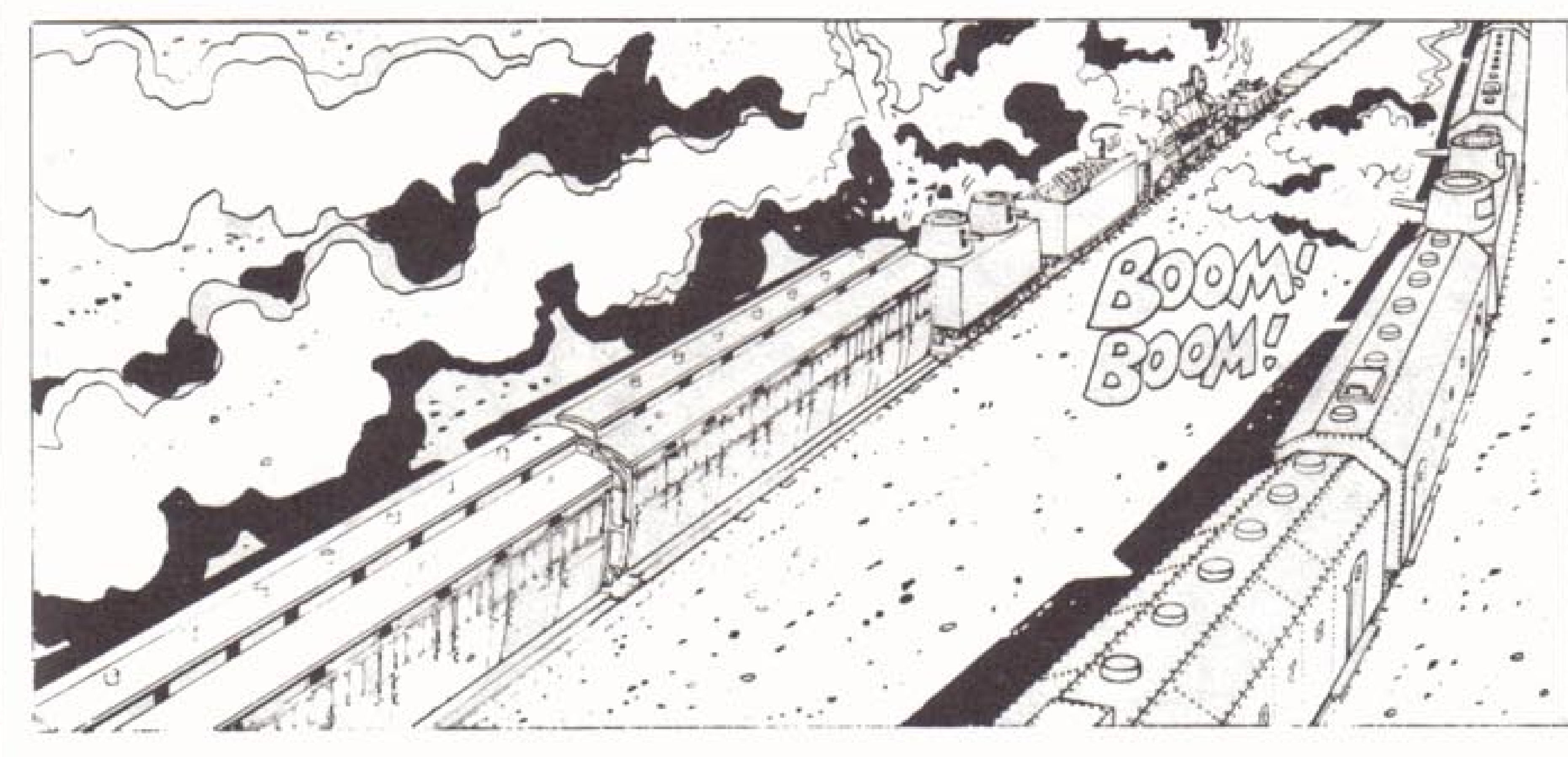

CELUI-LÀ N'EST L'AMI DE PERSONNE !



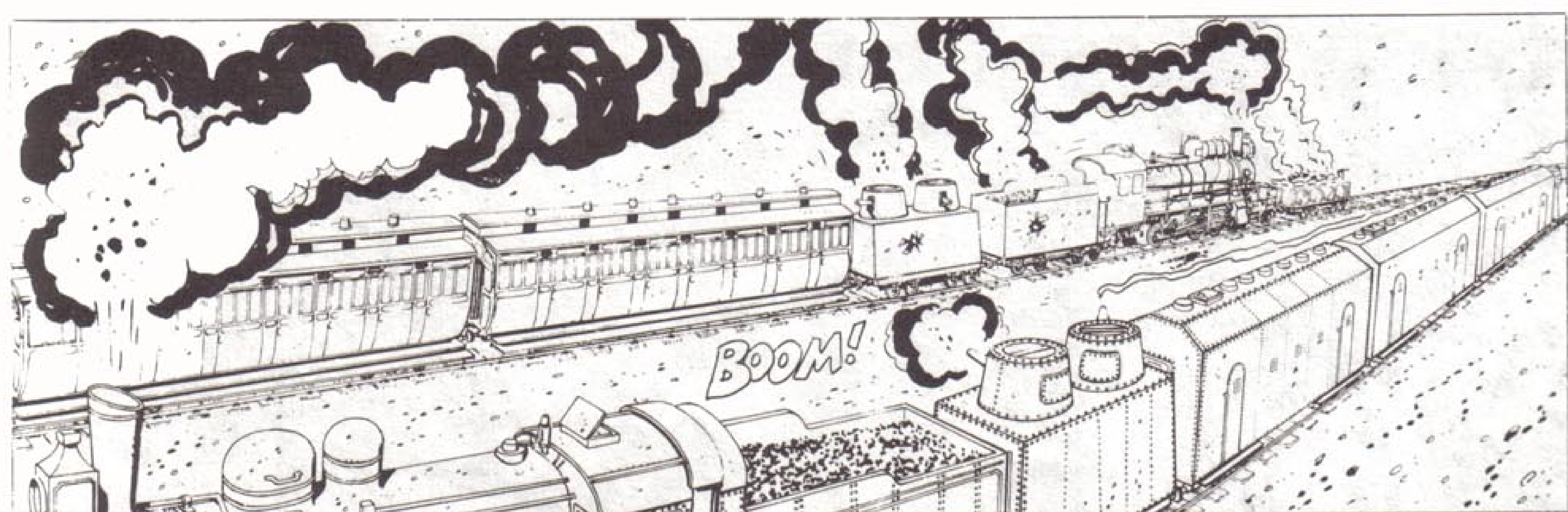

FEU !

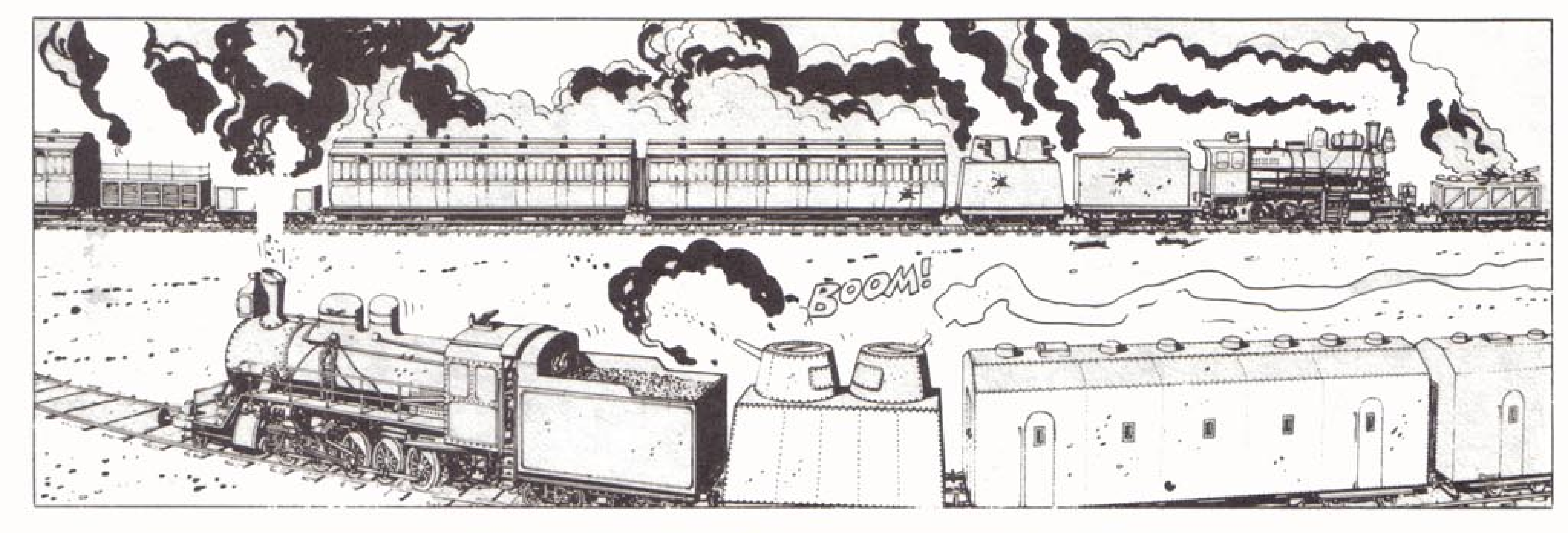

RATTRATTRATTATT ! TATT
RATTRATTRATTATTATT !




BOOM!
BOOM!


LE DRAGON DORÉ EST À NOUS !


BOOM!


BOOM!

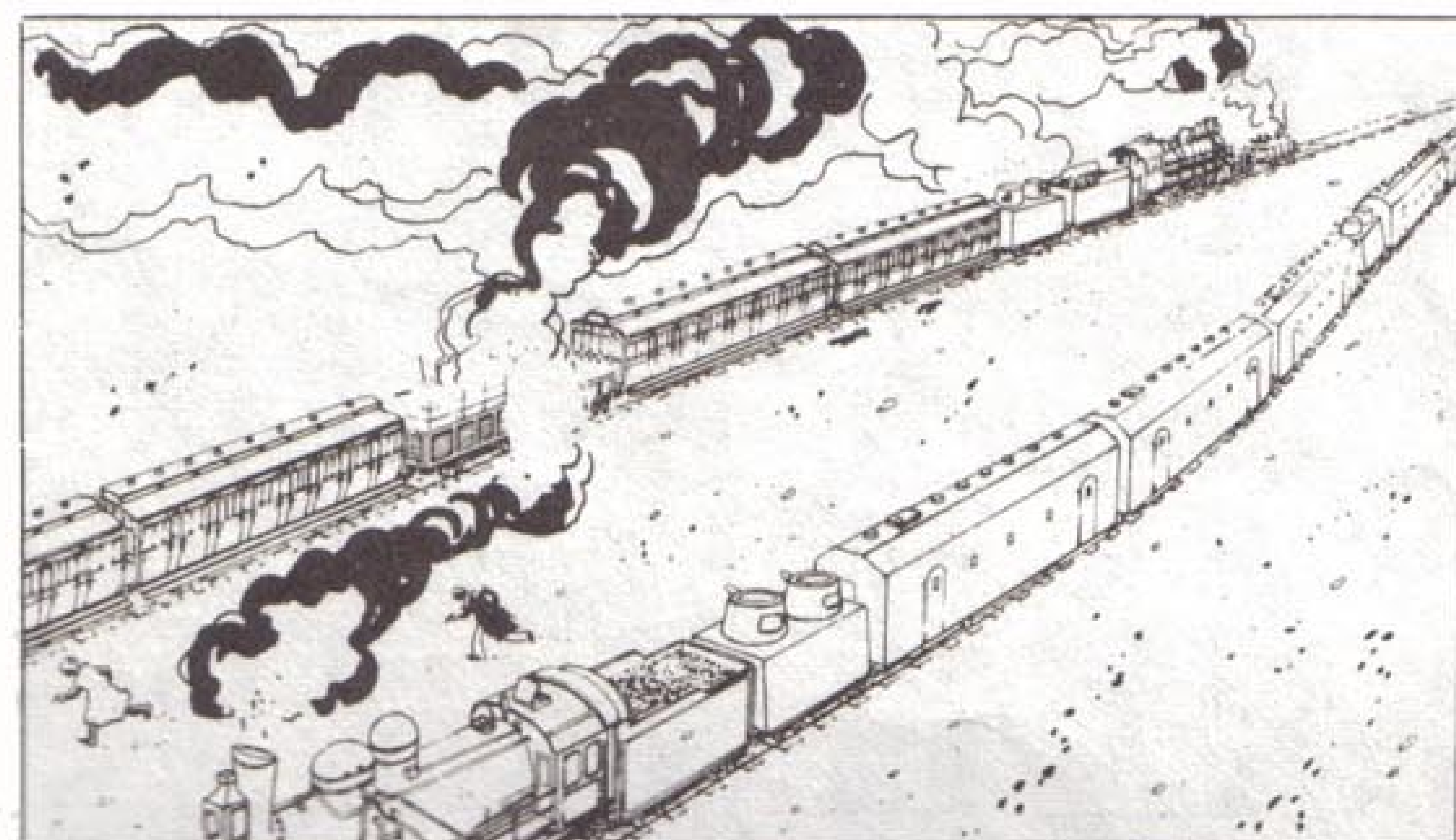

CE SEMENOFF EST UN MAUDIT ASSASSIN.
TU RIGOLES, C'EST UN GARÇON MAGNIFIQUE... IL A FAIT NOTRE TRAVAIL...

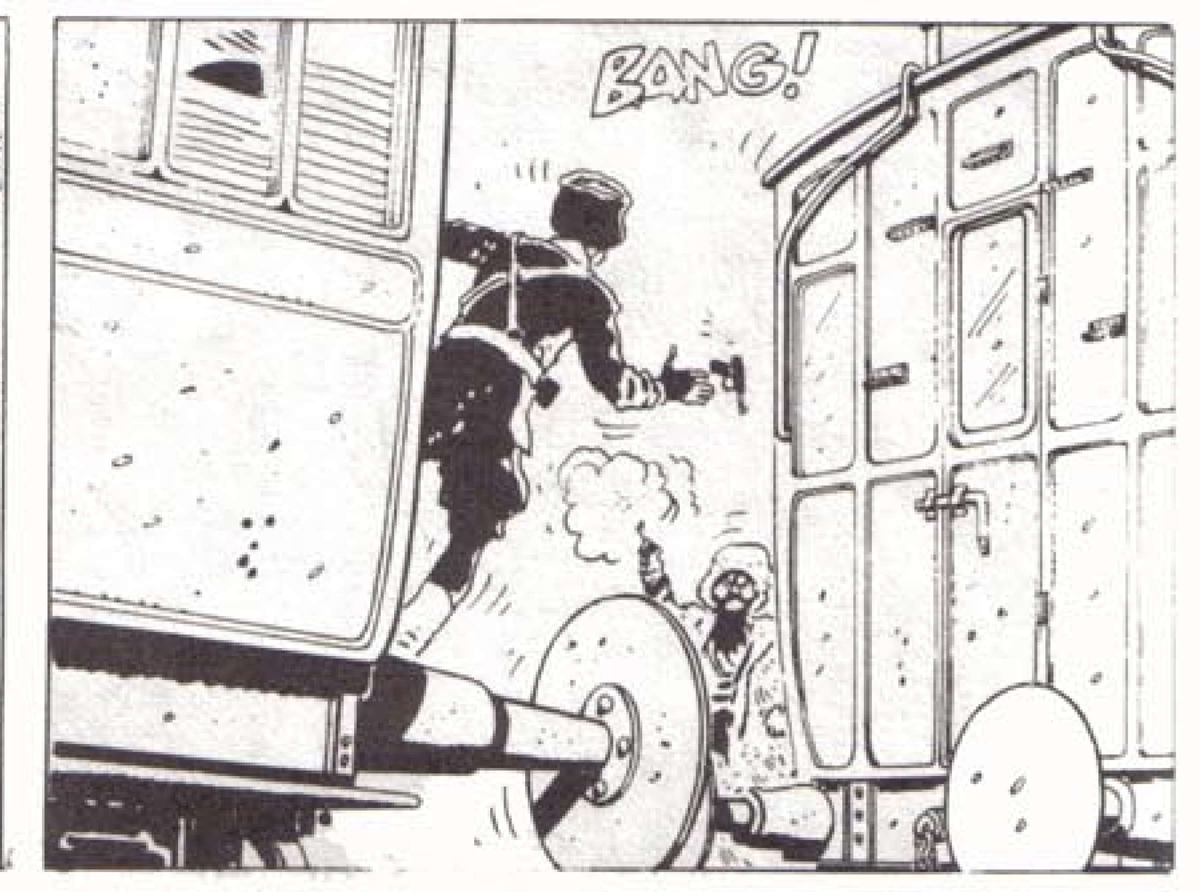

QUE QUELQU'UN AILLE DÉTACHER LES WAGONS DE L'OR... VITE !


J'Y VAIS, COMMANDANT !


COUVREZ CE VOLONTAIRE COURAGEUX.


JE DOIS FAIRE QUELQUE CHOSE MOI AUSSI... SINON IL VAUDRAIT MIEUX QUE JE DISPARAISSE !




BANG!


QUAND CES DEUX-LÀ AURONT FINI... NOUS LES TUERONS.


ET VOILÀ... L'OR EST À NOUS...
PAS ENCORE... PAS ENCORE... CE SERAIT TROP FACILE.


FAITES VITE... NOUS REVENONS À MANDCHOULI IMMÉDIATEMENT.


NOUS DEVONS ÉLIMINER SEMENOFF. QUI EST-CE QUI S'EN CHARGE ?
MOI, CORTO. JE ME CHARGE DES AUTRES AUSSI.




BANG!


TRAÎTRE !


VOUS VOUS TROMPEZ, DUCHESSE.


BANG!




CORTOUSHKA...


DONNE-MOI UNE CIGARETTE.

(A SUIVRE)

JOSEPH KESSEL

LE TRAIN DU BOUT DU MONDE

« J'en ai assez, assez, assez! » cria soudain le Russe inconnu qui se trouvait à notre table.

Son glapissement suraigu, hystérique, perça une seconde le pesant vacarme de l'orchestre et la tempête de rires, de clameurs, d'appels, de huées qui ne cessait de battre la salle immense.

Mais personne ne prêta attention à cette plainte désespérée. Pas même ceux qui, pourtant, entouraient l'homme dont la gorge l'avait hurlée ainsi qu'un aboiement et qui, ensuite, avait plongé son visage entre deux mains secouées de tremblements convulsifs.

Seul le major Robinson se borna à hausser les épaules et à dire :

« Il ne sait vraiment pas boire. Ça le prend chaque fois qu'il a un verre de trop. »

Il tira une bouffée de sa courte pipe qu'il avait culottée dans les tranchées des Flandres, avala une large rasade d'un breuvage qu'il composait lui-même avec de la vodka, du whisky, de la bière et du champagne, selon des doses qui ne variaient jamais, et se leva.

« Ça y est, major, vous êtes complètement saoul, remarqua en riant d'un rire un peu trop sonore mon camarade d'escadrille Bob Lorène.

— Je ne suis jamais saoul, jeune homme, répondit Robinson avec une dignité sévère et triste. Je veux simplement faire un peu de sport. »

Tout en parlant, il avait débouclé son ceinturon, enlevé sa vareuse. Le pantalon suivit. Puis la chemise. Le major Robinson se trouva habillé d'un caleçon court et de la casquette réglementaire. Alors, il se fraya un chemin entre les buveurs et grimpa sur la scène qui, pour l'instant, était vide.

« Musique! » ordonna-t-il au pianiste broussailleux que rien n'étonnait.

Des accords de valse préhistorique se firent entendre. Le major Robinson dansa un cakewalk.

« Bravo! » hurla Bob Lorène.

Et, pour battre la mesure, il cassa les verres et les assiettes accumulés devant nous.

« Il faut calmer ces ivrognes, dit sentencieusement Harry, mon voisin et capitaine de *marines* américains, débarqués fraîchement de Manille. Oui, il faut les calmer. »

Il sortit de son étui le gros Colt qui alourdissait sa ceinture et le déchargea en l'air.

Des écailles de plâtre tombèrent du plafond massacré.

Une houle tumultueuse traversa la salle :

« Dehors! Sortez les fous! criaient les uns.

— Non, non! protestaient les autres. Que chacun s'amuse comme il veut. »

Les clameurs se heurtaient, se provoquaient, rugies dans toutes les langues de la terre : français, russe, anglais, roumain, polonais, allemand, hongrois, tchèque — et soutenues par un roulement de bottes sur le plancher, par le fracas de la vaisselle brisée, par le cliquetis des éperons, par le martèlement des crosses de revolver sur les tables. La bagarre ne tenait plus qu'à un geste, qu'à un fil.

Soudain, il se fit un profond silence. Les visages changèrent d'expression. Les querelles furent oubliées. Les armes devinrent inoffensives. Les regards se tournèrent vers un même point : la scène.

Là venaient de paraître douze filles à demi nues. Les douze filles de *l'Aquarium*.

L'Aquarium était, en février 1919, le seul établissement de nuit qui comptât dans Vladivostok. Je n'ai vraiment pas connu, depuis bientôt cinquante ans que je roule à travers les pays et les continents, d'endroit plus nocturne. Je veux dire par là qu'il n'ouvrait ses portes qu'à 2 heures du matin. Et comme la nuit sibérienne est très longue en hiver, les clients de *l'Aquarium* avaient du temps devant eux avant de voir se lever le soleil.

Clients venus de tous les points du monde! Officiers de tous les rangs, de tous les grades, de toutes les armées! Que faisaient-ils au bord du Pacifique dans cette ville que la volonté des tsars avait posée au bout de la plus longue voie ferrée qu'aient bâtie les hommes et ainsi qu'une lucarne sur l'immense Océan? Personne n'en savait rien.

Ni les aviateurs et tankeurs français, ni les chefs de légions polonaises, roumaines, hongroises ou tchèques formées de prisonniers libérés, ni les officiers des *marines* américains, ni ceux qui commandaient aux Écossais en kilt, ou aux Sikhs à turban ou aux Canadiens à courte veste de fourrure, non, aucun d'eux ne savait la raison de sa présence en ce lieu, sur le seuil d'une terre sans limites ni mesure, soumise à la neige profonde, au froid meurtrier, à la guerre civile, au typhus, à la faim.

Koltchak, en ce temps-là, faisait encore figure de chef en Sibérie. Mais les Rouges, déjà, avaient franchi l'Oural. Des partisans bolcheviks battaient la plaine blanche et les sombres forêts. Sur le lac Baïkal, des Cosaques régnaient qui n'obéissaient à personne. Ailleurs, des forçats évadés ou libérés avaient formé leurs propres bandes. Les troupes tchèques, disciplinées, ardentes, formaient un monde distinct. Et les Japonais, qui se tenaient à l'écart de toute agitation, de toute alliance, menaient en sourdine un patient et mystérieux travail.

Quelque part, dans l'infini de l'espace neigeux, on se battait au milieu d'un désordre et d'une confusion sans nom. Les réfugiés arrivaient par milliers dans une ville qui ne pouvait les recevoir et les laissait crever — il n'est pas d'autre mot — sans se soucier d'eux. La révolte grondait dans les ruelles du port, contenue seulement par la crainte qu'inspiraient les bâtiments de guerre internationaux, hauts fantômes de métal grisâtre, pris dans les glaces blêmes.

Les troupes, que la fantaisie des états-majors et du destin avait jetées à Vladivostok, attendaient sans rien faire que la situation se dénouât, que leurs pays respectifs prissent une décision, qu'on les ramenât chez elles ou qu'on les envoyât au feu. Elles attendaient dans des casernements de fortune, gelés et sordides, parmi une foule hostile et famélique, au bout du monde.

Et les officiers, qui touchaient double solde, venaient la dépenser dans le seul endroit où cela fût possible, à *l'Aquarium*. Ils sortaient de la guerre. Ils avaient pour la plupart moins de trente ans. Beaucoup étaient à peine majeurs. Le désœuvrement, l'influence d'une ville sinistre entre toutes achevaient de déséquilibrer leurs nerfs. Là-bas, si loin qu'ils en avaient le vertige, à Paris, à Londres, à New York, la vie d'après-guerre commençait sa folle sarabande. Eux, ils n'avaient que *l'Aquarium*, ses boissons infernales — et ses filles.

Or, elles n'étaient que douze pour une centaine de jeunes hommes, affamés aussi bien de sensualité que de tendresse. Douze robustes et plantureuses créatures, faites pour les fatigues nocturnes et les alcools frelatés. Le temps n'était pas encore venu où la misère, le désespoir, l'abandon le plus misérable et le plus pathétique jetaient des filles fragiles et raffinées dans les bars à matelots. Celles de *l'Aquarium* étaient nées pour leur métier et n'en souffraient pas.

Mais la loi de l'offre et de la demande jouait extraordinairement en leur faveur. Elles pouvaient se montrer difficiles et ne s'en privaient point. L'argent ne suffisait plus à les séduire. Chacun de nous en avait. Chacun de nous était prêt à déposer sa solde aux pieds de ces épaisses sirènes qui représentaient notre univers féminin. Ce qu'il leur fallait dépassait beaucoup l'exigence ordinaire des femmes vouées aux plaisirs faciles. Elles avaient soif d'hommages. Elles cherchaient, inconsciemment peut-être, une revanche à leur condition, aux traitements brutaux qu'elles avaient dû subir tout le long de l'existence vagabonde qu'elles avaient traînée, par l'immense Russie, à travers les restaurants de nuit et les cafés chantants. Et notre avidité charnelle, notre faim sentimentale étaient si puissantes que ces prostituées provoquaient chez des jeunes gens sans frein, endurcis, déracinés et presque toujours ivres, une surenchère de soins, d'attentions, de mots fleuris et de délicatesse.

J'avais pourtant sur tous mes concurrents un avantage : celui d'avoir eu le russe pour langue maternelle. Cette connaissance et le fait de porter un uniforme français — orné d'ailes au col de la vareuse — me composaient un personnage double, ambigu, déconcertant, qui agissait en ma faveur auprès des danseuses de *l'Aquarium*. Il était rare que l'une d'elles n'honorât pas de sa présence la table où je me tenais. Je pense aussi qu'elles étaient contentes de pouvoir parler à leur guise avec un homme qui, toutefois, était paré du prestige de l'étranger. Car, dans cette malheureuse ville, les Russes étaient considérés comme des parias. Il en va toujours ainsi lorsqu'une nation déchirée doit appeler des « sauveteurs » à son aide.

Quoi qu'il en fût, cette nuit-là encore, une fille de *l'Aquarium* vint s'assoir parmi nous. Elle s'appelait Marfa. Elle était assez belle avec ses cheveux épais et châtains de paysanne, ses yeux couleur de noisette brûlée, son corps sain et dru. Aussitôt, je vérifiai l'ordonnance de ma coiffure. Bob fit enlever les débris de vaisselle, Harry replaça, en rougissant, son Colt dans l'étui et le major Robinson s'habilla avec une vitesse d'illusionniste. Seul le Russe sans nom ne changea pas d'attitude. Il garda sa figure enfouie dans ses mains et continua de pleurer. Mais nous étions accoutumés à ses manières de fou. C'était le troisième soir qu'il prenait place à notre table, se montrait étincelant au début de la conversation, racontait des souvenirs sur toutes les capitales d'Europe — s'exprimant aussi bien en français qu'en anglais — buvait une dizaine de verres de cognac chimique et sombrait dans le désespoir.

Il en fut ainsi jusqu'à mon départ de Vladivostok. Je n'ai jamais su qui il était, ni ce qu'il faisait.

La présence de Marfa stimula notre vanité. Chacun de nous voulut offrir une bouteille de champagne. Non point qu'il fût bon, mais il coûtait très cher. La fille en parut flattée. Et nous bûmes jusqu'à l'aube, c'est-à-dire jusqu'à 9 heures du matin.

C'était l'instant où je quittais à l'ordinaire *l'Aquarium* pour prendre mon service. Il consistait à surveiller le chargement de trains qui ravitaillaient les tirailleurs annamites qu'une décision assez absurde avait envoyés du côté d'Omsk, dans une des régions les plus froides du monde.

« Où vas-tu? me demanda Marfa, voyant que je me levais.

— A la gare. »

Elle hésita quelques secondes puis se leva à son tour :

« Je t'accompagne, dit-elle. Je pense que mon Cosaque est arrivé. »

Nous montâmes dans un traîneau. Le cocher pouilleux, dont la houppelande luisait de crasse et de gel, fouetta son cheval. Le matin était si obscur et si sale qu'il ressemblait à un fangeux crépuscule.

« Mon Dieu, s'écria Marfa en se signant d'un large, rapide et craintif signe de croix, mon Dieu, qu'est-ce que tout cela ? »

Nous venions de pénétrer dans le hall de la gare de Vladivostok.

Au premier instant, je ne compris pas la stupeur épouvantée de ma compagne. Je traversais cet endroit depuis une quinzaine de jours, chaque matin, pour aller prendre mon service. Et comme, durant ces quinze jours, j'avais régulièrement quitté *l'Aquarium* pour me rendre à la gare, l'insomnie chronique et l'anesthésie de l'alcool s'étaient ajoutées à l'habitude pour me rendre insensible — ou presque — au spectacle qui arrêtait Marfa.

« Attends, attends, murmura-t-elle, la tête me tourne. »

Elle s'était agrippée à la manche de mon manteau et collait ses pieds chaussés de souliers de liège fourrés contre mes bottes. Elle semblait incapable de faire un pas.

« Tu te sens mal ? demandai-je. Trop de champagne ?

— Tu n'as donc pas de cœur ! s'écria Marfa. Ça ne te fait rien de voir toute cette misère ?

— Tu n'étais jamais venue ici ? dis-je, étonné à mon tour.

— Et comment ? Et pourquoi ? reprit-elle avec irritation comme si j'étais coupable de son ignorance. Je reste à *l'Aquarium* jusqu'à 9, 10 heures le matin, puis je m'en vais avec un homme. Et je dors toute la journée, et je m'habille à minuit, et je retourne à *l'Aquarium*. Non, je ne suis pas venue ici ».

Elle frissonnait, promenait autour d'elle le regard de ses yeux agrandis, égarés, fixes. Et, par le truchement de cette émotion toute neuve, mes propres yeux furent dépouillés, ainsi qu'il arrive souvent, de la taie de l'accoutumance et virent le tableau qui s'offrait à eux comme s'ils l'apercevaient pour la première fois.

En vérité, il y avait de quoi ébranler des nerfs moins habitués que les miens à la déchéance, au dénuement et à la plus sordide résignation.

C'était bien simple : le hall de la gare de Vladivostok ressemblait, en février 1919, à une poubelle humaine.

Vieillards des deux sexes, enfants abandonnés, Chinois sans logis, bêtes errantes — tout ce qui dans la ville captive de la misère, de la famine, du désordre et de l'étranger, ne savait où loger ni quoi manger — tout avait reflué cet asile que personne ne surveillait plus.

Il n'y avait pas un pouce libre non seulement sur les banquettes, mais sur le sol même.

Corps entremêlés l'un contre l'autre, tordus par le froid... Guenilles chinoises... Visages pâles où les yeux clairs semblaient de larges larmes en suspens... Petites mains d'enfants bleuies sous la crasse... Tous de phtisiques... Odeur de troupeau mal soigné, malade, enfermé depuis des jours et des nuits dans le même enclos...

Et sur toutes ces figures la même expression de détresse passive, soumise, d'abandon, de déroute acceptée...

Je songeai un instant à la salle que je venais de quitter, où résonnait encore une musique grossière, où des officiers à moitié fous d'alcool et de convoitise charnelle continuaient à se détruire dans une sorte de délire. Malgré mes vingt ans et la vision superficielle, inconsciente, de la vie qui était alors la mienne, j'eus honte d'eux, de moi, de toute la race des hommes.

« Allons », dis-je brusquement à Marfa.

Tantôt enjambant les corps étendus, tantôt marchant sur eux, nous atteignîmes le quai. Avec quel ravissement j'emplis mes poumons de l'air humide et gluant de ce matin sans joie ni lueur, mais qui me semblait un élixir merveilleux de pureté !

Marfa poussa un profond soupir et se signa de nouveau.

Il n'y avait plus trace sur son visage de l'arrogance éclatante qu'elle montrait toutes les nuits à *l'Aquarium*. Elle était redevenue une humble paysanne peureuse.

« Où est le train de l'ataman Semenoff ? demanda Marfa à un employé de la gare qui passait, débraillé et hargneux.

— Qu'ils crèvent tous, ces fils de... », commença-t-il.

Mais il aperçut mon uniforme et mes galons et grommela en s'en allant :

« Je n'en sais rien.

— Le chef de gare nous renseignera », dis-je à Marfa.

Le chef de gare avait le grade de colonel dans l'ancienne armée russe, celle du tsar. Il l'avait conservé dans l'armée de Koltchak. Je le connaissais bien. Mes fonctions me mettaient quotidiennement en rapport avec lui puisque, de lieutenant aviateur, l'aventure sibérienne m'avait transformé en chargeur de trains.

J'avais à ma disposition, pour cela, une équipe de coolies chinois, morveux et sous-alimentés, un sergent tchèque d'une intelligence et d'une énergie singulières, et des fonds illimités en roubles pour acheter les wagons, la locomotive, les denrées, les munitions, les chauffeurs — car tout était à vendre dans Vladivostok à cette époque.

Le colonel russe ne me servait pas à grand-chose, mais je le voyais avec plaisir à cause de sa courtoisie qui, dans cet enfer, paraissait préhistorique.

Or, comme nous franchissions le seuil de son bureau, j'entendis Marfa chuchoter avec un ravissement mêlé d'effroi :

« Regarde, regarde... C'est lui... Qu'il est beau... Et terrible... Je l'aime. »

L'homme que désignait Marfa et qui débouchait d'un couloir portait l'uniforme cosaque. Il nous tournait le dos mais on pouvait aisément comprendre que la fille de *l'Aquarium* l'eût reconnu sans voir sa figure. Les épaules orgueilleuses, la taille étroite, le port de la tête haussé avec défi et l'animale souplesse de tout le corps suffisaient à l'identifier.

« Je l'ai connu à Omsk, continua Marfa s'adressant moins à moi qu'à elle-même. Il y a longtemps. Il m'a prise pour deux semaines. Je ne peux pas l'oublier... Il est... »

Une rumeur d'effroi couvrit le murmure passionné de la fille.

Il faut dire que le bureau du chef de gare était toujours plein de figurants hétéroclites et singuliers : fonctionnaires hébétés, affolés par le manque de matériel, par le chaos, par les ordres issus de vingt autorités différentes, passagers sans trains, victimes des voleurs, femmes ayant perdu leurs enfants, estafettes d'états-majors qui attendaient ou expédiaient les convois — cette cohue, tout le long du jour, assiégeait le colonel Lavroff auquel était échu le peu enviable commandement de la gare de Vladivostok.

Or, au moment où Marfa avançait, comme fascinée, vers l'homme dont je n'avais pas encore aperçu les traits, tout le pitoyable troupeau humain reflua sur nous avec un halètement d'épouvante.

Le Cosaque se trouva soudain dégagé au milieu de la pièce très vaste. Je vis alors qu'il levait au-dessus de sa tête sa cravache, terrible lanière de cuir plein attachée à un manche court, arme plus que fouet.

« Attention, attention, prenez garde ! » gémissaient des voix terrifiées.

D'autres répondaient dans un chuchotement de panique :

« C'est un officier de Semenoff.

— La paix ! » cria brutalement le Cosaque.

Il ne s'était retourné qu'une seconde, mais cela m'avait suffi pour distinguer sa mince bouche dont la cruauté s'alliait à un étrange désespoir. L'encadrement du bonnet de fourrure et du manteau ceint de cartouchières donnait à cette figure un relief saisissant.

« La paix ! » avait ordonné le Cosaque.

Et tout le monde s'était tu.

« Qui commande ici ? » demanda l'homme à la cravache levée.

Un employé se détacha timidement des gens pressés contre les murs et dit :

« Le chef n'est pas là.

— Va le chercher.

— Mais...

— Tu répliques, fils de chienne. »

Un sifflement. Un bruit de chair déchirée. Un hurlement de bête. La lanière s'était abattue sur le visage de l'employé, lui avait ouvert la joue. Le sang jaillit.

Un cri monta de la foule, un cri où se mêlaient l'indignation et la terreur. Le Cosaque promena autour de lui un regard légèrement enfiévré et ses narines se dilatèrent. Aussitôt se rétablit un très lourd silence.

Il fut soudain rompu par une voix que je connaissais bien, celle du colonel Lavroff. Elle tremblait de honte contenue :

« Lieutenant, commença-t-il... On m'a fait savoir... Que signifie ? »

Le Cosaque ne le laissa pas achever :

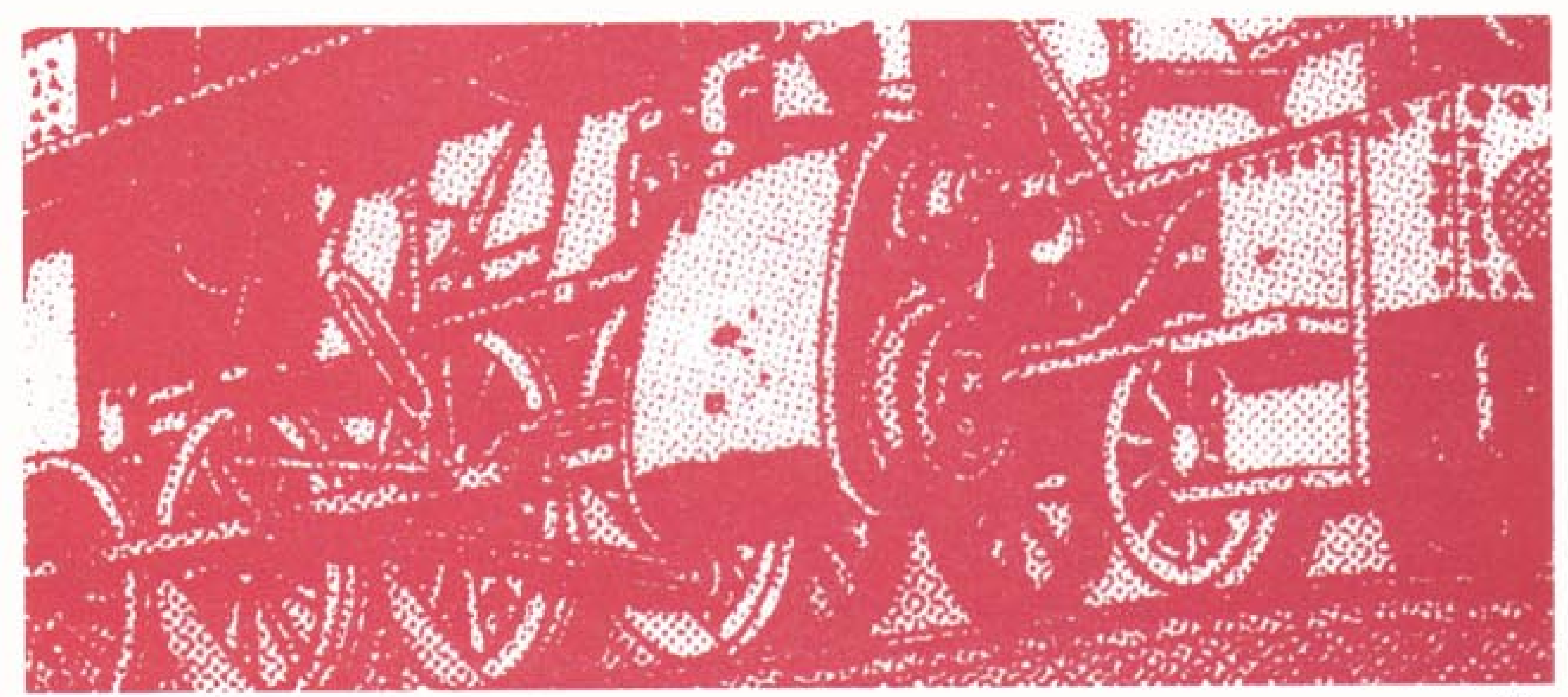
« Te voilà enfin, dit-il. Donne-moi des chandelles, vite.

— Je vous défends... Je vous défends de me parler de la sorte... Je suis votre supérieur. C'est... c'est... »

Lavroff balbutiait. Sa figure avait pris la même teinte que ses cheveux gris.

« Supérieur, ricana le Cosaque. Je vais te faire voir ça... »

Le cuir brun siffla de nouveau, mordit sauvagement le vieux visage. C'en était trop. Je marchai vers le Cosaque, la main posée sur mon revolver. Une étreinte robuste immobilisa mon poignet. Je me retournai furieusement. Le



sergent tchèque qui m'était adjoint et que j'aimais beaucoup continua de me tenir avec déférence, mais fermeté :

« Mon lieutenant, dit-il, permettez-moi de vous rappeler la consigne. »

Il avait raison. Nous avions l'ordre formel de ne pas nous mêler, quoi qu'il arrivât, aux querelles des Russes.

Mais quelqu'un avait obéi, bien que pour une raison différente, au même réflexe que moi. C'était Marfa. La brutalité barbare de son ancien amant avait exercé sur elle une fascination qui la faisait agir dans un état de quasi-inconscience.

Elle présenta son visage rond et frais à la cravache qui frémissait encore dans le poing dressé :

« Frappe-moi, frappe! gémit-elle... Je meurs de ne pas te parler. »

Le Cosaque hésita un instant, puis se mit à rire :

« Marfouchka, dit-il... Ça, c'est drôle. »

Son visage avait pris une incroyable expression enfantine.

« Tu es seule? demanda-t-il.

— Oui... non... je veux dire... », balbutia-t-elle.

Je m'approchai du groupe.

« Ah! un officier français! » dit le Cosaque sans que je pusse discerner le sens exact de son exclamation.

Il me considéra attentivement, finit par sourire avec bonne humeur. Dus-je son amitié au fait que nous avions et le même grade, et le même âge? Ou bien à cette étrange confiance que, dans tous les pays du monde, m'ont témoignée les hommes d'aventure — les pires comme les meilleurs? Je n'en sais rien. Mais le Cosaque déclara soudain :

« Venez tous les deux chez moi boire quelque chose. »

Je ne balançai qu'une seconde :

« Tout va bien du côté des Chinois? demandai-je au sergent tchèque.

— Le chargement est normal ce matin, mon lieutenant, répondit ce dernier.

— Alors, je vous en laisse le soin. »

Nous nous dirigeâmes vers le quai. La cohue s'écartait devant le Cosaque. Arrivé sur le seuil, il cria sans même se retourner :

« Qu'on m'apporte des chandelles ou je reviens avec quelques hommes et il y aura une vraie danse. »

Puis il me dit très poliment :

« Je marche devant vous. Vous ne connaissez pas le chemin. »

Ce chemin, je ne devais jamais l'oublier.

Des lieux qui environnaient le bâtiment central de la gare, je ne connaissais que l'enclos réservé à mon travail. Là, je rejoignais chaque matin mes cinquante coolies chinois squelettiques, haillonneux et grelottant de froid, menés par leur entrepreneur, gros homme en robe ouatinée et qui était le seul à comprendre le russe. Je surveillais jusqu'au soir ces misérables fourmis humaines, attendant avec impatience l'heure d'aller me laver, me changer et de chasser, à grands coups d'alcool, la fatigue écrasante accumulée pendant des nuits sans sommeil et des journées sans joie.

Ainsi, j'avais tout à découvrir au cours de la promenade imprévue à laquelle m'entraînait le lieutenant des Cosaques de Semenoff qui s'était subitement pris d'amitié pour moi après avoir, pour un caprice, défiguré deux hommes.

Je ne pouvais oublier ces visages convulsés par la douleur, souillés de sang. Et mon regard s'attachait à la terrible cravache qui tressautait au poignet du Cosaque, selon la cadence heurtée de notre marche.

La neige était tombée toute la nuit. Le gel l'avait saisie au matin, mais au matin seulement. Si bien que, souvent, la mince carapace craquait sous notre poids et nous enfoncions jusqu'aux cuisses. Quand cette surface mi-solide, mi-liquide tenait, elle se montrait épouvantablement glissante.

Nous avions la ressource d'avancer en équilibre instable sur les rails. Mais les chevilles se tordaient vite à ce jeu et il nous fallait reprendre la piste de neige et de glace.

Léonide Savine — le Cosaque s'était présenté chemin faisant — ne semblait pas trop gêné par les obstacles. Il avait cette agilité des hommes qui s'apparentent aux fauves par leurs mouvements élastiques, par leurs muscles prompts et légers. Pour moi, malgré ma jeunesse, j'étais moins à l'aise. Il faut dire que je portais des bottes de cuir, tandis que Savine était chaussé de *valenki*, ces bottes de feutre que le paysan russe met dès que paraît la première neige.

Mais pour Marfa cette expédition était un vrai supplice. La lourde fille de *l'Aquarium* trébuchait à chaque pas. Sa vie de claustration nocturne, les libations, la fumée, les danses, le tumulte de l'établissement où elle régnait ne la préparaient guère à cette aventure matinale à travers les rails gelés, les monticules et les fondrières.

Elle piétinait loin derrière nous.

Savine s'en souciait peu. Il allait, sans jamais se retourner vers elle, sûr de sa fidélité comme on peut l'être de celle d'un chien dévoué.

Nous cheminions depuis un quart d'heure. Le bâtiment de la gare avait disparu. Et nous longions toujours des rails qui se croisaient, s'entremêlaient, serpents ternes, interminables.

« Où allons-nous? demandai-je enfin.

— Chez moi, je vous l'ai dit », répliqua brièvement Savine qui n'avait pas encore desserré les dents.

Malgré sa mauvaise humeur visible, j'insistai :

« Je n'aperçois ni maisons, ni...

— Je n'ai pas habité dans une maison depuis plus d'un an, m'interrompit le Cosaque.

— Mais alors...

— Ne vous inquiétez pas. Mon logis vaut un palais. Seulement, il est loin. »

Savine proféra un juron d'une obscénité affreuse et poursuivit :

« Ces salauds d'employés, ces ordures de fonctionnaires... Un jour nous serons les maîtres ici, comme à Tchita. Alors, ils verront. »

Il me saisit soudain le poignet et cria :

« Si vous ne les protégiez pas, vous autres, les étrangers, l'ataman en aurait fini depuis longtemps avec eux. »

Puis il haussa les épaules, disant :

« Excusez-moi. Vous êtes déjà mon hôte et je ne devrais pas... Seulement quand je vois ça, je deviens enragé. »

Nous avions abordé une voie de garage et, soudain, les rails s'étaient peuplés. Isolés par deux ou par trois, par rames entières, des wagons de marchandises se profilaient tout autour de nous. Et c'était le premier de ces wagons que Savine désignait de sa cravache. Et la lanière tremblait au gré de sa fureur.

« Je ne comprends pas, dis-je.

— C'est à cause de ces réfugiés de malheur, cria Savine, que nous sommes forcés de nous casser les jambes pour nous rendre en ville.

— Je ne comprends pas, répétai-je.

— C'est pourtant clair », grommela le Cosaque.

Il se dirigea vers le wagon et en heurta rudement la paroi du manche de son fouet. Au bout de quelques secondes, et n'ayant reçu aucune réponse, il écarta lui-même les portes coulissantes. Mais à peine eut-il ouvert qu'il fit un bond en arrière en grondant :

« Ah, les fils de truie... »

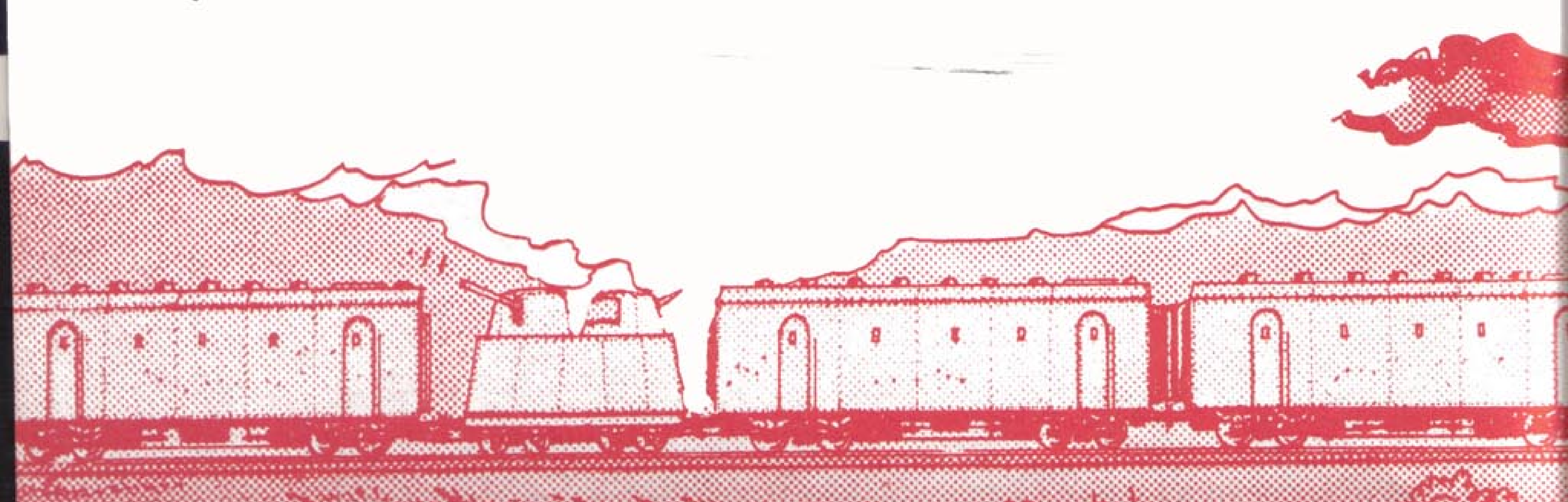
Je reculai également... Une odeur horrible, une sorte de buée fétide avait déferlé jusqu'à nous. Malgré la répugnance qui crispait tous mes nerfs, je me forçai à faire quelques pas vers l'ouverture béante, à regarder. Et voici ce que j'aperçus :

Le wagon contenait en son milieu un poêle — éteint d'ailleurs — et dont le tuyau sortait par un trou ménagé dans un coin, juste sous le toit. Autour de ce poêle et de ce tuyau, des planches étaient fixées aux murs, étagées les unes au-dessus des autres et recouvertes les unes de loques, les autres de paillasses éventrées. Et sur les grabats gisaient, à deux, parfois à trois, des tas que je fus bien forcé d'appeler humains puisque je ne leur trouvais pas d'autre désignation. Il y avait là des femmes, et des hommes, et des enfants. Aucun d'eux ne remuait. Les uns étaient déjà des cadavres. D'autres râlaient des paroles incompréhensibles. Mais la putréfaction gagnait ceux-là même que défendait leur dernier souffle.

« Typhus..., dit Savine.

— Mais alors... mais alors, murmurai-je, tous les autres wagons... ils sont habités aussi?

— Je me tue à vous le dire, s'écria le Cosaque. Ils sont dix mille parfois qui viennent de Russie d'Europe, de Sibérie et qu'on ne sait pas où mettre. Alors, on les laisse ici crever...



— Quoi, tous typhiques?

— Dans ce train-là, vous pouvez en être sûr. La contagion va vite. Quant aux autres, que ce soit le typhus ou un autre mal, ou la faim — ils auront leur compte aussi. Alors, je vous le demande, entre hommes, n'aurait-on pas mieux fait de mettre le feu à tout ça depuis longtemps?... »

Il cracha de dégoût et acheva :

« ... et de placer notre train à nous plus près de la gare? »

Tandis que je méditais sur ces convois roulants transformés en habitations et en cimetières et que j'imaginais avec effroi le sort de centaines de milliers d'hommes et de femmes que la révolution poussait vers Vladivostok, terme du Transsibérien, borne fatale de l'exode contre laquelle n'avait encore buté que l'avant-garde des fuyards, nous atteignîmes enfin le but vers lequel nous conduisait Léonide Savine.

Par nous, il faut entendre le Cosaque et moi. Marfa, elle, embourbée dans quelque ornière ou la cheville tordue, s'était perdue en route.

Mais comment aurais-je pu me souvenir d'elle lorsqu'un spectacle qui tenait en même temps de la machinerie moderne et des âges barbares s'offrit à mes yeux?

Dans une boucle du parc de réparations ferroviaires, complètement désert, stationnait une file de wagons qui ne ressemblaient en rien aux misérables refuges que j'avais découverts quelques instants plus tôt. Ils formaient un de ces trains magnifiques dont la fonction était, aux temps révolus de la paix, de mener les voyageurs depuis Moscou jusqu'au Pacifique, à travers les plaines, les forêts, les monts et les lacs géants de Sibérie. Son aspect seul et ses dimensions disaient le confort, l'espace, le faste. Et sous le ciel tragique de février, si bas et si plombé qu'il semblait une menace tangible, parmi les nœuds vipérins des rails qui filaient vers un mystérieux horizon, tout près des convois que le typhus peuplait de cadavres, on eût dit que le train de luxe venait d'un autre univers.

Mais de quel univers?

Pourquoi à chaque portière et sur chaque marchepied, se tenaient des hommes bardés de cartouchières, la carabine à la main? Pourquoi ces figures sauvages coiffées de bonnets de fourrure? Et pourquoi, près de la locomotive sous pression, le chauffeur et le mécanicien étaient-ils surveillés par des gardiens aux yeux sans pitié? Je le demandai à Savine et ajoutai :

« Vous n'êtes pas en pays ennemi, tout de même? ».

Il haussa violemment les épaules et fit entendre un ricanement sans joie :

« Pour nous, dit-il, les gens de l'ataman, il n'y a pas de territoire ami ou ennemi. Il n'y a que terre conquise. Et nous plantons nos tentes, partout, dangereusement. »

Savine approchait d'un wagon de tête. Les sentinelles le saluèrent. Mais bien que les Cosaques l'eussent appelé, comme sous l'ancien régime, « Votre Seigneurie », il y avait dans leur voix et dans leur attitude moins de discipline que de complicité.

Dès que je fus monté dans le train, je discernai la raison de cette singulière entente. Les choses parlaient d'elles-mêmes. Il me sembla soudain que j'étais transporté dans quelque fabuleux repaire de pirates.

Les portes des compartiments étaient ouvertes et chacun d'eux débordait du plus insolent butin. Armes précieuses et fourrures admirables étaient jetées au hasard sur les banquettes, accrochées aux murs. Des tapis de Boukhara jonchaient le sol, souillés par les bottes, déchirés par les éperons. Des étoffes magnifiques couvraient les tables. Des gobelets d'argent massif, des assiettes orfévrées traînaient partout. De toute évidence, il fallait considérer non comme une troupe mais comme une bande les hommes qui voyageaient sur cette étrange frégate de flibustiers des neiges et de la guerre civile.

En même temps, je compris qu'ils étaient vrais les récits que j'avais entendu faire à *l'Aquarium* sur l'ataman Semenoff et ses hommes et dont j'avais cru, jusque-là, qu'ils étaient le fruit d'imaginations surchauffées.

Or, l'histoire était la suivante :

Tandis que les bolcheviks entreprenaient de conquérir et de bouleverser la Russie immense, tandis qu'en Sibérie se déroulaient les luttes intestines de leurs adversaires et que l'amiral Koltchak s'emparait d'un pouvoir plus nominal que véritable, un sous-officier des Cosaques de Transbaïkalie, suivi seulement de onze cavaliers, commença une guerre pour son propre compte.

Ils étaient braves et impitoyables. Ils surprirent et massacrèrent, dans les environs du grand lac Baïkal, les bandes de partisans rouges. Leur audace, leur succès attirèrent des volontaires. Déserteurs, aventuriers, étudiants, bandits, bagnards évadés, bref tous ceux qui voulaient une vie violente et orgiaque, affluèrent chez Semenoff. Ils furent tous sacrés Cosaques et lui se nomma ataman.

Le désordre universel favorisa sa troupe. Elle prit des villages, puis des villes. Enfin, elle s'empara de Tchita, nœud vital du Transsibérien. Alors, comme un chef de bande au Moyen Age, Semenoff préleva sur tous les transports un droit de péage féodal. Rien ne passait par Tchita — denrées, or, armes ou munitions — dont il ne prit sa part. Quant à ses hommes, il leur abandonna le pays. Pillages, fêtes sanglantes, expéditions, combats, femmes enlevées, tel fut le lot des partisans sauvages que leur existence endurcissait chaque jour un peu plus.

Que venait faire à Vladivostok le détachement auquel appartenait Léonide Savine? Je ne l'ai jamais su. Peut-être les Cosaques qui le composaient l'ignoraient-ils également. Et même leurs officiers. On ne se rendra jamais compte du délire et de la folie qui régnaient alors sur cette partie du monde...

Savine occupait un compartiment-salon. Ce fut là qu'il me traita en hôte de choix. Si bien que, je l'avoue, ma mémoire a gardé un souvenir assez confus de la suite des événements. On commença par la vodka. Elle avait près de 80°...

Savine me présenta ensuite à deux jeunes officiers qui, par l'audace et la cruauté des traits, lui ressemblaient beaucoup. Avec ceux-là, nous bûmes du cognac...

Puis survint le commandant du train, un homme d'une cinquantaine d'années qui avait un visage de forçat et qui, je crois, l'avait été effectivement dans les mines de l'Altaï. Il venait de se lever. Il avala un mélange de vodka, cognac et champagne. Nous aussi...

Cet homme avait une voix atroce, rongée par les pires tabacs, les alcools les plus vieux, mais il jouait divinement de la guitare. Les sons qu'il tirait des cordes avaient une naïveté, une tristesse intolérables. C'étaient des complaintes du bagne.

Je me souviens enfin que l'un des assistants raconta comment il avait cloué, à des poteaux le long de la route, les corps de paysans, de telle façon que leurs bras droits levés fussent orientés dans la même direction : celle du quartier général de Semenoff. Quand le gel avait saisi les cadavres, ils étaient devenus autant de flèches indicatrices jusqu'aux avant-postes de l'ataman.

Cette histoire eut pour effet de dissiper d'un seul coup la toxique euphorie qui m'avait imprégné :

« Excusez-moi, dis-je, il est près de midi. Je dois assurer mon service. »

Ce mot déchaîna dans le compartiment une gaieté délirante. Je tins bon néanmoins.

Léonide Savine m'accompagna jusqu'au marchepied :

« Sans ma permission, dit-il, les sentinelles ne vous laisseraient pas sortir. »

A un kilomètre environ, je rencontrai Marfa. Elle était exténuée. Durant trois heures elle avait erré dans le labyrinthe des rails. Quand elle avait demandé qu'on la guidât chez les Cosaques, elle n'avait rencontré que des malédictions. Ses jambes la portaient avec peine.

Je lui indiquai la route à suivre mais ajoutai :

« Tu ferais mieux de revenir avec moi. Dans quelques heures, ils seront saouls là-bas... tous... jusqu'à la démence...

— Je l'aime trop », répondit Marfa.

Tous les soirs qui suivirent, j'allai à *l'Aquarium*. J'y retrouvai le Russe hystérique, et Bob mon camarade, et Harry, des *marines* américains et le major Robinson qui dansait à peu près nu.

Mais aucun de nous ne revit Marfa.

Quand les autorités des armées alliées obtinrent que le train de Semenoff quittât Vladivostok, on découvrit, au creux d'un talus où la neige fondait plus vite, le corps d'une femme dont la peau avait été arrachée à coups de fouet.



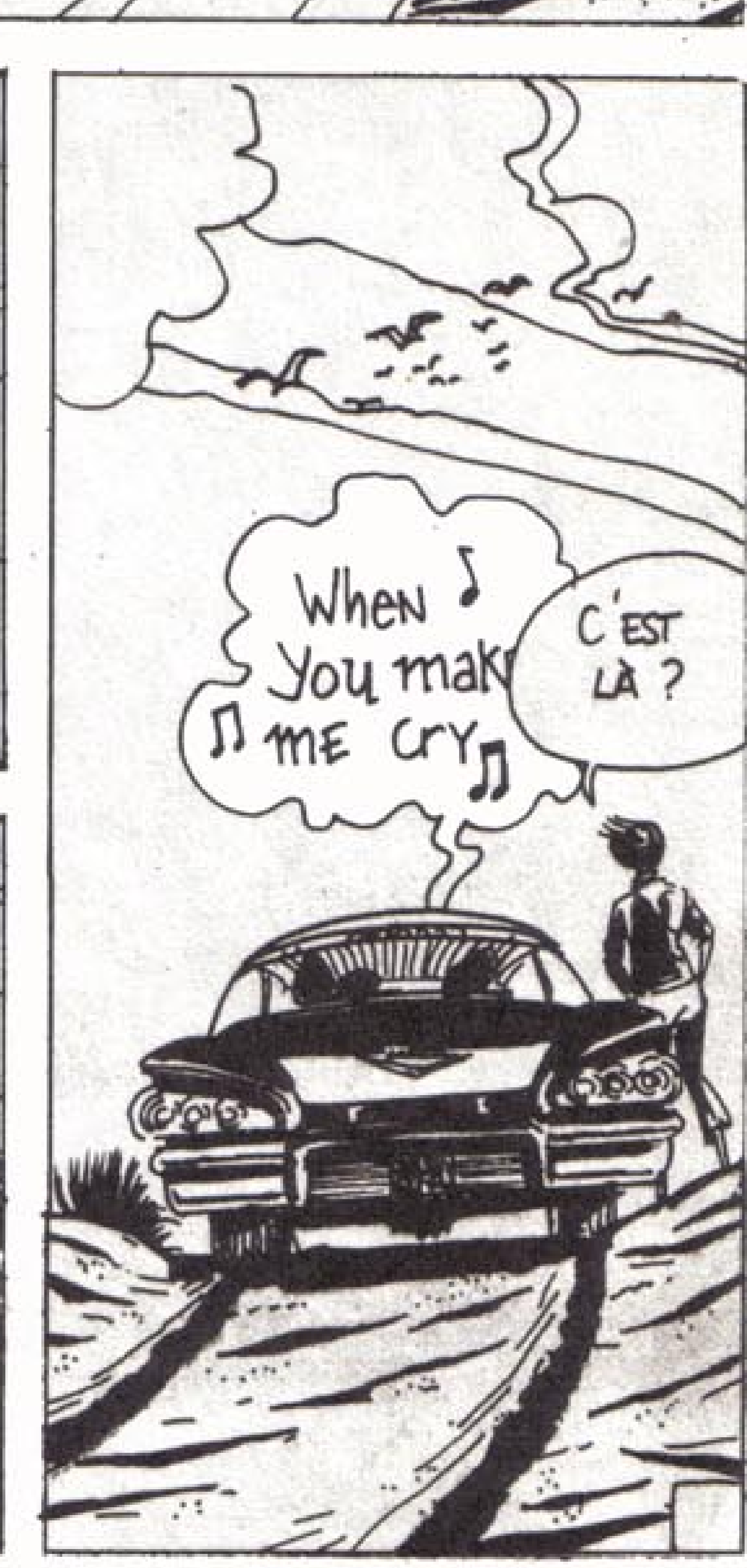

PARAPLUIES


LE PARAPLUIE
AVOINE

LA MAISON AUX VOLETS CLOS

TEXTE : RODOLPHE / DESSIN : JACQUES FERRANDEZ.







THAT'LL be THE DAY-AY-AY WHEN ♫ I DIE... ...











MONSIEUR !
OHE, MONSIEUR, VOUS POURRIEZ NOUS PRÊTER UN TIRE-BOUCHON !






ET UN BAN POUR NOTRE SAUVEUR ! HIP-HIP-HIP...
HOURRAH


CELA VOUS REVENAIT DE DROIT. ATTENTION, C'EST DU BON !


MERCI.


TU CROIS QU'IL A BU ?...
JE VEUX ! IL A MÊME DIT MERCI !
BON ! ALORS ALLEZ-Y...

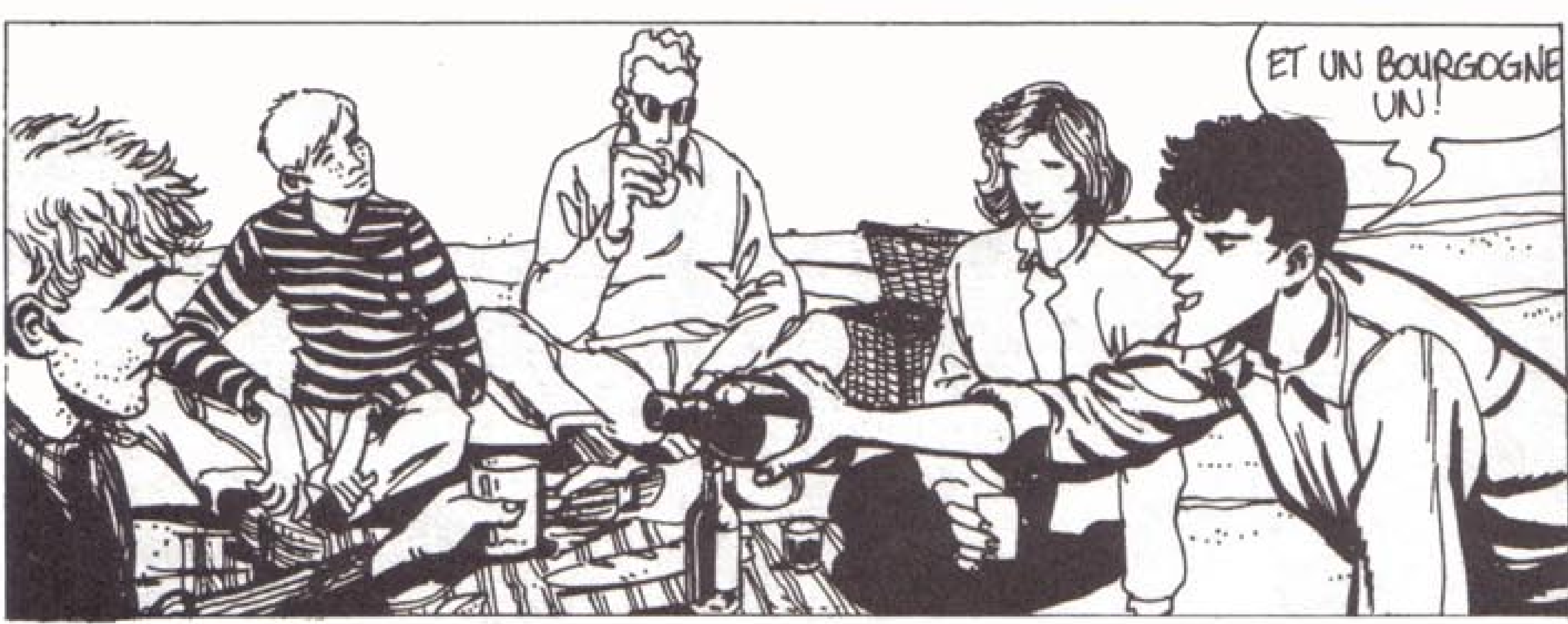

TOC TOC
MONSIEUR, OHÉ, TU VIENS AVEC NOUS ?...






BRAVO!


INSTALLE TOI !...


ET UN BOURGOGNE UN!


OUAIS! EH BIEN, VIVRE LA-DEDANS TOUT SEUL, ÇA DOIT PAS ÊTRE RIGOLO TOUS LES JOURS, HEIN?
ET TU SORS JAMAIS?


ALLONS, FAUT PAS SE LAISSER ABATTRE. RACONTE NOUS TES MALHEURS!




JE NE SAIS PAS... C'EST UNE ETRANGE HISTOIRE...

... ET QUI N'A RIEN DE DRÔLE ...
ALLEZ, ON EST DES AMIS, QUOI! TIENS, ENCORE UN PETIT COUP POUR LA MISE EN ROUTE ...









J'AVAIS DOUZE ANS, C'ÉTAIT UN SOIR D'HIVER, JE RENTRAIS DE L'ÉCOLE, QUAND JE FIS UNE RENCONTRE TERRIFIANTE...



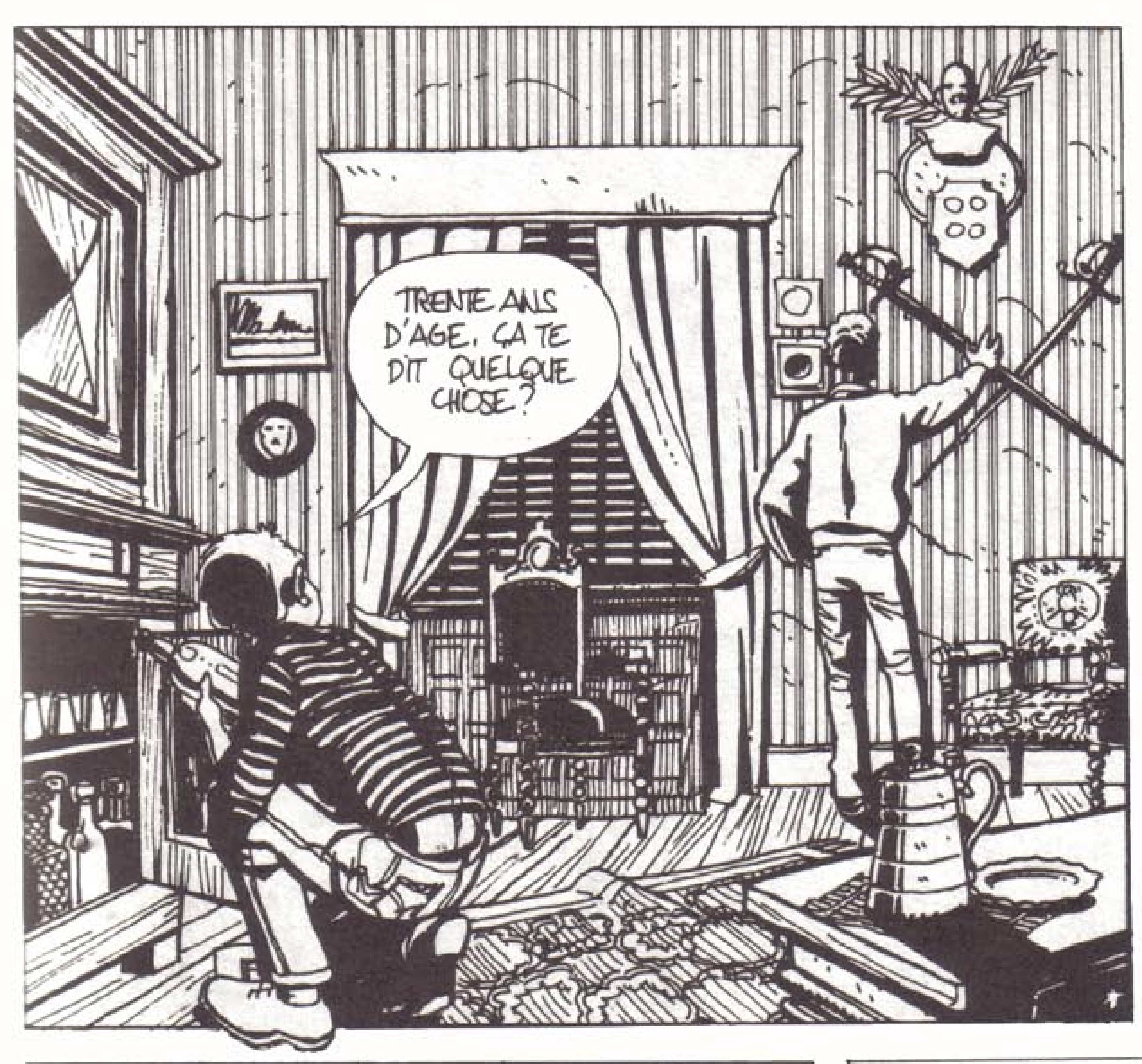











TRENTE ANS D'AGE, ÇA TE DIT QUELQUE CHOSE?


EH! VISE UN PEU LE TABLEAU. CHOUETTE, NON ?...


J'IGNORE TOUT DES ORIGINES DE CETTE HAINE ... J'IGNORE JUSQU'AU NOM DE MES ENNEMIS. LA SEULE CHOSE QUE JE SACHE, C'EST QUE JE SUIS LE DERNIER DE LA LIGNÉE, ET QU'UN JOUR, SUR LES DUNES, JE CROISERAI UNE FEMME, UNE FEM-ME À TÊTE DE RENARD...


TU SAIS, C'EST PAS QUE JE NE TE CROIS PAS NON... MAIS, EN FAIT, ON A TOUS TOUJOURS TROP TENDANCE À FANTASMER.


TIENS, T'AS QU'A DEMANDER À BOB, LUI, TU SAIS, IL FAIT PSYCHO ... HEIN, BOB?
OUAIS!


VIENS...



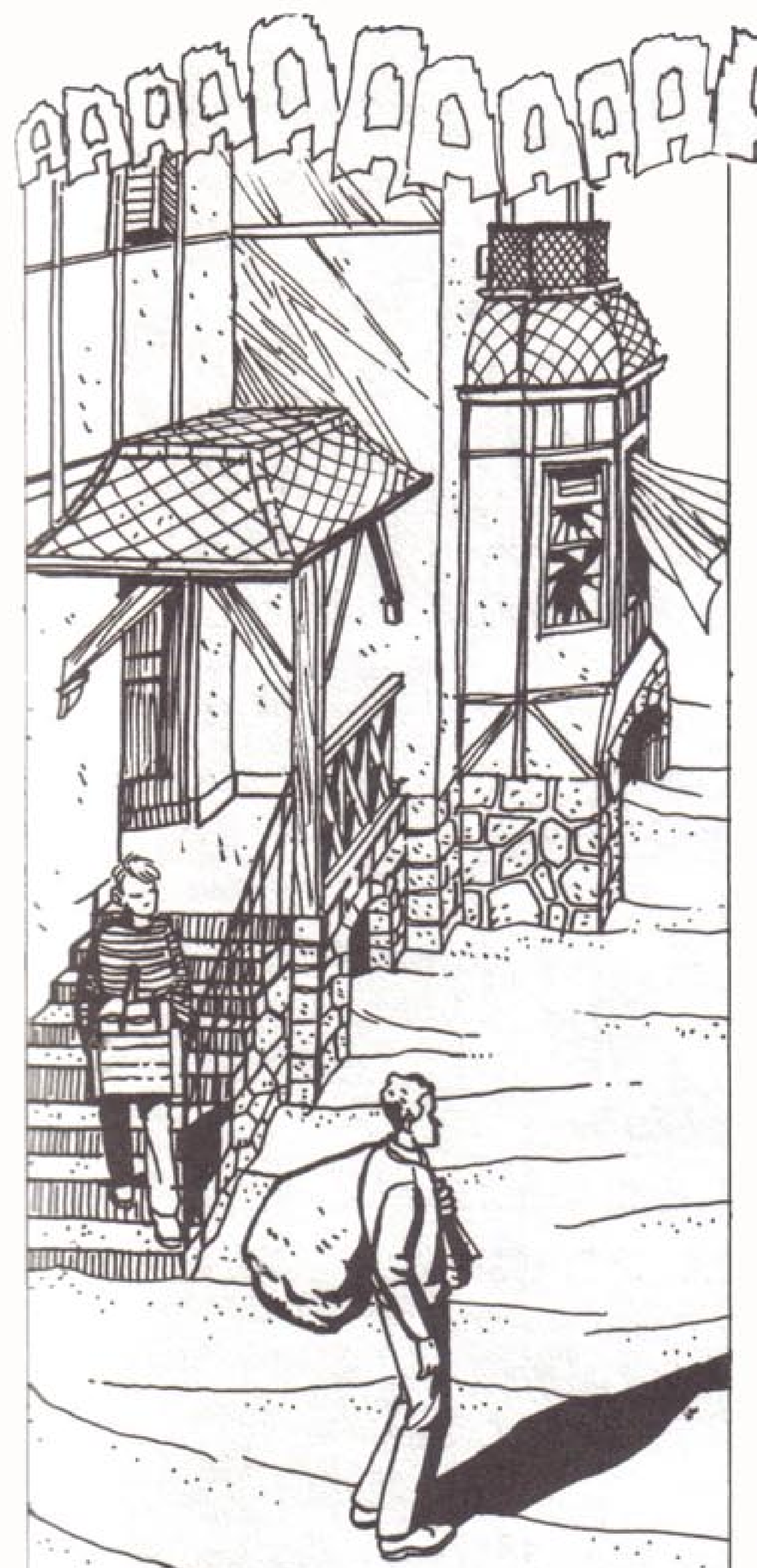

ALLEZ, ON EMBARQUE!

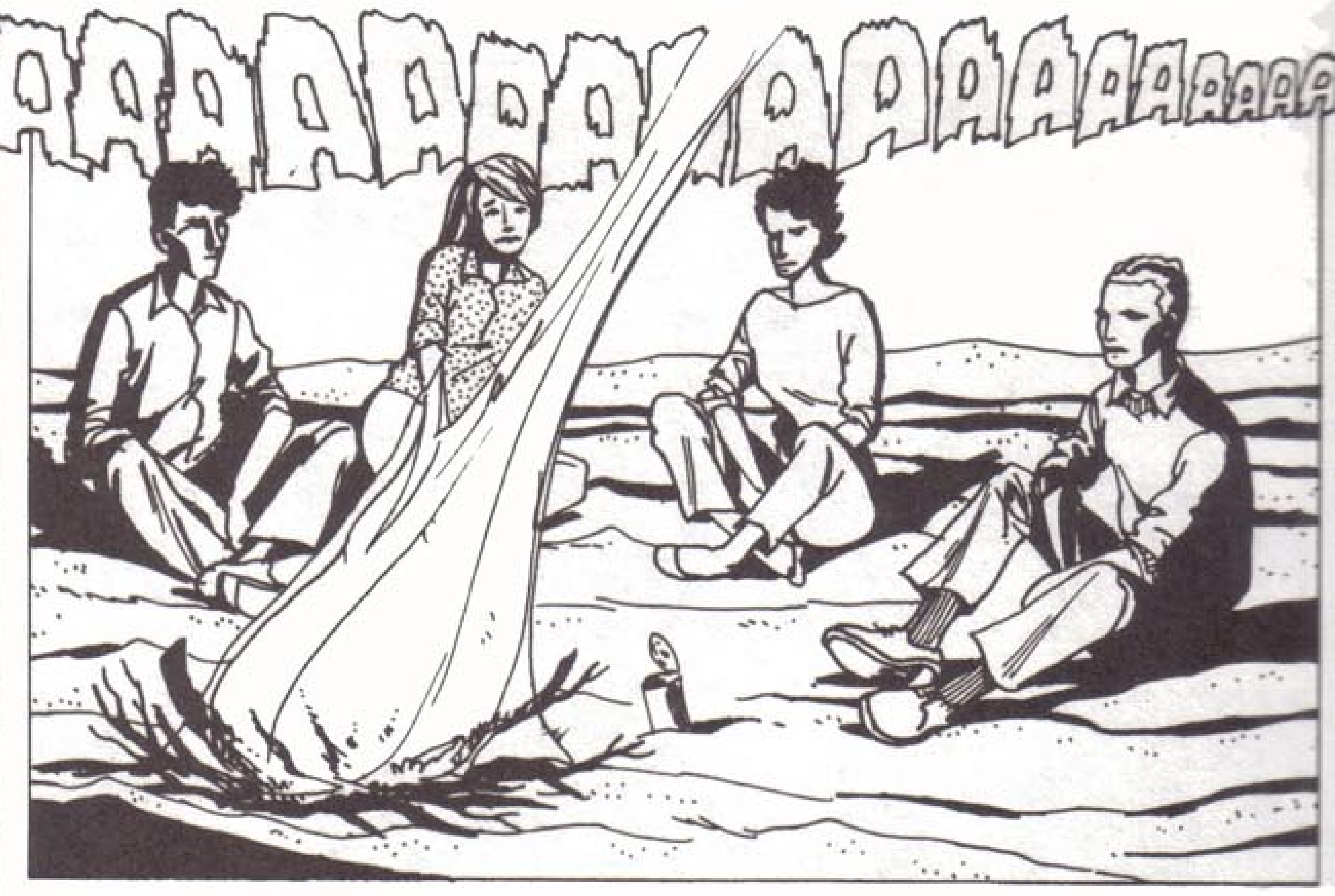

HO! QU'EST-CE QUE TU VEUX FOUTRE DE MERDES PAREILLES ?...

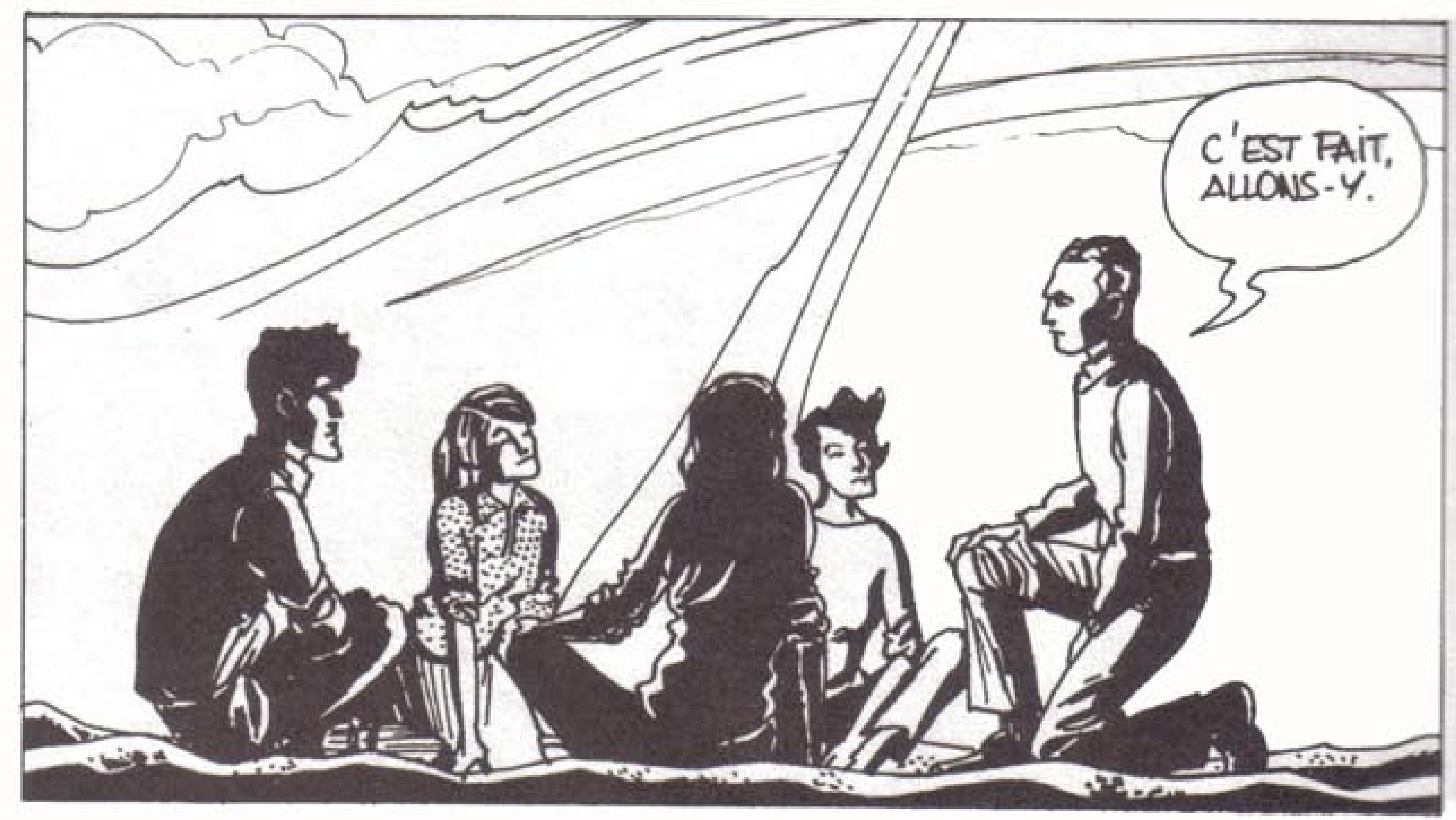



CELA FAIT DES ANNÉES QUE JE NE M'ÉTAIS SENTI AUSSI BIEN ...
CHUT! FERME LES YEUX.




AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA



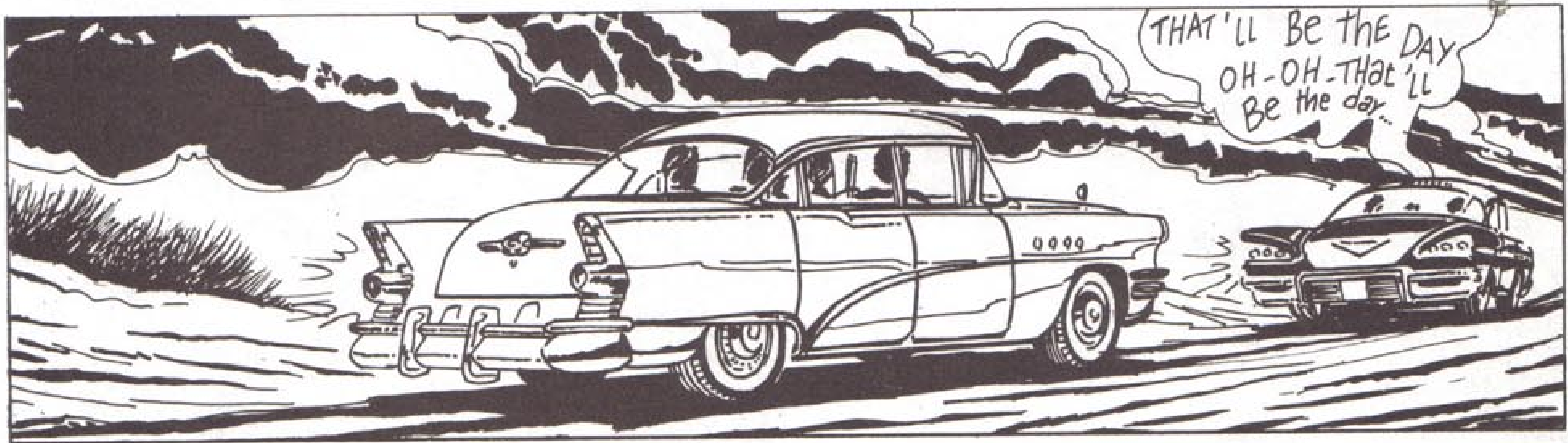

C'EST FAIT, ALLONS-Y.





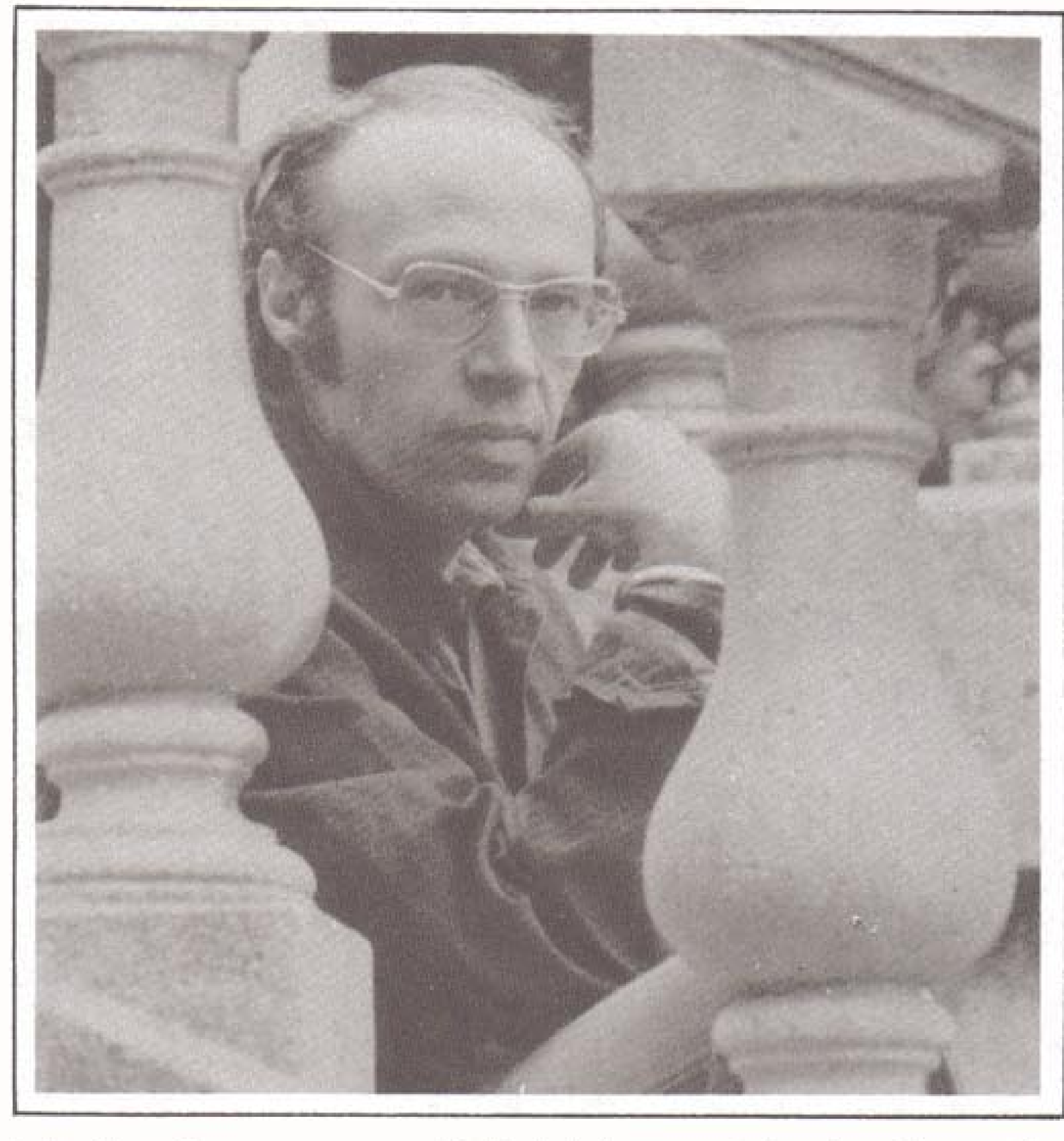





THAT'LL Be the DAY
OH-OH-That'LL Be the day...


FIN

LES BANDES DESSINÉES DE...
CLAUDE KLOTZ



AVIS DE RECHERCHE

On parle quelquefois, dans les milieux aisés de la cervelle, des petites phrases qui changent la vie et, au grand jamais, des petits dessins qui chamboulent l'enfance; cela m'étonne toujours car je crois pouvoir affirmer qu'aucune phrase, petite ou grande, n'a modifié quoi que ce soit à mon existence, et il n'en a pas été de même pour une B.D. des années 37-38 qui m'a beaucoup fait rêver la tête avant la deuxième guerre mondiale. Je ne l'ai pas, encore aujourd'hui, oubliée.

Aussi, quand la rédaction de cet aimable mensuel m'a demandé de parler de mon auteur préféré, j'ai lâchement accepté en camouflant un avis de recherche en forme d'article.



D'abord, en cette époque, il était agréable d'être enfant. Il y avait des hebdomadaires pas chers : **Robinson**, **Toto**, **l'Intrépide**, **Hurrah**, j'en oublie. Aux kiosques des places marseillaises, sous les platanes, tous ces journaux battaient des feuilles en couleur, quelques fanatiques essouflés doivent en avoir des exemplaires jaunissants et, parmi ces publications, je suis tombé un jour sur un recueil intitulé **P'tit Zef Poids Mouche**. Je n'ai jamais su qui l'avait dessiné, mais béni sois-tu, scribouilleur de ces années trente-là, qui devait avoir pas mal de soucis en tête, et peut-être pas tellement celui de fournir du rêve aux petits garçons, mais qui m'en avait fourgué une joyeuse pelletée.

On ne sait jamais très bien, Dieu merci, pourquoi les choses comptent pour vous; il me semble que, avant le récit, ce fut l'univers qui m'attira, un univers parfaitement urbain, peuplé des palissades de Bicot, de cafés pour chauffeurs de taxi, de terrains vagues, de tacots à la casse et de rings du samedi soir. Il y avait aussi, mais cela est plus flou, une atmosphère de tisanes, de pantoufles charentaises, de napperons à point du jour et de châles tricotés introduit par la vieille tante du P'tit Zef. C'est peut-être le combat entre ces deux mondes : le neuf et l'ancien, le neveu à pantalon de golf et la tante à mitaines, l'aventure et le chez-soi, le nomade et la sédentaire, le dehors et le dedans, le cru et la cuite, qui me fascina; mais peut-être se trouvait-il déjà tout entier là, le vieux combat qui fait de nos vies des valses-hésitations entre la gambade et la domiciliation, entre Ulysse-la-vadrouille et Pénélope-l'installée. Bref, si vous avez eu un jour, entre les mains, **P'tit Zef, Poids Mouche**, passez-moi un mot, on fondera un club de fans.

Depuis **P'tit Zef**, j'en ai lues quelques-unes, des B.D., elles ont bien changé; les anciennes aussi, parce qu'on ne les trouve plus, tachées d'encre, dans les cours de récréation, mais en sous-verres chez les grands de ce monde... Quoi qu'il en soit, parmi la foultitude d'auteurs en place, il y en a un qui traîne languissamment après lui un monde de névrosés chinchillas dégustant des sorbets-cassis en compagnie de Valentinos de cla-





piers qui m'enchante particulièrement, il s'agit de Régis Franc. Il est évident qu'il finira aussi en sous-verres et au Louvre, et que les maniques de l'explication vont découvrir en lui une mine inépuisable : lents travellings verticaux, sous-conversations, désaliènation du poncif en tant qu'unité langagière, redondances et implications, l'habituelle et pédante connerie... Il reste la réalité, c'est-à-dire une mer presque toujours hivernale lapant des plages tristes où des êtres râclent leurs semelles sableuses sur les plages d'un café hors-saison, il n'y a plus rien à faire qu'à regarder les mouettes et à se rappeler le temps des yachts, d'Hollywood, de Joinville-le-Pont et des amours à la dérive; Franc, c'est le fouineur des mièvres souvenirs et des frissons étouffés dans des fourrures soldées... Mais j'ai dû dire plus haut que l'on ne savait pas pourquoi les choses comptaient pour vous...

Un autre me fascine, un méchant celui-là, un âpre sarcastique : c'est Lauzier. Il a dû décider une fois pour toutes de n'avoir de pitié pour personne, des P.D.G. grands baiseurs cernés de minettes à fin minois aux jeunes loups nantis de riches mères. Les sociologues de l'avenir qui regarderont les années 70 à travers cette peinture mi-fric mi-vinaigre, soulèveront notre présent avec de longues pincettes. J'ai entendu « des gens entendus » dire que c'était de la B.D. de droite. Intéressant à savoir. Quand j'aurai retrouvé **P'tit Zef Poids Mouche**, je leur demanderai de quel côté il se trouve...





P'TIT ZEF POIDS MOUCHE

Il parut pour la première fois dans le numéro 81 de JUNIOR. Six bandes, quotidiennes aux USA, étaient mises bout à bout chaque semaine, reconstituant le rythme normal de parution, avec un léger décalage. Cette série de **Reaburn Van Buren**, sur un scénario de **Al Capp**, publiée en Amérique sous le titre **Abbie'N'Slats** est à la fois comique, sportive, policière, mais surtout sentimentale, et tranche un peu avec les autres séries publiées dans JUNIOR.

Pas d'exotisme, pas de héros invincible, mais les aventures quotidiennes d'un brave garçon costaud, un peu bagarreur, typiquement américain, même si les besoins de l'adaptation en ont fait dans JUNIOR, un Français transplanté aux Etats-Unis.

Slats Scrapple, le héros, est recueilli par sa tante **Abbie**, fille puritaine et tendre. La vie d'une petite ville provinciale nous est contée avec nostalgie, au fil des nombreux épisodes, comme bien peu de bandes dessinées ont su le faire.

Becky Groggins, la petite amie si jolie de **Slats** (**Van Buren** dessine à merveille les belles filles saines et sans sophistication et il ne nous en prive pas) a un père, **Bathless**, vieillard farfelu, un peu filou, et qui ne se lave jamais, ce qui ne l'empêche pas d'être bien sympathique.

Tous ces personnages, et toute la population de la petite ville de **Crabtree Corner**, vivent toute une série de petites aventures qui s'entremêlent les unes et les autres grâce à l'habile découpage de **Al Capp**.

Sous le titre de P'TIT ZEF POIDS MOUCHE, la bande quotidienne parut en France dans JUNIOR d'avant-guerre du nº 81 au nº 219, et après-guerre du nº 23 au nº 27.

Les planches hebdomadaires parurent dans JUNIOR, après-guerre, du nº 11 au nº 22.

Le journal pour jeunes filles 15 ANS publia, en 1970, la bande quotidienne, avec un décalage d'environ 4 ans sous le titre **Ce démon de Cath**. Il semble qu'à cette époque **Al Capp** ne collaborait plus à la série. En 1939, les premières planches parues dans JUNIOR, firent l'objet d'un album dans la célèbre collection de la Société Parisienne d'Editions.

PIERRE PASCAL

Agé de 45 ans, Claude Klotz, alias Patrick Cauvin, est entré dans la carrière littéraire à 35 ans, et a déjà publié 24 romans...
Claude Klotz a signé, entre autres, *Sbang-Sbang*, *Les innommables* (Bourgois), *Paris-Vampire* et, il y a quelques mois, *Darakan* (Lattès). Quant à Patrick Cauvin, il est l'auteur de *Monsieur Papa* et *E = MC2 mon amour* (Lattès).

UNE ENQUETE DE L'INSPECTEUR CANARDO

DU PERSIL DANS LES OREILLES

BENOIT SOKAL

KLEBSON ÉTAIT UN OFFICIEL PLEIN D'AVENIR; FAUT DIRE QUE JE LE SUIVAIS DEPUIS SES DÉBUTS..

ALORS MON PETIT KLEBSON, ON SÈCHE?

BEN VOUS POUVEZ LE DIRE, M'SIEU CANARDO; "ILS ONT EU LE PATRON DES COCHONS; ÇA VA FAIRE UN DE CES FOINS!

PAPIERS

PIED

JOUE

FILET

ORE

-LE

TRIPES

JAMBON

CÔTES










BON SANG! JE N'EN ESPÉRAIS PAS TANT... DÉCIDÉMENT CETTE AFFAIRE EST BANALE, MON CHER KLEBSON...


DU PERSIL! L'ASSASSIN FRÉQUENTE À COUP SÛR LE POTAGER... IL A, PAR MÉGARDE, LAISSÉ UN BRIN DE PERSIL ACCROCHÉ À L'OREILLE DE SA VICTIME...


OR, QUI A ÉLU RÉCEMMENT DOMICILE AU POTAGER?
ULRICH, LE LIÈVRE... UN ÉTRANGER! C'EST SÛREMENT LUI...


AAH... SI VOUS N'ÉTIEZ PAS LÀ, M'SIEU CANARDO...
..T'EMBALLE PAS KLEBSON; ALLONS LE COFFRER EN VITESSE AVANT QU'ON NOUS LE PIQUE...


AAH... LE VOILÀ... ADMIREZ CE SANG-FROID DE TUEUR CYNIQUE ET GLACÉ... IL VA FAIRE UN MALHEUR, CROYEZ-MOI...


LAISSE TOMBER TA SALADE, ULRICH DOUCEMENT, SURTOUT PAS DE GESTE BRUSQUE..
...TOUT CE QUE TU DIRAS POURRA ÊTRE RETENU PAR TON ÉDITEUR: T'ES PRÉVENU...
?


AAH... M'SIEU CANARDO JE VOUS SERAI ÉTERNELLEMENT RECONNAISSANT!
C'ÉTAIT TROIS FOIS RIEN, KLEBSON... N'OUBLIEZ PAS MA "PETITE ENVELOPPE"
CLIC..
J'SUIS INNOCENT!


OUAIS... BON! BEN, J'VOUS LAISSE... À DEMAIN POUR LA RECONSTITUTION, V'LÀ DES PLACES GRATUITES.
VOUS ÊTES VRAIMENT TROP BON, KLEBSON!


LE LENDEMAIN...
AUJOURD'HUI : GRANDE RECONSTITUTION L'ASSASSINAT DU PATRON DES COCHONS AVEC: ULRICH LE LIÈVRE. ~ EN PREMIÈRE PARTIE: DÉTOURNEMENT D'UN PIGEON VOYAGEUR.
CHOCOLATS GLACÉS


ALLONS... DU CALME! MÊME LES PLUS GRANDS ONT EU LE TRAC!
APRÈS TOUT C'EST QUE DU PLAYBACK, Y'A PAS DE QUOI S'INQUIÉTER
MAIS PUISQUE J'VOUS DIS QUE J'SUIS INNOCENT...!!


AAH... VOILÀ LES JOURNALISTES VENEZ, FAUT PAS LES DÉCEVOIR


POUR LA PHOTO, DE PROFIL D'ABORD..
?

0
07532
SOURIEZ PAS!
FLICH
CLIC
CLIC


MAIS PUISQUE J'VOUS DIS QUE J'SUIS INNOCENT...
PAS TROP AU SECOND DEGRÉ, LE PUBLIC NE SUIVRAIT PAS! QUEL EST VOTRE TERRORISTE PRÉFÉRÉ ?
ASSOCIEZ-VOUS VOTRE VICTIME À VOTRE PÈRE?
TERRORISIEZ-VOUS DÉJÀ DANS LES MARGES DE VOS CAHIERS?
2 SUCRES DANS VOTRE CAFÉ?

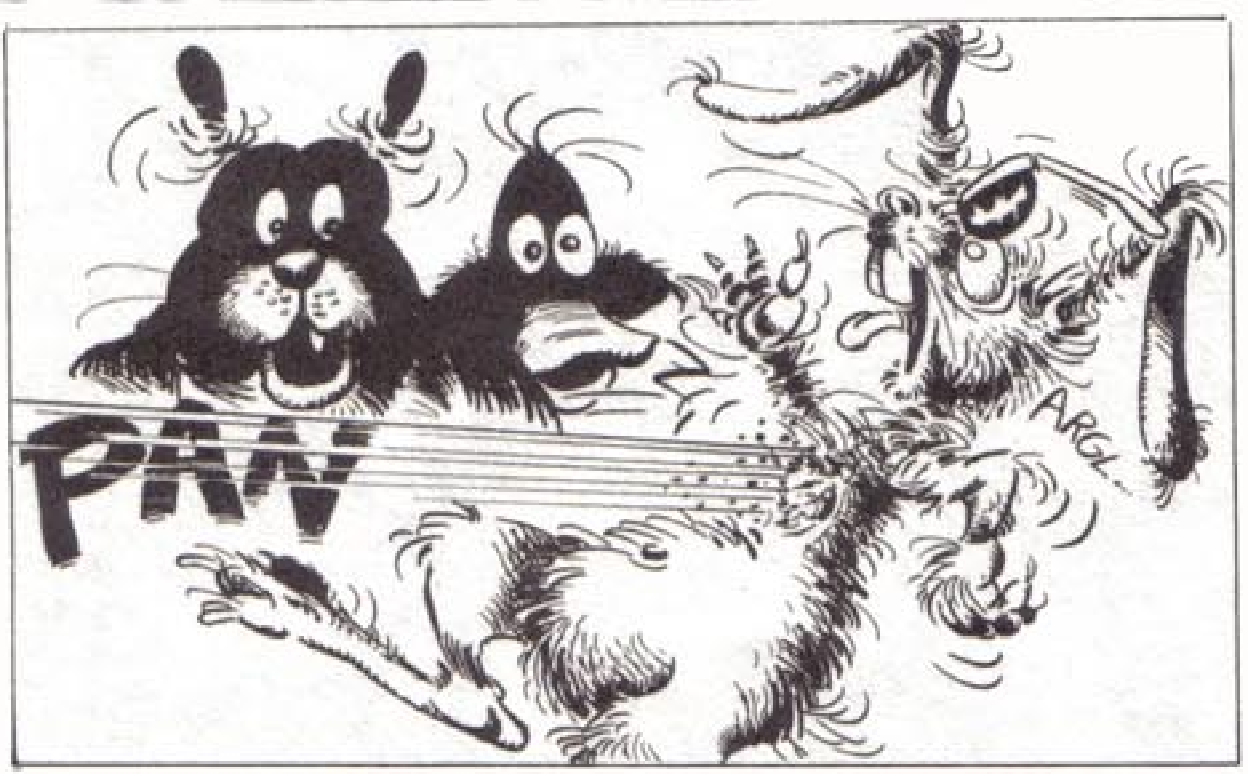

ALLONS... LAISSEZ-LE À PRÉSENT. FAUT PAS LE FATIGUER AVANT LE SPECTACLE...


D'AILLEURS, C'EST L'HEURE ALLONS-Y...


LE VOILÀ


...CRÉMILLIARD C'EST T'Y POINT LE LIÈVRE QU'A RAVAGÉ MES LAITUES QUE J'VOIS, LÀ, DIN MES POULES!


IL PAYERA POUR LES AUTRES!


PAW
ARGL


...BEN ÇA ALORS! "ILS" L'ONT SUICIDÉ; C'EST SÛREMENT UN COUP DE CANARDO, CE VALET DE L'ÉTAT POLICIER"


J'SENS QUE ÇA VA ENCORE ÊTRE POUR MA POMME!..FAUT QUE JE FILE EN DOUCE...


...S'ILS ME RATTRAPENT JE M'FAIS LYNCHER!
HOU...
À MORT!


AAAH... JE BUTE...
AAAH... JE TOMBE!
TOC
AAH... JE ME NOIE!
PLOUF...


IL EST TOMBÉ DANS LA FOSSE À PURIN; SON COMPTE EST BON: IL S'EST SÛREMENT NOYÉ
CANARDO EST-IL MORT? VOUS LE SAUREZ EN LISANT LE PROCHAIN ÉPISODE: "LA RESURRECTION DE CANARDO"

SOKAL 78

LEO PERUTZ SORT DE LA NUIT...

Le fantastique autrichien, mal connu ici, bénéficie cependant d'un porte-parole particulièrement prestigieux, quand bien même on le destine ordinairement à de plus hautes fins, je veux parler de Franz Kafka. Celui de **la Colonie pénitencière**, notamment, œuvre labyrinthique où s'exprime en métaphores inouïes l'angoisse de l'homme traqué par l'homme lui-même...

Prague, capitale de toutes les douleurs, de toutes les nostalgies, de toutes les horreurs jamais imaginées par des hommes. La cité du plus abominable ghetto, qui vit la naissance du Golem. Car Gustav Meyrink est aussi l'enfant de cette sombre cité de l'expressionnisme sacré dans la réalité quotidienne : l'auteur du **Visage vert** est autrichien, marqué par l'essence proprement baroque du fantastique de cette terre étrange, qu'on croirait façonnée de la main de ses écrivains les plus représentatifs, et partant les plus tourmentés.

C'est aussi en Autriche qu'on vit éclore les œuvres de Franz Werfel, d'Hofmannsthal, de Strobl et de Nabl, qu'une récente anthologie nous fit découvrir sous l'angle de l'étrange (1). Et c'est à Prague, décor de rêve ou de cauchemar, que naquit le 2 novembre 1884, Leo Perutz, fils d'industriel - en 84, c'est-à-dire un an avant Kafka...

A dix-sept ans, Perutz quitte sa ville natale pour se rendre à Vienne où il termine ses études, en lettres et en mathématiques. Il est féru des nombres : plus tard, une formule algébrique portera son nom! Il est mobilisé durant la première guerre mondiale, blessé et revient à Vienne où il commence alors à écrire. Il publie un premier roman intitulé **La troisième balle**, en 1915, chez un éditeur de Munich. Tout de suite, Perutz trouve des lecteurs, ce qui est plutôt encourageant : il est vrai que son style, d'un baroquisme très brillant, mêle astucieusement le fantastique, l'étrange et le mystère quasi-policier au fil d'une intrigue rigoureuse, propre aux maîtres de ce que l'on ne nomme pas encore le **thriller**.

Il travaille alors dans une compagnie d'assurances, qu'il quitte pour s'attaquer à un autre livre qu'il considérera plus tard comme son préféré : **Le marquis de Bolibar**. Ce roman, traduit jadis en France par Odon-Niox Chateau (2), a pour cadre l'Espagne des Asturies, en hiver 1812... Deux régiments de dragons rhénans vont vivre dans le petit village de La Bisbal des moments d'intense terreur, suscitée par la présence fantômatique du terrifiant Marquis de Bolibar, chef des guerilleros de la région. La nuit de Noël, pour cinq officiers réunis dans une auberge, l'horreur s'incarne enfin : la porte s'ouvre, une silhouette s'avance - mais est-ce vraiment le marquis? Non, c'est le juif errant - ou bien les deux? Quoi qu'il en soit, la suite des événements se traduit par une véritable course au suicide des deux régiments de dragons.

Roland Stragliati écrivait il y a quelques années de ce livre, que « le fantastique parvient constamment à s'y dépasser pour atteindre à un pathétique bouleversant, à une véritable grandeur. ». En 62, ce livre reçut à Paris, lors de sa réédition, le Prix Nocturne, distinction qui ne lui permit cependant pas de conquérir le public mérité, celui qui fit la juste fortune du





Prague en 1900 (le pont Charles) - Photo Viollet

Désert des tartares et du **Rivage des Syrtes...**

En 1923, Perutz publie son livre le plus curieux, **Le maître du jugement dernier** - lui aussi livré en feuilleton dans un quotidien français, peu de temps après, mais qui paraît pour la première fois en volume cette année (3). En préface à la première édition américaine, le Dr Fritz Wittels écrivait : « On peut dire que l'auteur a découvert un nouveau gimmick s'ajoutant à tous ceux existant déjà au sein des combinatoires du roman de détection. » Ce n'était pas un mince éloge! Mieux : il faut préciser que Leo Perutz y anticipe de façon frappante sur la découverte (mais en est-ce encore une?) de Dame Agatha Christie dans **Le meurtre de Roger Ackroyd**, en conférant à son narrateur un rôle, disons, prééminent. Le grand critique new-yorkais Anthony Boucher, qui avait découvert **Le maître** dans une série populaire à 50 cts, lancée en 29 quelques semaines avant le Krach, allait jusqu'à qualifier le livre de « specimen unique en son temps de récit policier psychologique. »

Est-ce à dire que le fantastique est tout à fait absent de cette histoire? En aucun cas, il en est même la composante la plus significative, la plus obsédante. La mystification, géniale, proposée par le récit du très curieux baron von Yosch, officier de cavalerie et mélomane averti, n'en est que renforcée, sans cesse propulsée vers les frontières du rêve, pour le plus grand ahurissement du lecteur, littéralement envoûté par la progression de ce qu'il faut bien nommer l'enquête. A Vienne, une série de morts bizarres (suicides?) culmine par la fin tragique de l'acteur shakespearien Eugène Rischoff, crime en chambre close survenu pendant les répétitions de l'orchestre amateur dont font partie sa fille Dina, l'amant de celle-ci et celui que la belle a délaissé, le baron Yosch lui-même. Dès lors, comme pour tenter, de façon particulièrement pathétique, de mettre de l'ordre dans son esprit surchauffé, le baron s'applique à reconstruire la succession des événements ayant conduit à la mort de Bischoff. Et nous le suivons à travers le dédale des rues de Vienne, dans un décor qui évoque à la fois les toiles de Jan Toorop, celles d'Edvard Munch et les récits kafkaïens. Le dénouement, stupéfiant, constitue effectivement le plus beau mariage entre le mode fantastique - totalement délirant - et la rigueur du récit policier classique. **Le maître du jugement dernier** est un chef-d'œuvre inclassable.

Perutz ne s'arrêta pas en si bon chemin. Il produisit encore **Le cavalier suédois**, en 1936 et, en 53, **Nuitamment sous le pont de Prague**, qui est le roman d'une ville, traitant du thème de l'amour rêvé, en quinze chapitres qui sont comme des contes, peuplés de chanteurs des rues, de rabbins, d'alchimistes et de valets - avec, planant au-dessus, la silhouette de l'empereur Rodolphe II de Habsbourg.

En 38, l'Anschluss avait contraint Perutz à s'exiler à Tel-Aviv avec sa famille. Il y reprendra son métier d'actuaire. Mais il revint ensuite chaque année en Autriche où il devait mourir, subitement, le 25 août 1957, dans le petit bourg d'Ischl, près de Salzbourg. Son dernier livre, **Der Juas des Leonardo**, parut deux ans plus tard à Vienne.

Ainsi vécut cet écrivain étrange et fascinant qu'il va nous être donné de découvrir, après un long, un trop long purgatoire. Mais il n'est pas trop tard pour rattrapper le temps perdu, pour renouer avec une vision intemporelle du monde de la nuit et de ses fantômes particulièrement vivaces.

FRANÇOIS RIVIÈRE

(1) L'Autriche Fantastique. (Marabout)
(2) Albin Michel
(3) Le Masque Fantastique. Traduction de Hugo Richter.

LEO PERUTZ
la lune rit

Extrait de L'AUTRICHE FANTASTIQUE, anthologie établie et présentée par Jean Gyory © Marabout - André Gérard.



— Des histoires intéressantes! dit le vieil avocat. Vous en demandez trop à un homme enterré depuis quarante ans dans ce trou de province. En fait, que voulez-vous que je vous raconte? Des histoires de crimes? Des procès confus? Des destins tragiques? Mon Dieu! Il est vrai que j'ai vécu pas mal de choses. Je pourrais vous raconter une histoire, un curieux cas d'hypocondrie. C'est l'histoire d'un homme dont les phantasmes ridicules justifient en quelque sorte la fin qu'il a connue. Avez-vous déjà entendu parler du baron Sarrazin? Alors bon, écoutez, vous aurez votre histoire. Si je deviens trop bavard, arrêtez-moi! Et n'oubliez pas que votre train part dans une heure un quart.

Les Sarrazin sont originaires de Bretagne. Si je ne me trompe, un village dans le département du Morbihan porte leur nom. Lors de la grande révolution, ils restèrent en France; un Sarrazin fut tué durant les guerres de Vendée. Ce n'est qu'après le retour des Bourbons qu'ils émigrèrent, la reconnaissance ne semblant pas être une vertu de Louis XVIII. Ils s'établirent ici dans notre région, achetèrent le manoir de Sleisnegg qui appartient aujourd'hui à un certain baron Froehlich, de noblesse récente; il possède des papeteries.

Personnellement, j'ai connu le dernier des Sarrazin. Je crois que, chez lui, la maladie ne s'est déclarée qu'à l'âge de quarante ans, après la mort de son enfant. Auparavant, il avait été officier de cavalerie, il avait beaucoup voyagé, s'était marié; sa femme vit d'ailleurs encore, quelque part sur la Riviera, avec Dieu sait qui.

Après son mariage, il eut des difficultés financières, il n'avait jamais géré convenablement ses biens. Il se mit à vendre, un bout de forêt par-ci, un bout de forêt par-là, puis les tableaux anciens. C'est ainsi que j'entrai en contact avec lui pour finalement m'occuper de ses affaires. Un jour, il vint chez moi; la conversation s'étant prolongée, la nuit était venue. A huit heures et demie, il s'approcha de la fenêtre.

— Je n'ai pas envie de retourner à Sleisnegg, dit-il, je voudrais passer la nuit ici en ville. Pouvez-vous me recommander un hôtel?

J'avais une chambre d'amis, je la mis à sa disposition. Il me remercia et accepta.

— La nuit est tellement sinistre aujourd'hui, dit-il en montrant le ciel.

Je regardai par la fenêtre.

— Je ne trouve pas, lui répondis-je. C'est une très belle nuit étoilée. Pas un nuage ne couvre le ciel.

— Sans doute, dit-il avec un léger tremblement dans la voix. Pas le moindre nuage et la lune qui nous regarde fixement — vous voyez avec quelle concupiscence elle nous observe?

A peine avait-il prononcé ces paroles que le sang lui monta à la tête et qu'il se mordit les lèvres.

— Et voilà, dit-il. Maintenant vous allez certainement éclater de rire. Mais il n'y a pas de quoi rire, croyez-moi. C'est une affaire sérieuse. Une maladie. C'est en moi, dans mon sang. J'en ai hérité.

— De quoi avez-vous hérité, baron?

— De la maladie. La crainte. La peur.

— La peur?

— Oui, dit-il en s'écartant de la fenêtre. La peur de la lune.

Pouvez-vous imaginer pareille chose? Un homme, un colosse, un bretteur, un cavalier enragé, un coureur automobile, un homme ayant la formation intellectuelle de notre époque, en ayant aussi les connaissances scientifiques, il est là, devant moi, tremblant, oui, tremblant parce qu'il a peur de la lune.

Cette nuit-là, il resta encore assis longtemps en face de moi, parlant comme s'il voulait effacer une impression pénible qui lui faisait honte. Il parla de sa maladie et de ses ancêtres. Ces derniers, si l'on ajoute foi à ce qu'il me raconta, avaient tous eu maille à partir avec la lune. Il me cita des passages d'une vieille et mystérieuse chronique familiale — dans les papiers qu'il a laissés, je n'ai rien trouvé, vraisemblablement elle n'a jamais existé, à moins que sa femme ne l'ait emportée dans le Midi de la France. J'ai d'ailleurs noté quelques-unes de ces histoires.

Il y avait d'abord l'arrière-grand-père du baron, l'homme qui fut tué lors des guerres de Vendée. Avec une douzaine de ses amis, partisans du roi, il fut assiégé dans son château de Les Hayes par un régiment républicain. Dans cette guerre curieuse, qui fut un dernier soubresaut du moyen âge, il y eut en effet des châteaux assiégés. Ils n'avaient plus de poudre et décidèrent de fuir. Par une sombre nuit pluvieuse, ils se laissèrent descendre le long du mur, cachés par les broussailles qui poussaient au bord du ruisseau, ils atteignirent la forêt. Un seul ne parvint pas à s'échapper; c'était le baron. Au moment où il descendait le long de la muraille, la lune perça les nuages chargés de pluie et sa lumière éclaira l'endroit du mur où le baron était suspendu; il était là pantelant — et on le descendit comme une colombe juchée sur un toit.

Olivier de Sarrazin était lieutenant dans les armées de France lors des combats contre le prince-électeur luthérien du Palatinat. Vers les années 1640. La nuit avant sa mort — relate la chronique que je n'ai jamais eue sous les yeux —, Olivier de Sarrazin, cantonné à Metz, avait deux heures durant fait canonner la lune par ses couleuvrines et ses bombardes. Lui-même assis devant sa tente, il déchargeait en jurant — image fantasmagorique! — ses lourds pistolets d'arçon en visant toujours la lune, jusqu'à ce qu'en-

en l'ombre se levât. Lorsque, le lendemain au soir, il entra dans la ville, un projectile venu des hauteurs lui arracha son casque et lui défonça le crâne. Ce projectile avait une forme sphérique et le volume d'une pomme, il avait des reflets verdâtres, c'était une étrange pierre que personne ne connaissait — ainsi parle la chronique et elle ajoute : on avait l'impression que la lune avait riposté.

Et puis, il y a encore Jocelyn de Sarrazin, que Simon de Montfort fit brûler vif comme hérétique sur la place d'Aurillac lors de la guerre contre les Albigeois. Imaginez cette immense place devant la cathédrale et cette foule hébétée. C'était vers midi, le seigneur de Sarrazin, la corde au cou, au sommet du bûcher, et le bourreau allumant le feu. « Et voilà que tout à coup et contre les commandements de Dieu, relate la chronique, la lune malicieuse apparaît au ciel. Pendant une heure au moins, elle contempla à loisir l'horrible spectacle, se montrant très satisfaite de la fin pitoyable du seigneur de Sarrazin, affichant au surplus devant tout le peuple assemblé une mine hautaine et excessivement hostile. »

Comme vous voyez, toutes ces histoires, qu'elles proviennent d'une chronique ou du cerveau malade d'un baron, ont quelque chose en commun : une certaine fantasmagorie délirante qu'on ne trouve pas dans la naïveté des anciens contes et qui pourtant fait songer à ceux-ci car l'atmosphère est semblable. Je me comprends : j'aime fouiner dans les vieilles archives, j'adore cela et je les collectionne, je les lis durant les quelques heures de loisir que me laisse mon travail.

Tout cela, le baron me le raconta d'une voix teintée d'ironie : il était évident qu'il voulait me convaincre que lui-même ne prenait pas tout cela au sérieux; il voulait simplement me prouver que cette maladie, cette singulière peur de la lune, s'était transmise dans sa famille de génération en génération. « Elle est dans mon sang, elle est dans ma tête, dans mes nerfs », répétait-il sans cesse. C'était sans doute vrai. Des années plus tard, la fille du sacristain de Sleisnegg m'a parlé d'un vieil oncle du baron; il était à moitié fou et, les nuits de pleine lune, m'a-t-elle dit, il se réfugiait derrière l'autel de l'église du village, hurlant toute la nuit des litanies. J'ai aussi eu en main une Bible qui avait appartenu à une sœur du baron morte jeune. Dans cette Bible, j'ai pu déchiffrer quelques annotations dont l'encre avait pâli; elles m'ont fait frémir d'horreur tant elles étaient insensées : « La lune qui agit lentement me ronge la moelle », y était-il écrit d'une main malhabile de jeune fille. N'est-il pas curieux que cette enfant parlât de la lune et de son action lente comme s'il s'agissait d'une maladie latente?

Par ailleurs, ce soir-là, la crise — car, manifestement, c'est de cela qu'il s'agissait, d'un trouble chronique de l'équilibre psychique — la crise donc ne dura que deux heures. Vers onze heures, le baron se calma tout à fait et s'en fut au lit. Lorsque le lendemain matin, il vint partager mon petit déjeuner, il était redevenu le charmant aristocrate autrichien, à l'aimable modestie... mais vous connaissez ce type-là.

Quelques jours plus tard, j'ai parlé de cette affaire avec le médecin de Sleisnegg. C'était un vieux monsieur grognon, une espèce de rustaud, mais non dépourvu de connaissances. Pour un crâne défoncé, une pneumonie, une jambe démise, il était l'homme de la situation. Quant au cas du baron, cela ne l'intéressait pas.

— Ecoutez, me dit-il, il y a des phantasmes nettement plus désagréables. Avez-vous entendu parler de cet homme qui s'imaginait être en porcelaine?

Puis, il lança une plaisanterie leste et très vulgaire. Pour lui, la discussion était close.

Dans les mois qui suivirent, je dus à plusieurs reprises me rendre pour affaires chez le baron Sarrazin. Je me rappelle qu'un jour, il me fit venir parce qu'un de ses gardes forestiers, qui avait été accidenté durant le service, faisait valoir ses droits à des indemnités. Je lui conseillai de donner satisfaction à l'homme. Que pouvais-je faire d'autre? Ma proposition le laissa stupéfait; il n'avait aucun sens de ses obligations sociales.

— Quelle outrecuidance, s'écria-t-il, cet homme est un ivrogne, un bagarreur, il néglige son service et quoi qu'il en soit, il aurait dû de toute façon être congédié!

Je lui dis que devant un tribunal l'homme aurait malgré tout raison; qu'il serait donc préférable de liquider cette affaire par un arrangement à l'amiable. Il ne voulait pas en entendre parler. Il finit cependant par céder — apparemment du moins —, disant qu'il y réfléchirait, qu'auparavant il en parlerait au Rittmeister pour savoir ce qu'il en pensait. Ce capitaine de cavalerie possédait le domaine voisin. Retenez son nom, von Zsoltany; nous en reparlerons.

Je voulus prendre congé, mais il ne me laissa pas partir, il insista pour que je reste. Mon acceptation le rendit de meilleure humeur. Je m'en rendis compte dès qu'il se mit à me raconter des histoires de maquignons et des anecdotes rappelant le temps où il était en garnison en Galicie — dans les deux cas, sa connaissance du jargon approprié était étonnante.

Je ne sais plus comment il en vint à parler de ses armoiries. Peut-être ce brusque coq-à-l'âne annonçait-il déjà la crise qui était imminente? Les armoiries du baron représentaient le disque argenté de la lune fendu par une hache que maniait un bras soutenu par des éclisses. Je suis certain que ce genre de blason est de date récente, car l'héraldique des temps anciens ne connaissait pas de telles représentations; elle se contentait d'emblèmes plus simples. Mais j'eus soin de ne pas m'en ouvrir au baron, défendant devant lui le point de vue que ce genre d'armoiries devait remonter aux croisades.

Le baron n'était pas de mon avis; il établissait un rapprochement entre le disque lunaire argenté de ses armoiries et d'obscurs contes de fées bretons; ses explications étaient fort confuses — mais une chose me frappa : pendant tout un temps, il parla de la lune comme d'une femme.

Brusquement, il se leva et s'approcha de la fenêtre. La baronne n'était pas encore rentrée de sa promenade. Cela l'inquiétait.

— Il fait déjà noir, dit-il, je n'aime pas qu'elle soit dehors par les nuits de pleine lune. Il y a des croix le long de nos routes de campagnes, qui, au clair de lune, projettent des ombres effrayantes. Cela terrifie les chevaux.

Il avait raison. Cette fois, l'inquiétude du baron était fondée. C'est de cette manière que deux ans auparavant sa petite fille avait été tuée. Je tentai de changer le cours de ses pensées, mais n'y parvins pas, et soudain la crise éclata.

Avez-vous déjà vu un chien hurler à la lune? C'était cela, c'était exactement ce spectacle-là auquel j'assistais. N'est-il pas prouvé que la lune exerce une influence — mais comment? — sur certains animaux et sur certaines plantes? Parlez-en donc un jour à un jardinier : cette influence semble d'ailleurs aussi s'exercer sur les êtres humains — je connais des paysannes qui ne se coupent les cheveux qu'à la lune croissante. Bref, la lumière de l'astre fit entrer le baron en transe. L'œil fixe, il parlait de la lune, ne sachant pas lui-même ce qu'il racontait.

— Elle nous hait, elle nous assassine! Il n'y a pas moyen de lui échapper. Ceux qui m'ont précédé se sont défendus, ils ont accepté le combat. En vain, ils y ont tous succombé, tous.

Et il en revint à ces vieilles chroniques insensées :

— Mes ancêtres, oui... ils en savaient certainement plus que moi sur ce qui lie le destin des Sarrazin à la lune. Le mystère gît quelque part dans les décombres accumulés par les siècles. Olivier de Sarrazin, lui, le connaissait encore; il savait pourquoi il tira ses boulets contre la lune. Et ce Melchior de Sarrazin, qui envoya des hérauts jouant du fifre et de la timbale par tout le pays, promettant quatre livres d'or, des joyaux et des colliers aux marins qui immergeraient de lourds blocs de rocher au point précis de l'océan où, tous les soirs, la lune jaillissait des eaux pour commettre de nouveaux péchés.

Puis, sa voix devint murmure, il se pencha vers moi et me souffla à l'oreille :

— Parfois, oui, parfois, il me semble que, dans mon enfance, j'ai connu le secret perdu de cette haine que nous voue la lune. Alors, pendant l'espace de quelques secondes, tout m'apparaît clair; comme une étincelle, un souvenir me traverse l'esprit, et je connais un mot, un seul mot que j'ai toujours cherché — mais, l'instant d'après, il est oublié, seule demeure la peur, la peur devant l'inexorable, l'effroi!



La crise se fit plus violente, atteignant un paroxysme de loin supérieur à la première. Le visage défait, le baron se mit à trembler, des gouttes de sueur froide perlaient sur son front et l'éclair de la folie rendait ses yeux hagards.

— Elle a tué mon enfant! Le saviez-vous? hurla-t-il. Elle me tuera aussi, cette face grimaçante de Judas suspendue là-haut dans la nuit, cette damnée face jaune d'assassin!

Alors, à cet instant précis — je ne savais que faire, j'avais en vain sonné un serviteur —, à cet instant précis, grâce au ciel, la baronne entra.

Je ne vous ai pas encore parlé de la baronne, n'est-ce pas? Je ne pourrais dire si elle était belle, mais en tout cas, ce n'était pas une femme commune. Si vous voulez vous en faire une idée — elle avait une chevelure sombre et des yeux clairs; cela donnait à son visage un charme étrange. Mais ce qui était le plus troublant, c'était sa démarche : elle semblait flotter ou glisser.

Un coup d'œil lui suffit pour se rendre compte de l'état du baron et elle agit immédiatement en conséquence. Elle ferma les volets; c'était la première chose à faire et je n'y avais même pas pensé. Ensuite, elle prit la main du baron et se mit à la caresser; puis elle lui essuya le front. Tout cela, sans dire un seul mot, avec une tendresse et une douceur infinies. Le baron se calma. Elle et moi, nous échangeâmes un regard, je sentis que ma présence était inopportune et elle ne me retint pas.

Il s'ensuivit une période durant laquelle je ne vis pas le baron. Il était souvent en voyage et pendant quelques mois, il résida dans la capitale. C'est de là qu'il rapporta l'objet : le télescope. Il semble que, dans un moment de lucidité, il ait décidé de refouler son obsession mystique en procédant à une étude de la réalité astronomique. C'est à cela que ce télescope devait lui servir. Mais les événements prirent un cours entièrement différent.

Je le rencontrai un jour qu'il sortait de la société d'assurance contre la grêle et je l'accompagnait jusqu'à la Bezirkshauptmannschaft.

Nous parlions des affaires qui l'avaient amené en ville. Mais soudain, montrant d'un geste méprisant et dédaigneux le firmament, il s'exclama sans transition :

— L'avez-vous déjà vue de près? Non. Jamais sans doute! Jamais, hein! Mais, moi — et, à plusieurs reprises, son poing se rabattit sur sa poitrine — moi, je l'ai vue, oui, je l'ai vue. Un visage sournois, dépravé, rongé par le vice, couvert de pustules rondes comme celles de la variole. Et, de haut en bas, entre les tumeurs et les chancres, une fente, large, rouge sang...

Il s'arrêta, saisit ma main et me dit à voix basse, avec une lueur de satisfaction dans les yeux :

— Fendue par le milieu d'un coup de hache.

Puis, il éclata d'une rire aigu.

— C'est un désert. Mort, depuis des millénaires. Le crétin de l'univers, oui, le crétin.

Il lâcha ma main. Les passants le regardaient d'un air étonné; il ne s'en apercevait point.

— Je n'en ai plus peur, car, maintenant, je la connais, disait-il. Non, tout cela, c'est le passé. Mais elle — elle me craint, elle ne supporte pas mon regard. Elle se cache quand le télescope est braqué sur elle; cherchant à droite, à gauche, elle accumule le moindre petit nuage devant elle. Parfois même, quand il n'y a pas de nuages derrière lesquels se cacher, elle décrit des zigzags dans le ciel, tellement rapides que j'ai peine à la suivre. Alors, c'est toujours au même endroit qu'elle disparaît; derrière le mur qui borde le parc du Rittmeister, entre les ormes et les acacias, je la perds de vue. Que va-t-elle faire là? Qu'y cherche-t-elle? Toujours à ce même endroit! Je devrais d'ailleurs avertir Zsoltany que la lune se délecte parmi ses ormes.

Cette pensée ne le quittait plus.

— Il est parti en voyage, quelque part en Hongrie; il laisse aller tout à vau-l'eau; il part. Je ne sais quand il revient. Mais il faut que je lui dise, que c'est toujours au même endroit — entre les ormes et les acacias — que la lune... — il faut que Zsoltany le sache...

Entre temps, nous étions arrivés devant la Bezirkshauptmannschaft. Il eût peut-être convenu de devancer les intentions du baron et d'en avertir les fonctionnaires, mais je ne m'en rendis compte que plus tard. D'ailleurs je présume que ceux-ci ne remarquèrent rien de particulier, car, lorsque je pris congé du baron, il était calme et me parla d'une façon tout à fait raisonnable.

Ce fut la dernière fois que je le vis. Quelques jours plus tard, le drame éclata.

Je vais tenter de reconstituer — ce n'est pas facile — le déroulement des événements qui les précédèrent. Je ne puis me porter garant de l'exactitude de tous les détails.

Il est neuf heures du soir; le baron se trouve dans la loggia de la salle où il a l'habitude de travailler. Il a braqué le télescope sur le ciel nocturne; il attend que les nuages se dispersent.

Il se sent inquiet; c'est plus que de l'inquiétude : c'est une angoisse folle qu'il ressent. Il pense à ses ancêtres qui ont succombé à cette lutte. La lune est rouée. Peut-être a-t-elle déjà décidé du sort du dernier d'une longue lignée d'ennemis?

Le ciel s'est éclairci. La lutte commence. La lune est là, jaune visage d'assassin qui fixe le télescope.

Le même jeu que le soir précédent se répète. La lune pâlit, sachant que le télescope est braqué sur elle. Le baron voit qu'elle s'inquiète, qu'elle s'effraie; il voit qu'elle veut s'échapper, glissant vers la droite, vers la gauche, tentant de se soustraire au regard qui la poursuit; enfin, la lune renonce à engager le combat; elle s'enfuit en zigzags dans le ciel, disparaissant derrière le parc de Monsieur de Zsoltany, où elle se cache derrière la cime des ormes.

Le baron ne bouge pas; la lutte est loin d'être terminée. Cette fois, il veut trouver la clé du mystère; il veut savoir pourquoi la lune se cache toujours au même endroit parmi les arbres du parc du Rittmeister. Il reste là à attendre, parcourant le mur du parc avec son télescope; l'esprit de cet Olivier de Sarrazin qui fit canonner la lune par ses bombardes, l'anime.

Là — une lumière! La voilà! Elle ose se montrer de nouveau.

Non. Ce n'est qu'une fenêtre éclairée. Comment est-ce possible? Le Rittmeister n'est-il pas en voyage? La maison est vide. Serait-il revenu à l'improviste?

Oui, c'est bien le Rittmeister; le baron le reconnaît au travers de son télescope. Monsieur de Zsoltany est donc rentré, mais il n'est pas seul; une femme est auprès de lui, il la tient dans ses bras, il la serre contre lui, la lumière de la lune joue sur ses épaules blanches.

Mais, qu'est-ce? La lune se pavane dans le ciel et rit. Elle regarde d'un œil narquois la fenêtre éclairée et se tord de rire. Qu'est-ce que cela signifie? La lune rit!

Je ne sais pas si le baron a reconnu la femme ou s'il a deviné la vérité. Il pousse un cri, renverse une table, trouve la porte, l'ouvre avec violence — l'instant d'après, il se trouve dans l'escalier.

Non. Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées. Le baron semble avoir quitté la maison en affichant un calme absolu; il a auparavant décroché du mur une cravache qu'il emporte avec lui.

Je ne sais pas comment il passa le mur du parc. Le serviteur du Rittmeister ne le remarqua point. Par la suite, ce dernier décrivit souvent la scène qu'il vit, lorsque, attiré par le coup de feu, il pénétra dans la chambre.

La baronne s'était évanouie dans les bras de Monsieur de Zsoltany. S'appuyant au mur, le visage meurtri par un coup de cravache, ce dernier serrait un revolver dans sa main.

Le baron était étendu sur le plancher, couvert de sang, la bouche ouverte, la balle tirée par le Rittmeister lui ayant traversé le cou. Le rondin qu'il avait ramassé en cours de route, sans doute pour défoncer la porte, lui était tombé des mains.

Toute cette scène baignait dans une lumière argentée — par la fenêtre ouverte, la lumière de la lune envahissait la chambre.

Voilà l'histoire du baron Sarrazin, elle vous appartient, faites-en ce que vous voulez. Je ne crois pas que, chez vous, dans la capitale, on se souvienne encore de lui. Il n'a joué aucun rôle, ni en politique, ni dans la société. Une seule fois, son nom fut cité dans les journaux. C'était en 1908, lorsque entre un Harrach et un Ungnad-Weissenwolf, il participa au grand cortège historique par lequel la noblesse autrichienne voulut honorer son empereur octogénaire.



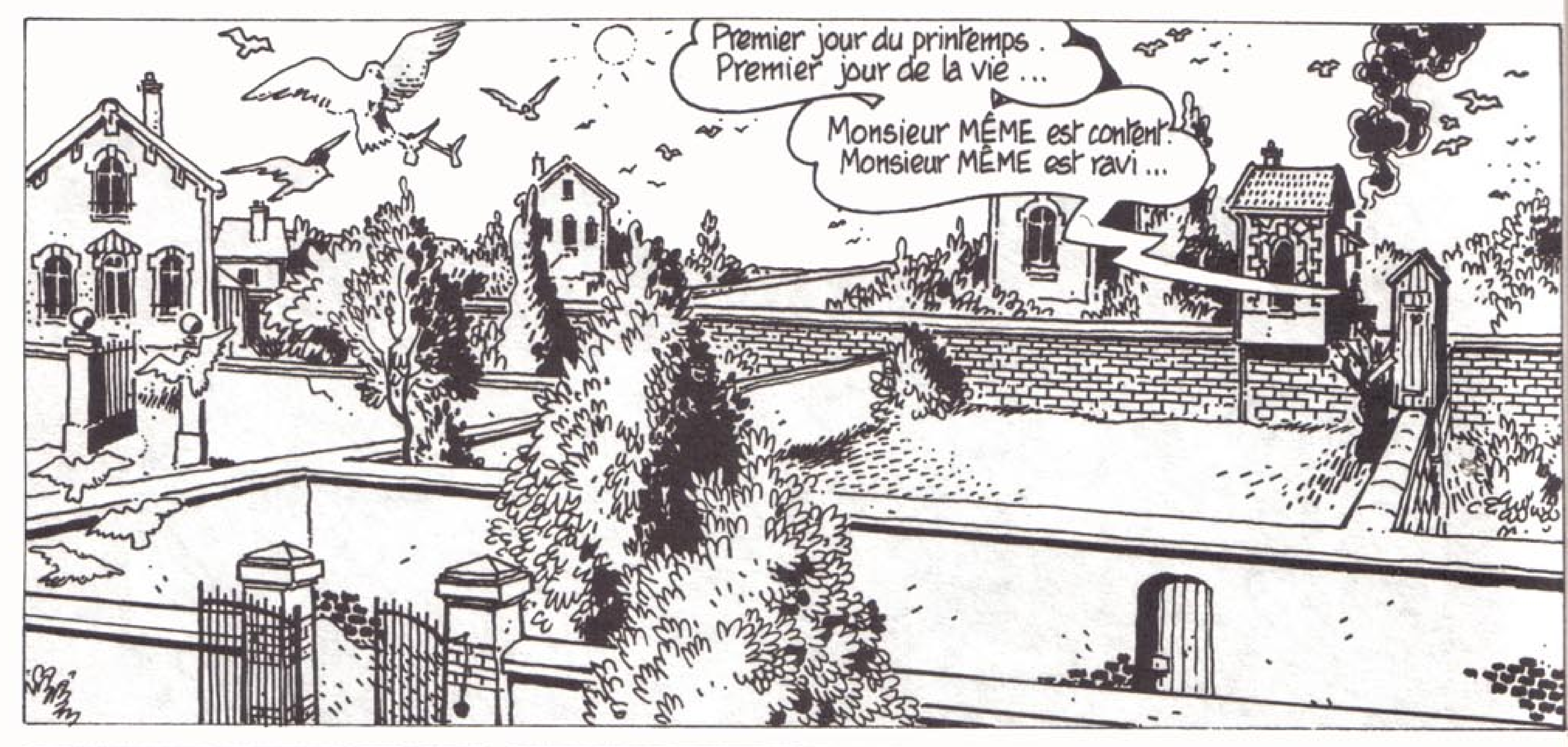
ICI MÊME

CHAPITRE IV : BON DIEU, QUEL PRINTEMPS !

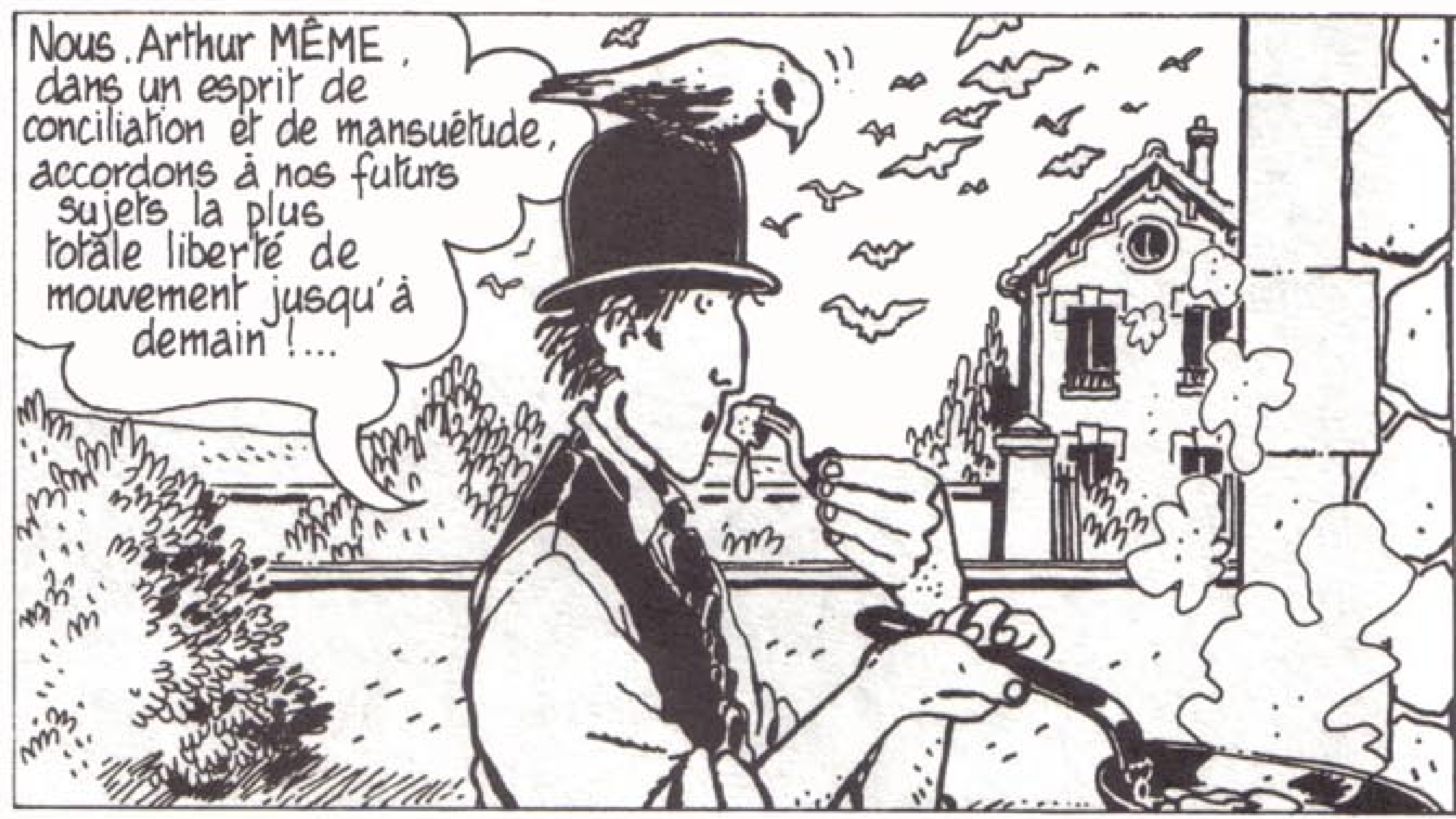


TARDI FOREST

Depuis longtemps, trop longtemps, Arthur Même a oublié le temps de son enfance, où il pouvait courir dans la nature. Sa famille a, en effet, perdu tous ses biens à la suite d'inextricables procès et il est obligé de vivre sur les murs de Mornemont, le Pays clos. Même ne conserve plus que la propriété de ce labyrinthe d'enceintes et aucun des nouveaux propriétaires de Mornemont ne peut entrer ou sortir de chez lui sans payer à Même un octroi. Tous lui vouent une haine sans partage et sont prêts à lancer sur lui leurs redoutables molosses, s'il venait à glisser de son refuge. Seule la jeune Julie Maillard semble lui accorder un peu de sympathie.


Premier jour du printemps. Premier jour de la vie...
Monsieur MÊME est content. Monsieur MÊME est ravi...

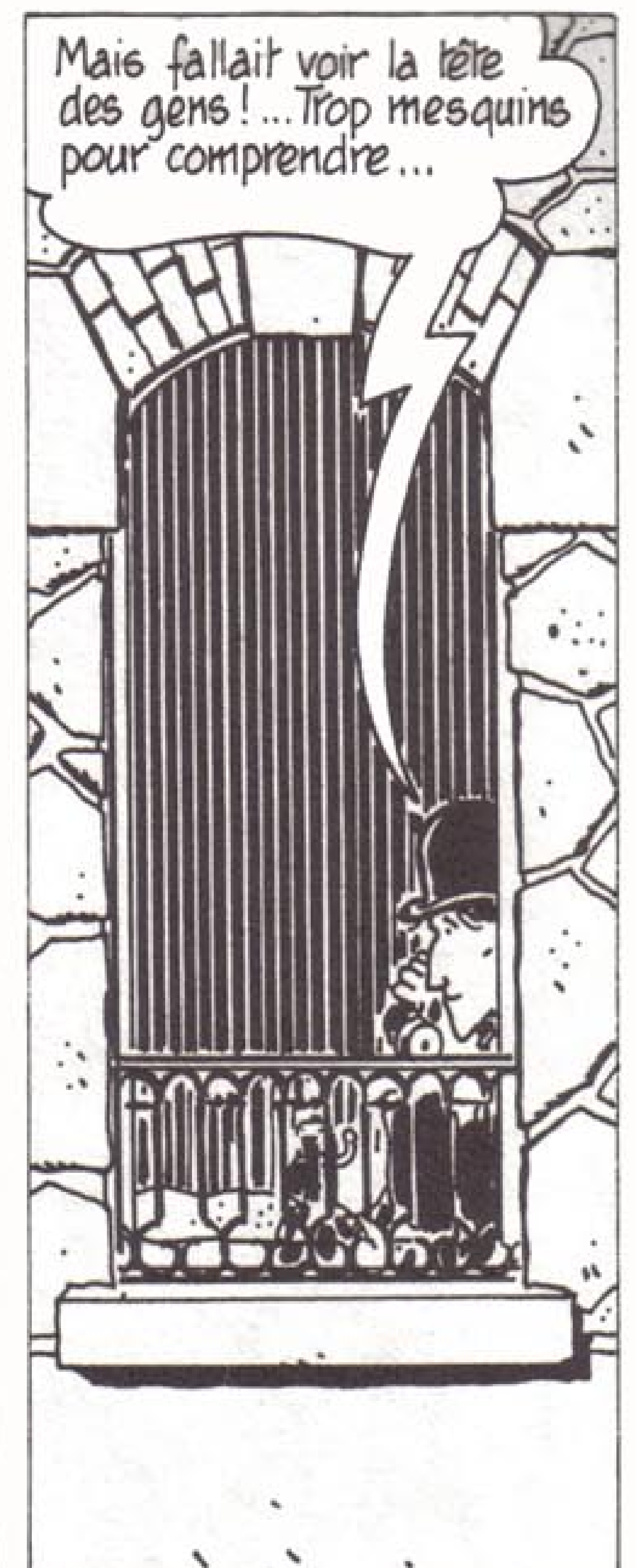

Aujourd'hui, GRAND DÉVERROUILLAGE... Ouverture GÉNÉRALE des grilles...

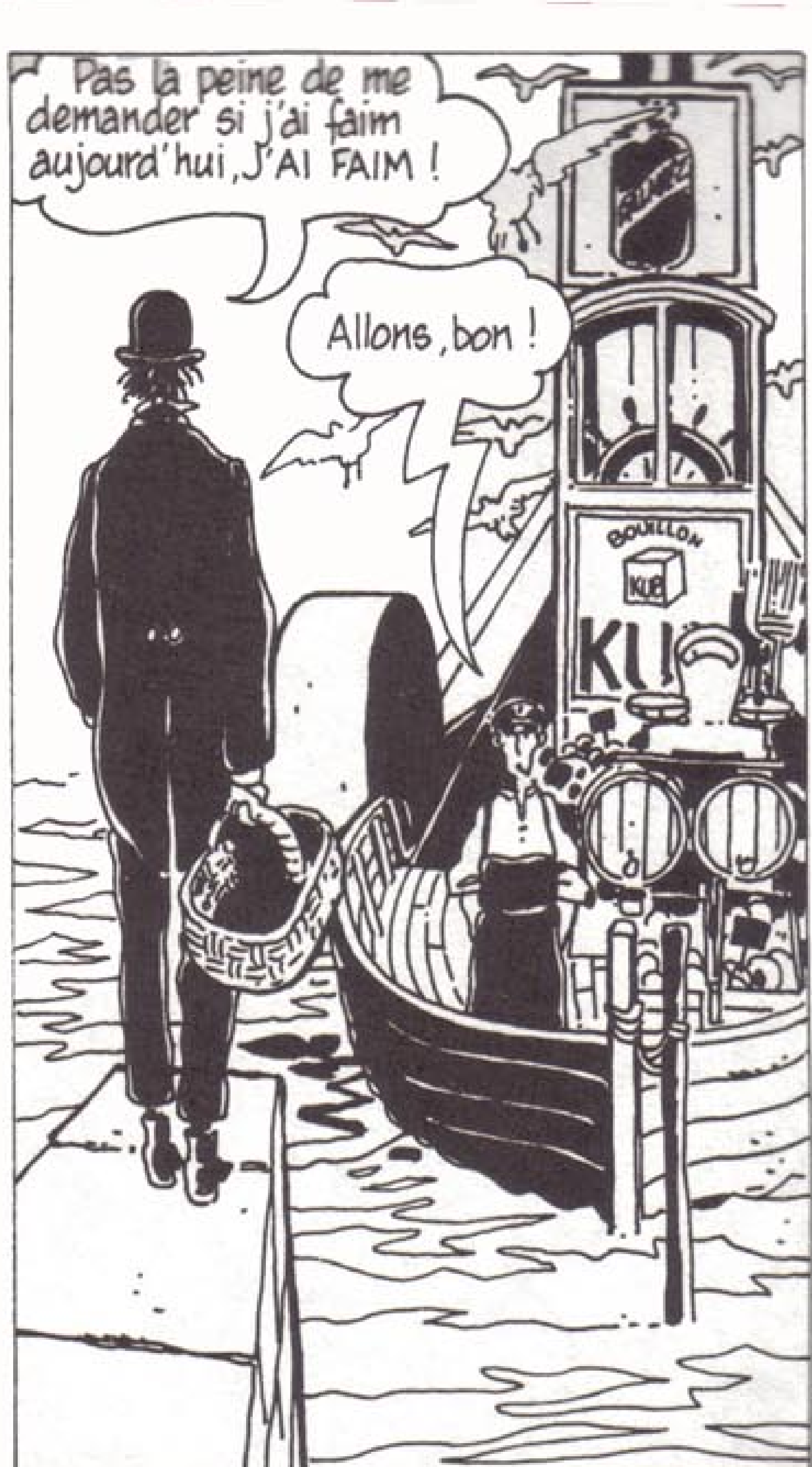

Nous, Arthur MÊME, dans un esprit de conciliation et de mansuétude, accordons à nos futurs sujets la plus totale liberté de mouvement jusqu'à demain !...


Cette mesure de bienveillance se comprend sans contrepartie d'aucune sorte, droit de péage exceptionnel ou impôt nouveau !


(Il faudrait que je m'offre un porte-voix ou un mégaphone...)
48


Parfaitement ! J'ai ouvert toutes les grilles, Maman. Enfin presque toutes... A 5 heures ce matin je m'y suis mis. A 10 heures j'en étais à ma trente-quatrième... Ça en fait du chemin parcouru et de la fatigue !


Mais fallait voir la tête des gens !... Trop mesquins pour comprendre...


Pas la peine de me demander si j'ai faim aujourd'hui, J'AI FAIM !
Allons, bon !
BOUILLON
KUB
KU


Des maquereaux au vin blanc, du jambon fumé, du fromage de Hollande !...
Terrible, comme les gens changent ! Vous ne voulez pas aussi une bouteille de champagne, pendant que vous y êtes ?
Du champagne ?


Donnez m'en deux...Du brut! ... Il paraît que c'est le meilleur...

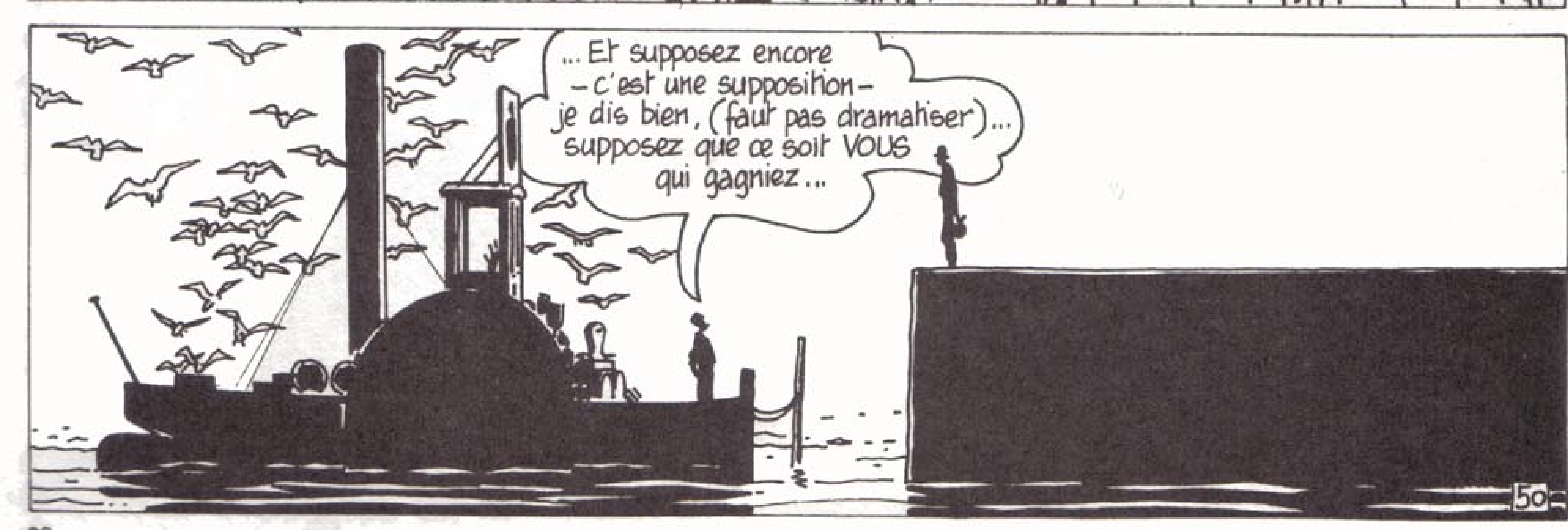

49

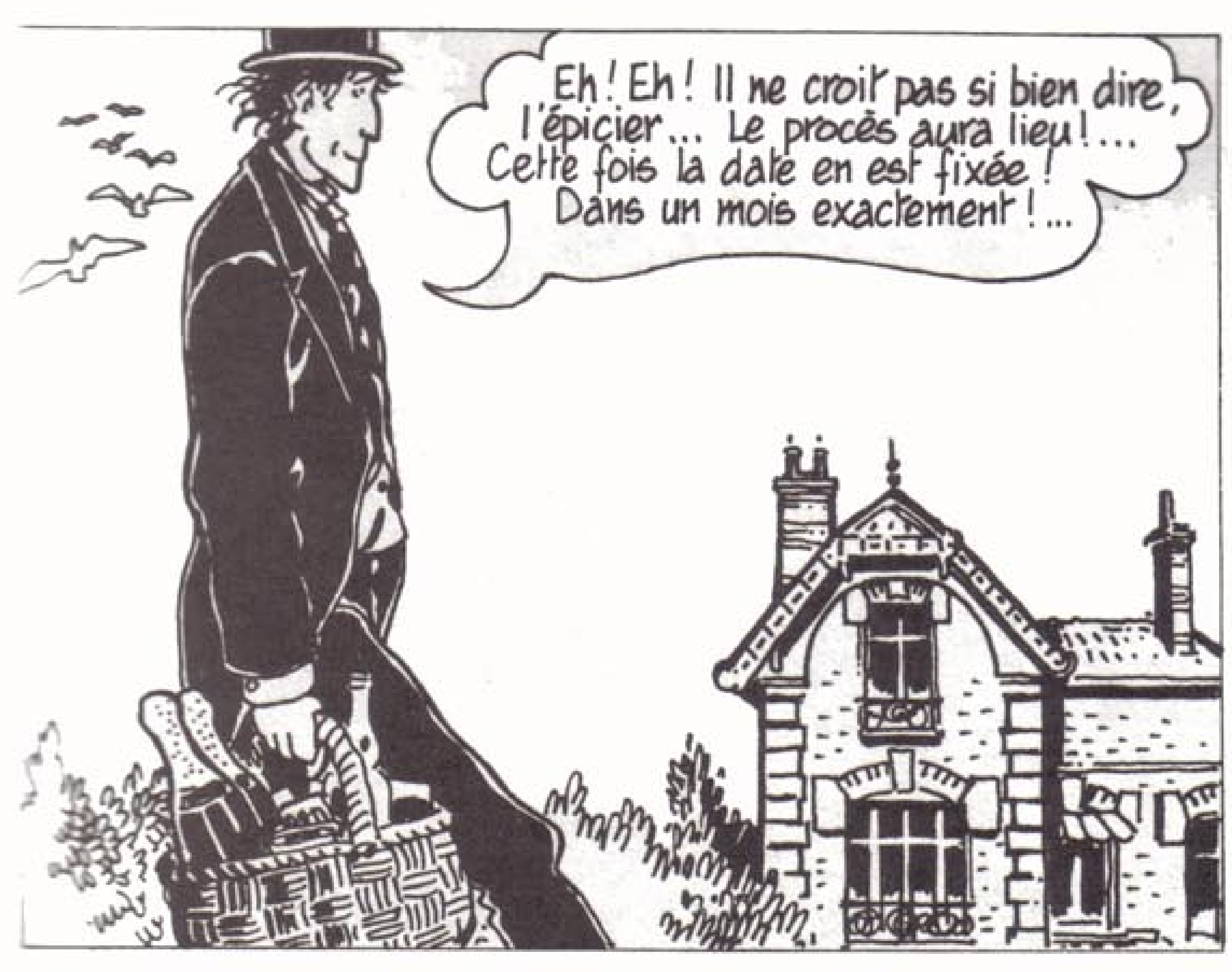

Vous n'allez pas faire une bêtise, au moins ?
Une bêtise ? Vous croyez que je veux me remplir la panse et m'enivrer afin de trouver le courage de me faire sauter la cervelle ?...


Oh ! La la, j'ai pas dit ça ! ... Et je l'ai même pas pensé ! ... Je pense à toute autre chose ... Je pense au contraire que pour la première fois vous avez l'air de trouver du goût à l'existence...
Et alors ?
KUB

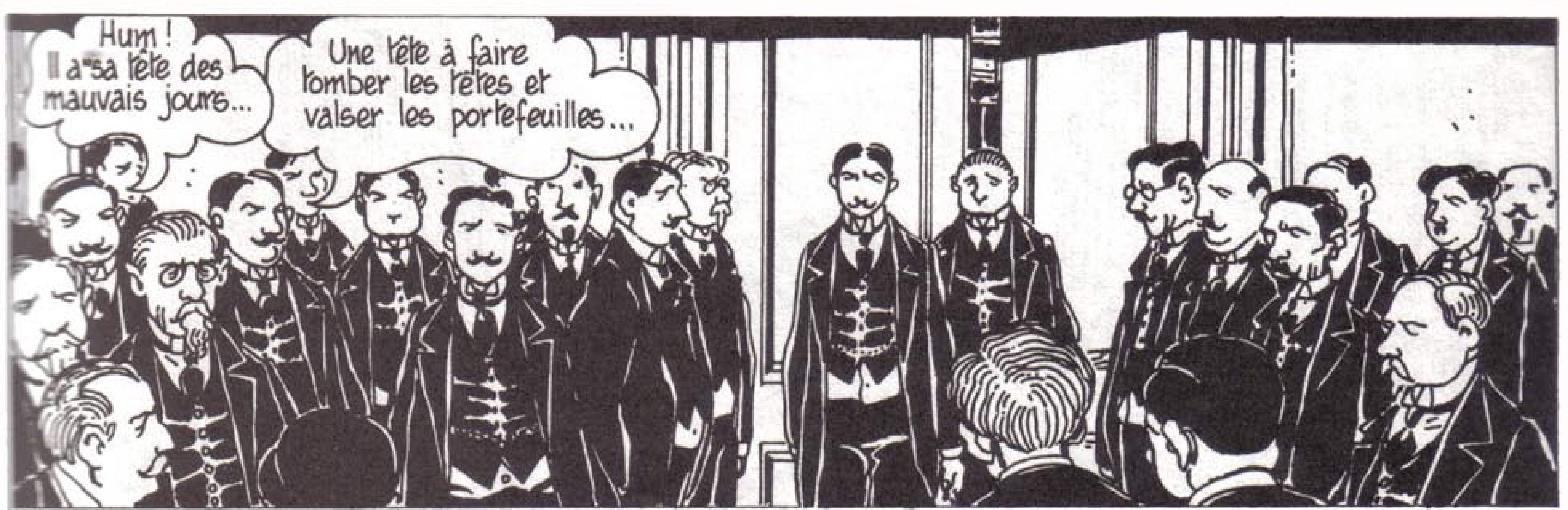

Et alors ?... Et alors ?... Et alors, j'me dis que ça cache quelque chose...
Cette chose cachée, ce serait quoi, selon vous ?
ANDOX

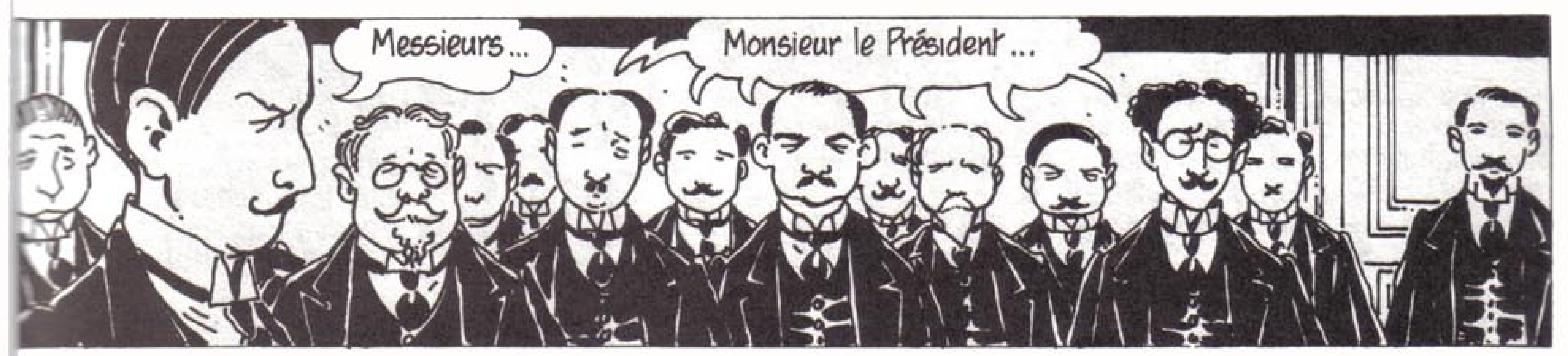

J'sais pas... Pas encore... Peut-être bien, une espèce de chambardement... Ici, dans MORNEMONT...
Tenez : ce procès dont vous nous rebattez les oreilles depuis perpète, eh bien : supposez qu'il ait lieu...vraiment...


... Et supposez encore – c'est une supposition – je dis bien, (faut pas dramatiser)... supposez que ce soit VOUS qui gagniez ...
50


Eh! Eh! Il ne croit pas si bien dire, l'épicier... Le procès aura lieu!... Cette fois la date en est fixée! Dans un mois exactement!...


Monsieur le Bâtonnier m'a envoyé BOUGREVAL son premier avocat... Et BOUGREVAL m'a dit: "Nous allons vers de grands bouleversements, cher Monsieur... Un tournant de l'histoire..."


Hum! Il a "sa tête des mauvais jours...
Une tête à faire tomber les têtes et valser les portefeuilles...


Messieurs...
Monsieur le Président...


Messieurs, avant de réunir ce conseil extraordinaire... restreint, comme vous pouvez en juger, et en exigeant au préalable le secret le plus absolu sur le débat qui va suivre... j'ai beaucoup réfléchi...
51


Et j'oserais dire ... que mes réflexions ont été - par la force des évènements - imprégnées d'une gravité exceptionnelle !


J'ai d'abord pensé à vous, Messieurs, aux ministres dont le courage et la vigilance n'ont jamais faibli... à votre fidélité à un idéal de sagesse ... et de rigueur...


... En ce qui concerne ma personne, j'ai mesuré, avec une acuité particulière, combien - et plus que jamais - elle se confondait intimement avec ma fonction ... Cette fonction dont le suffrage des citoyens a jugé bon de m'investir...


... J'ai médité les exigences de l'histoire ... et songé à la tâche dont le destin pouvait me charger, peut-être m'accabler...


... Puis je me suis penché sur la Constitution, je me suis longuement penché sur la Constitution...
52







Hum !
Hon !
Hmurh !
Hon !
Hum !
Hum ! Hum !
Hon !
Hmurh !
53

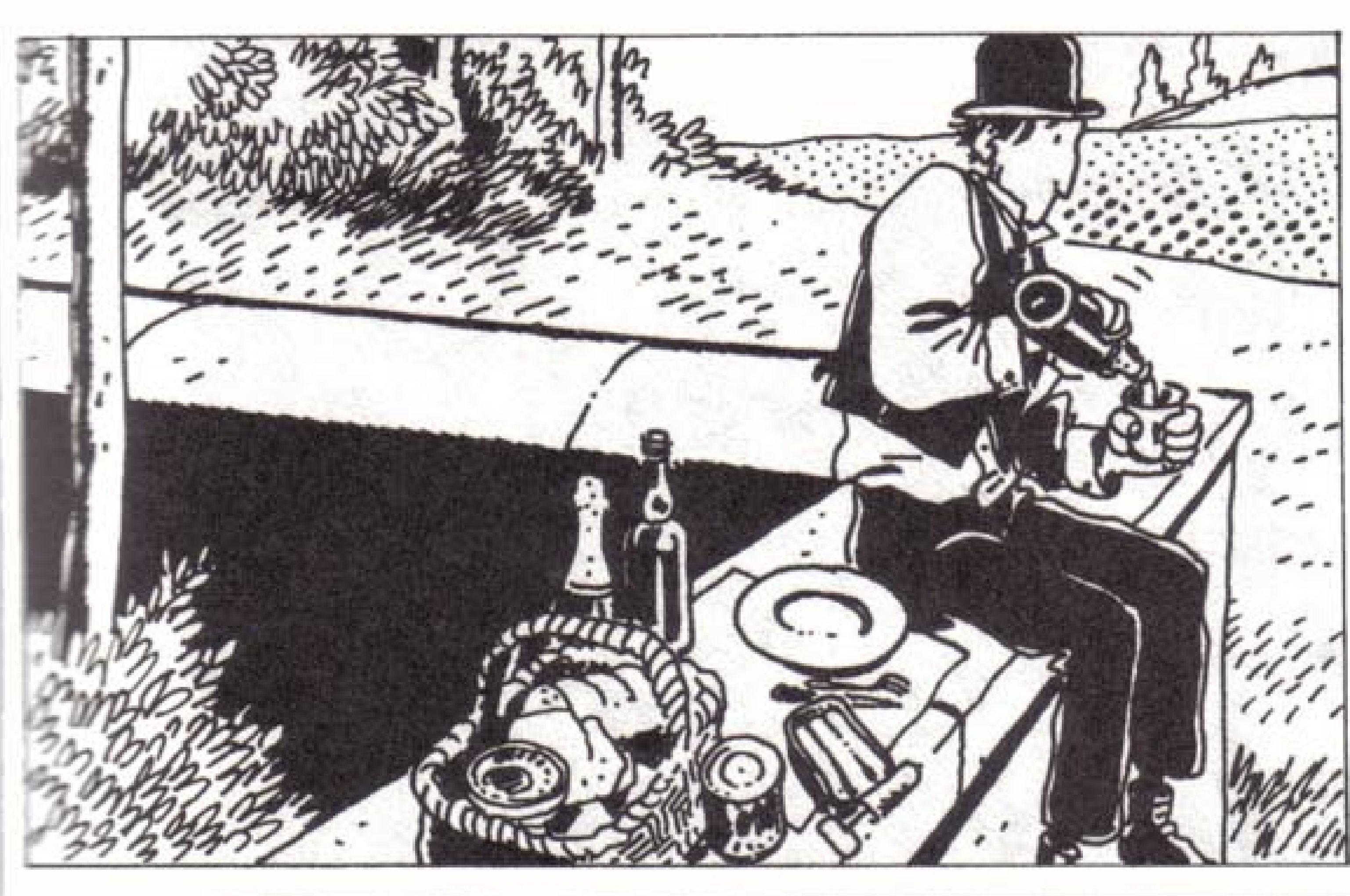

Me suis-je bien fait comprendre ? Est-il nécessaire de préciser la source de mes réflexions ?...
NOUS ALLONS PERDRE LES ÉLECTIONS, MESSIEURS...

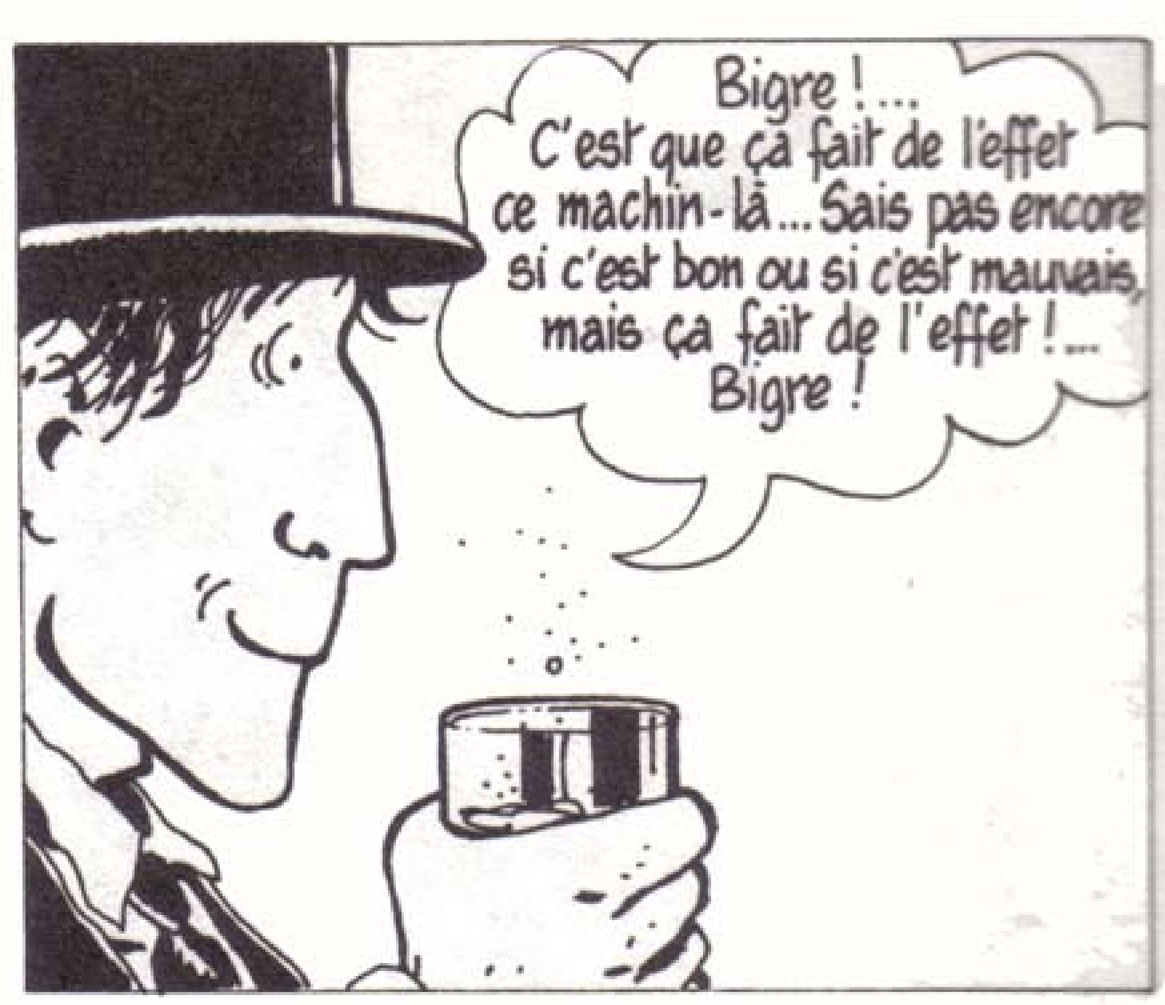

Si vous permettez, Monsieur le Président, beaucoup parmi nous ne jugent pas la situation à ce point désespérée !
Les sondages - tous les sondages - sont d'un avis contraire. Ils nous accordent un score de 31 à 34 % ... à tout casser.
A tout casser !


Il y a des jours où je me dis : "Tout est ordinaire..." Et à courir du matin jusqu'au soir dans un éternel demi-jour, à courir dans la grisaille, à la fin je pâlis... On pâlit quand on se vide - et je me vide -, il n'y a pas d'autre mot... Mon sang et le sens de ma vie s'enfuient par les écorchures de mes talons... Et hors mes talons saigneux, il n'y a plus rien de vif en moi...


Mais il y en a, des jours, il y en a où je me dis : " Enfin j'y suis ! ". Ce jour est la veille du jour où je serai moi, où je serai roi chez moi !


Où est la vérité ? Est-ce l'approche de l'événement qui inspire le discours, ou le discours qui crée l'événement ?
PLOP!
54




Bigre !... C'est que ça fait de l'effet ce machin-là... Sais pas encore si c'est bon ou si c'est mauvais, mais ça fait de l'effet !... Bigre !


Quel printemps !... Bon dieu, quel printemps !... Des printemps comme ça, j'en ai pas connu beaucoup... Un seul peut-être... Je devais avoir 6-7 ans... Je me demande si c'est la dernière fois que j'ai vu mon père ?


Un printemps doux... Un pique-nique avec mon père... au bord du lac... Tous les deux tout seuls, mon père et moi...


...Il y avait beaucoup d'oiseaux sur le lac, de grands oiseaux...


... De très grands oiseaux...
55







Félicitations, Julie ! ... JAMAIS, TU ENTENDS, JAMAIS PLUS, je ne te reprêterai un de mes cerfs-volants ! Plutôt les brûler tous !

Pleure pas... J'vais aller t'le décrocher...,

(Avec ses jouets, Marcel est d'un con, il est con, c'est pas possible!)

56


(Julie et son frère Marcel !... Ils jouent au cerf-volant comme des gosses !)


Je n'ai jamais vu une fille aussi belle, ni un garçon aussi laid !
Attends, je vais t'aider. ...Pour les cerfs-volants, ce que j'ai dit c'était seulement comme ça !...


Mais je suis pas vache... Tu me crois quand j'te dis que je suis pas vache ?
J'me doutais bien qu't'avais pas d'culotte !..
C'te blague ! J'en mets jamais !


T'as de belles fesses !... J'te dis ça parce que c'est pas la peine de faire semblant, j'les vois comme je veux tes fesses... J'les regarde même bien en face, vu que j'ai l'nez d'ssus...
J'veux pas t'faire de peine, Marcel, mais t'es pas l'premier à m'le dire que j'ai de belles fesses...


DIEU ! Est-ce qu'on te les a déjà embrassées tes fesses, Julie ?
Pose pas ce genre de questions. Fais c'qui t'plaît et qui t'démange.


HUM MM!
57


ASSEZ!


Merde, MÊME!
Qu'est-ce qu'il foutait là, et de quoi je me mêle ?
Assez ! ASSEZ !...


Assez ? J'aimerais savoir pourquoi t'aurais l'droit de m'dire "ASSEZ", mon vieux ?
Il y a PLUS D'UNE MINUTE que vous êtes sur mon mur ! Vous y avez mis les PIEDS, les DEUX, et je dis ASSEZ ! HORS DE CHEZ MOI !


Faut pas vous fâcher, Arthur... On l'a pas fait exprès, c'est à cause du cerf-volant...ou si vous préférez c'est à cause du vent..., un sale petit coup de vent qui a rabattu l'cerf-volant sul' pommier...
Façon d'voir les choses ! Pour moi ce coup d'vent, j'le bénis ! Sans lui, j't'aurais jamais embrassé la raie des fesses à trois heures zéro huit de l'après-midi !


RAT LUBRIQUE !
58


Le con ! Moins une que j'me casse la gueule... J'vais pas laisser passer ça...
Laisse tomber, Marcel... vois bien que Monsieur MÊME n'est pas dans son assiette !


Oh ! là là... Mauvais...
A..




Prends garde au cerf-volant, Marcel. Y'te fait un sale oeil !


Il avait ses raisons !...
59


Bon !
J'vous laisse...
J'ai du lait sur le feu !








60






POÏNG!
POÏNG!
POÏNG!
61




POÏNG!


Bonjour... J'vous dérange pas, au moins ?
Hononpadutou...


C'est pas un peu tôt ?... J'me rends pas compte de l'heure... Quand j'ai mes angoisses, ça m'détraque un peu la pendule...
Parce que la nuit j'ai des angoisses ...comme ça pour n'importe quoi ... Là, c'était pour votre œil... Dans mes rêves, dans les quat'-cinq heures du matin il était pas frais...


Alors j'viens aux nouvelles... On peut entrer ?
Hobinhoui...
62


V...vouléducafé ?
J'sais pas... Faut pas vous déranger. J'suis sûre que j'vous dérange...Vous faisiez quoi ?


C'est prop'chez vous, dites donc ?
Du café ; faut que j'en fasse de toute façon...
Vous invitez souvent des filles ?


Ça doit pas être pratique... J'dis ça, mais c'est idiot... C'est parce que j'ai jamais fait ça dans un placard. C'est p't'être tout c'qu'y a de chouette, après tout...


Au moins, ça vous gêne pas que je vous parle comme ça ?... Vous savez j'suis pas compliquée ! Et j'dis toujours : " Heureux soit qui mal y pense." Ça fait gagner du temps...
Oh ! non, oh ! non... De toute façon, f-faut que j'm'en aille...


Ah ! bon, ah ! bon...
C'est à cause des portails...
Ben, ils sont ouverts ! Qu'est-ce que vous voulez de plus ?


Justement, il faut que je commence à les refermer !... J'ai dit : OUVERT JUSQU'À MIDI... pas plus ! Si ça déborde, j'aurai l'air de quoi ?...
Ça, j'sais pas !... En tout cas, vous allez pas partir comme ça. Faut boire vot'café !
63


La tasse, c'était pour vous !
Pas la peine... J'mets pas de sucre... Humm !


C'est drôle, avant on n'se connaissait pas ! Faut dire que j'étais pas vraiment là ... J'étais même plutôt ailleurs ... Vous connaissez la capitale ?
Oh ! non, non ... Je n'ai pas quitté MORNEMONT bien souvent.


Et pas bien souvent, ça veut dire quoi ?
Ça veut dire jamais...


Prendrez-vous encore du thé ?
Non, merci... Et quand perdras-tu cette manie de me vouvoyer au petit matin ?


Accordez-moi plus souvent l'occasion de vous tutoyer le soir et nous changerons...
Hum ! Dans l'immédiat les choses se présentent mal : ce dernier conseil des ministres m'a tenu jusqu'à cinq heures du matin... Mais dans l'avenir, il n'est pas impossible que je puisse vous consacrer l'essentiel de mon temps...


Qu'est-ce que ça veut dire ?
Nous allons vers une crise de régime, mon petit, et j'ai tout lieu de penser que nous serons bientôt délivrés des charges de la présidence...
64


DÉGOÛTANT ! Les gens de ce pays me dégoûtent... Après tout ce que vous leur avez donné, ils vous jetteraient à la rue ?...
Je ne serai pas à la rue puisque je serai dans ton lit !.. Du moins je l'espère, les renversements de situation entraînent souvent le renversement des alliances...


De quoi parles-tu ? De tes ministres ?
Ah ! tu me tutoies !... C'est curieux.
Je ne vois pas ce qu'il y a là de curieux... Je souscris à ton désir, tout simplement... Et comment ont-ils été, EUX ?
Qui ça, eux ?


De quoi parlions-nous ? De tes ministres ?... HARLAN, BADINSKI, DEBARANDON, HAYOULI-HAYOUNBERG... Que sais-je ?
Héroïque et grotesque, frémissante et vulgaire, cynique et totalement dépourvue d'idées..., en bref inoubliable comme toujours !...


Je leur ai parlé de légalité (pour voir), et BADINSKI a sorti de sa poche revolver un plan destiné à protéger les institutions et le territoire national - En comparaison, la loi martiale est une mesure de détente... Puis je leur ai parlé de légitimité ... Et ils n'ont pas raté le coup du comité de salut public !


Mais ils s'inquiètent surtout de ce qu'ils appellent "le trésor public"... Comment le protéger de la canaille et des Soviets ? Toute la question est là ...


J'ai drôlement froid d'un seul coup ! Ça vous gêne pas que j'me mette un moment dans vos draps ?... J'suis propre, vous savez !...

(A SUIVRE)


FOREST ← AVEC → CABANES
RENART
BIEN, MESSEIGNEURS, JE VOUS AI COMPRIS... L'HIVER EST LÀ !.. ET PLUTÔT QUE D'ALLER AU SPECTACLE, IL VOUS CONVIENT DE DEMEURER AU COIN DU POÊLE, D'ÉCLUSER UN SCHNAPS EN VOUS CHAUFFANT LES DOUILLETTES, ET D'ATTENDRE DU FACTEUR QU'IL VOUS PARLE DU MONDE... J'IRAI DONC AUX NOUVELLES ET VOUS CONTERAI AU RETOUR COMMENT RENART ET YSENGRIN ONT PASSÉ LA JORNE À TRAVERS NOS IMAGES... COMMENT, DANS CETTE HISTOIRE ENCORE, L'UN SE LES FLATTE, ET L'AUTRE SE LES GÈLE !..
ADONC LA CAMPAGNE EST GELÉE ET SAPÉE D'UN BLANC MANTEAU... À DROITE, RENART, TOUT JOICE D'AVOIR SU AGRAFER LES CARPES QUE LA GLACE ET L'INTERDIT GARDAIENT POUR LE SEIGNEUR DES LIEUX, UN GLAISEUX ROUSCAILLEUR ET CUMULARD. À GAUCHE, YSENGRIN, LA MISÈRE AU VENTRE, MAIS LES CHASSES AU VENT ET LE DOIGT SUR LA GACHETTE :
CHASSE ET PÊCHE INTERDITES
MAIS AU GOUPIL LAISSONS LA PAROLE, PUISQU'EN VOYANT LE LOUP IL GAMBERGE DÉJÀ ET CHERCHE LA COMBINE QUI LE LUI FERA EMBLÉMIR...
HORS ÇA, RENART, LA CHASSE ET LA PÊCHE SONT INTERDITES, LADÉ ! CES POISCAILS VIENNENT-ILS DU MARCHÉ ?
CERTES NON, MON BON ONCLE, MAIS À ME DÉBLEUIR, EMPRESSEZ-VOUS, CAR MA VUE BAISSE : QUEL EST DONC CET INSTRUMENT QUE VOUS PORTEZ AVEC TANT D'ÉLÉGANCE, UN ALLUME-GAZ OU UN CRUCIFIX ?
LAISSONS CELA, NEVEU, ET EXPLIQUE-MOI PLUTÔT CETTE MANIÈRE DE PÊCHER... SONT-CE TES POMPES QUI SERVENT D'APPÂT ?
EUH... C'EST-LÀ UN SECRET QUE J'AURAIS AIMÉ GARDER POUR MÉZIGUE, ET LADÉ J'ENRAGE QUE VOUS L'AYEZ DÉFRIMÉ...


À PRÉSENT, VOUS LE SAVEZ, JE PÊCHE À LA BOTTE.
À LA BOTTE, SI FAIT !
À LA BOTTE ?


ATTENDS NEVEU !.. POUR TOI QUI PÊCHES, C'EST JOUR DE JOICE !.. MAIS POUR LE CHASSEUR, C'EST LA GUIGNE ET L'ANGOISSE !.. VOIS LES MONTS EN LEUR MAIGREUR, ET COMME, POUR MIEUX PLANQUER LEURS GARENNES, ILS SERRENT LES RANGS ET LES FESSES... ET SONGE À MES PETITS, AFFAMÉS PRÈS DE LEUR MÈRE FLIPPANTE...
A CELUI QUI PARTAGE, DIEU PARDONNE D'AVOIR PÊCHÉ... LE SAIS-TU ?

DE DIEU NI DU DIABLE ONCQUES RENART NE FUT L'EMPRUNTEUR. LES INDULGENCES DE L'UN VALENT LES MAGOUILLES DE L'AUTRE : LORS LA GÉNÉROSITÉ D'UN GOUPIL NE SAURAIT SE CONFONDRE AVEC LE TROC... VOUS ÊTES MON ONCLE ET DANS LA PEINE. CELA ME SUFFIT ; PRENEZ MA LIGNE ET MA COMBINE...

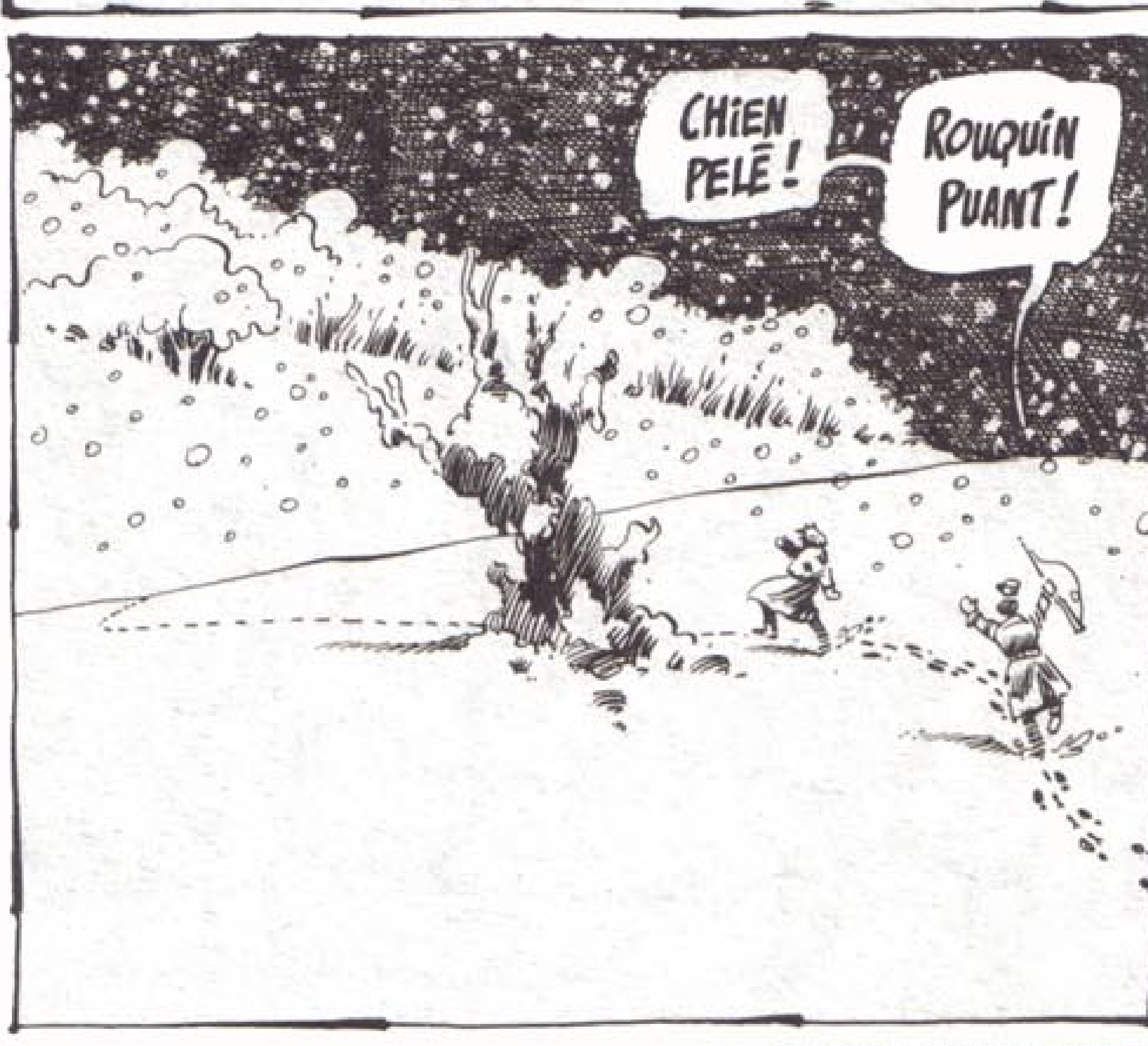

USEZ DE VOS POMPES COMME JE L'AI FAIT DES MIENNES... LES VÔTRES SONT D'AILLEURS PLUS GRANDES, PLUS GIRONDES, ET AUTREMENT SAVOUREUSES, CAR JE LES SENS, LADÉ, SCHLINGUER COMME DEUX PUTOIS !..


EST-CE BIEN AINSI ?
À MERVEILLE !.. MAIS SURTOUT NE BOUGEZ POINT AVANT D'AVOIR COMPTÉ JUSQU'À MILLE AU MOINS, LES CARPES SONT MÉFIANTES ET PÉNIBLES À SE DÉCIDER...


DES CAVES ET DES BARJOTS, MON ONCLE EST LE CAÏD : POUR AVOIR PRIS MOINS DE RISQUES, MOULT ONT DÛ SE LES COUPER, GELÉES QU'ELLES ÉTAIENT ET PLUS CHOUETTES À RAFRAÎCHIR L'APÉRO QU'À SERVIR DE TÉMOINS.


Si sur la conscience j'ai la mort de l'oncle, mes poiscails à leur tour me resteront sur le buffet... Je me range à l'idée de partage... Une carpe pour mézigue, une carpe pour les scouts, les flics et le curé.


Assez rêvassé! À te piquer tes carpes, un homme s'épuise et se meurt.
Plaf!


Chien pelé!
Rouquin puant!




C'est donc toi, COQUIN, qui choubine à chouraver mes poiscails! Où donc est RENART?
RENART m'a largué, si tu veux le savoir... Il a su m'emblêmir avec ses boniments et ladé, me voici rousti et ramasquinant la mort! Arlique un peu laga, et je t'aiderai à coiffer le goupil!


Gaffe YSENGRIN, gaffe... Il nous suffit de voir maître loup assez con et cave pour se les faire coincer et geler... Point n'est besoin qu'il se les cuise, ladé, car nul, pas même RENART, ni HERMELINE sa femme, ni HERSANDRE la tienne, ne les voudront becqueter, par trouille au bout du compte d'en devenir et à tout jamais couillons!

LES IDEES RECUES A REBROUSSE-POIL





Krazy Kat



Ignatz

ALAIN REY
LES SPECTRES DE LA BANDE
Essai sur la bande dessinée
ED. DE MINUIT
COLL. CRITIQUE
222 P. - 39 F

Malgré l'inflation galopante d'études sur la bande dessinée, il existe fort peu de travaux producteurs de nouveau. Comme à chaque fois qu'il s'agit de décrire un art qui ne s'appuie pas (au premier chef) sur la langue, la métalangue des linguistes ou des sémioticiens s'épuise à tenter de saisir un objet fuyant que la moindre prise écrase ou fige dans une extrême banalité - pendant que, à l'autre bout de la scène du commentaire, les partisans du plaisir-qu'il-ne-faut-surtout - pas - chercher - à - expliquer dénoncent la prétention de telles tentatives et s'enferment dans la célébration analphabète du « pied » qu'ils prennent à telle ou telle bande. Evidemment, cet anti-intellectualisme rageur et borné qui défend son plaisir acté, pas davantage que le réductionnisme de l'appareil universitaire, ne sont des éclairages neufs sur la bande dessinée.

Alain Rey, dans **Les spectres de la bande,** tente et réussit l'impossible : faire passer une vraie puissance vécue de lecture à travers un déchiffrage rigoureux sémiotique, sociologique et psychanalytique. Sans renoncer à rien, ni aux béatitudes régressives de la fascination des « comics », ni aux acquits de l'analyse qui en permettent le décodage, il entreprend l'étude de la naissance de ce phénomène de notre siècle en crise d'identité, en même temps qu'il élabore le récit de son développement historique aux Etats-Unis, en Europe et même en Chine ou au Japon, partout où les « petits miquets » se sont rués sur les désirs de nos collectivités d'inconscients pour les irriguer, les accentuer et les dévoiler à qui sait lire.

Pour définir son objet, Alain Rey part d'un jeu de mots producteur : le spectre de la lumière se décompose en *bandes*, suite ininterrompue de couleurs. Analyser la *bande* dessinée, c'est reconstituer la composition de la société où cet art s'élabore et révéler ses spectres bien cachés.

L'ouvrage d'A. Rey a l'avantage de prendre à rebrousse-poil bien des idées reçues. Tous les historiens de la B.D. remontent aux fresques égyptiennes ou au « Bois Protat » pour trouver des ancêtres à ce genre dérangeant pour nos classifications culturelles. Rey en finit une bonne fois avec ces illusions généalogiques qui dénient toute spécificité à un genre, en l'englobant dans des processus qui lui sont étrangers. S'il y a des ancêtres à la B.D., il faut les chercher, dit-il, du côté du maniérisme par exemple, et surtout pas du côté de la « naïveté prégénitale » du réalisme pictural.

Le mérite d'Alain Rey vient également de ce qu'il décèle dans la B.D., sous ses messages si souvent conventionnels et ses illustrations des valeurs sûres, produites par et pour des classes sociales bien déterminées, l'espèce d'anarchisme diffus qui, dès les origines, chez Topffer par exemple, ou plus encore dans la série des **Pieds Nickelés,** intervient par une sorte d'agressivité comique qui naît d'abord des schématisations et des caricatures du dessin lui-même, et ensuite d'un travail très particulier concernant le langage. Rey a raison de mettre en balance les tentatives des avant-gardes littéraires de ce siècle et le traitement de l'écrit dans la B.D. Il a raison de rappeler que Joyce ou Mallarmé se sont colletés avec le problème de la page imprimée réductrice, mais que c'est la B.D. qui a trouvé la solution, et que c'est ce qui fonde sa nouveauté. La B.D. qui, « *absorbant dans son projet la variété des graphismes, amalgamant l'indice, le symbole et l'icône, se nourrit de trucages explicites. De la légende imprimée, articulée à un dessin par de complexes lois, au texte dessiné et avalé par la figure, se perd l'autonomie du langage. Evénement, il semble ?* »

Un art du graphisme renaît en Occident par la B.D., « *quand le Verbe passionné et le bruit entrent en scène* ». Exemplaires à cet égard sont certaines images de **Gaston Lagaffe** par exemple, où, dit Rey, Franquin retrouve l'héritage de Champollion.

Après ce travail de déchiffrage de l'engendrement d'un genre, A. Rey applique son système d'analyse à deux chefs-d'œuvres, le **Little Nemo** de Winsor Mc Cay et le **Krazy Kat** de Georges Herriman. Du premier, où l'espace foisonnant se piège dans le dessin, au second où l'incertitude changeante des vignettes « *évite le figement de l'imaginaire* » et dénonce « *l'arbitraire des illusions perceptives* », une liberté s'affirme : la poésie.

Mais ces bandes étaient toutes deux trop éloignées du quotidien culturel pour fonctionner massivement. Aussi une grande partie des **Spectres de la bande** est-elle consacrée à l'étude de la production bédéique américaine qui, depuis ses origines, canalise et irrigue exemplairement les inconscients individuels et les aspirations collectives.

Pour finir, A. Rey affirme et répète l'autonomie radicale d'un genre auquel on a voulu accrocher tant de références. La B.D., dit-il, méprise « *l'esthétique du tableau* », tue « *la régularité typographique* », déforme « *le récit romanesque* » et dépasse le cinéma. La B.D., c'est un peu l'apocalypse minimale et discrète de nos classifications et de nos repères. Et, comme toute apocalypse, elle est bien sûr et avant tout, sous sa démarche enjouée, *révélation.*

PH. M.

ROMANS NOUVELLES

COPI
UNE LANGOUSTE POUR DEUX
ED. BOURGOIS
112 P. - 30 F

On sait depuis longtemps que Copi n'est pas seulement un dessinateur en marge du monde de la B.D. Son dernier album, **Les vieilles putes** (Ed. du Square), peut aussi être considéré comme le complément indispensable de son travail théâtral, diffusé par Bourgois, surtout **Loretta Strong,** sa pièce sans doute la plus achevée. Copi est inclassable : ce n'est pas l'homme d'un seul genre. Il l'a récemment prouvé avec son premier roman, un chef-d'œuvre de drôlerie et de fantastique, un livre délirant qu'il faut lire à tout prix : **Le bal des folles** (Bourgois). Et le prouve de nouveau aujourd'hui avec son premier recueil de nouvelles.

Que ces textes soient déjà tous parus dans **Hara-Kiri** ne change rien à l'affaire. Dispersés dans un mensuel, ils perdaient de ce poids que la juxtaposition, ici, leur donne. Chaque histoire complète sa voisine et nous fait découvrir cet univers propre à Copi, où l'humour se combine toujours avec une vision morbide de l'humanité.

Car **Une langouste pour deux** est une promenade cynique et désabusée à travers les maux de notre vie quotidienne. A part **L'autoportrait de Goya,** qui se déroule dans l'antichambre des grands d'Espagne, les autres nouvelles racontent la vie de gens simples, comme vous et moi, de gens malheureux et perdus.



Copi, comme jadis Villiers de L'Isle Adam dans ses **Contes cruels** aime martyriser ses personnages : cette jeune américaine qui venait faire du tourisme à Paris et passe sous la guillotine (**Les potins de la femme asisse**), cette Madame Pignou, ancienne prostituée, dont le seul bonheur dans l'existence est de se choisir un bel œuf de Pâques, et qui assiste à un carnage dans sa famille (**Madame Pignou**), cette servante, mise à la porte par son vieux célibataire de patron parce qu'elle le persécute avec un rat apprivoisé (**La servante**), autant de personnages de la vie de tous les jours qui souffrent, qui se tuent, se font tuer. L'absurde intéresse Copi, et il se termine toujours dans le sang et le Grand Guignol.

Copi ajoute à la sauce un humour vraiment très noir, des trouvailles surréalistes et des loufoqueries à la Lewis Carroll. Et par-dessus tout, finalement, une sympathie évidente pour ses victimes, même quand il les torture à tour de bras. Car ces malheureux appartiennent au peuple; et le rêve exotique des deux travelos mis à la tête d'un nouveau royaume de Saba (**Les vieux travelos**) n'empêche pas la réalité de montrer le bout de son nez. Copi n'oublie jamais le « social », derrière la souffrance. Rien de métaphysique, même quand il écrit sur le ton de la fable. La vie, la vie tout simplement.

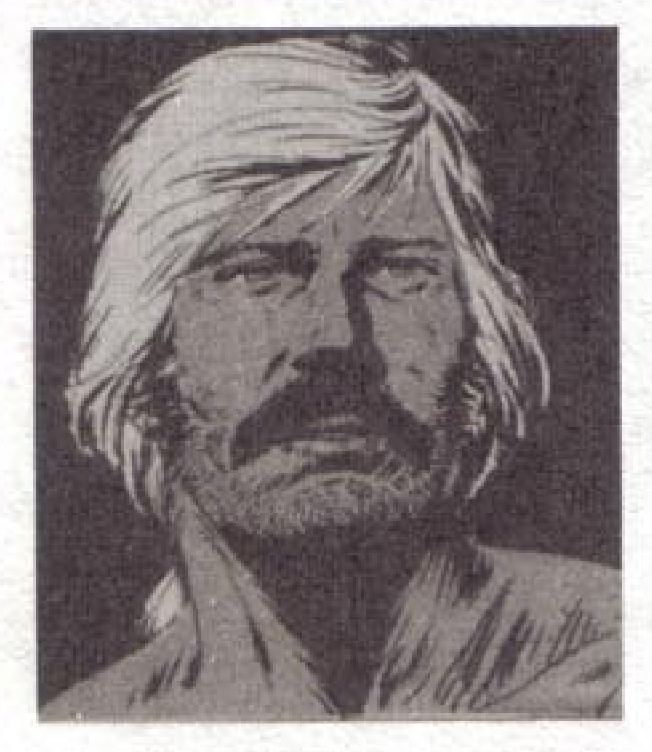
B.B.

CLAUDE AUCLAIR
SIMON DU FLEUVE

ED. DARGAUD

46 P. - 18 F

On l'a déjà dit, une grande partie de la science fiction actuelle se veut illustration des angoisses de notre époque. En termes politiques et écologiques. Nombre d'auteurs du genre ont définitivement laissé tomber la conquête des étoiles pour faire dans l'oppression sociale, les pollutions destructrices, les lendemains apocalyptiques et les déchets humains « radio-activés ».



Auclair est de ceux-ci. De **Jason Muller** à **Simon du fleuve**, ce libertaire amoureux de la vie rustique et des grands espaces affiche une prédilection pour les univers post-atomiques. Sa vision du futur est synonyme d'un retour à la nature qui s'organise sur les ruines de la civilisation technologique dont les vestiges restent autant de dangers pour la nouvelle humanité. Dans **Les esclaves**, Simon aidait à la libération des travailleurs de force d'une aciérie, dans **Maïlis**, il découvre une centrale nucléaire peuplée d'êtres monstrueux victimes des radiations.

Les deux premières **Chroniques des temps à venir**, brossaient les contours de ce monde, racontant l'affrontement de tribus de nomades, de pasteurs et d'agriculteurs avec « ceux des cités », derniers représentants de la folie des nations passées et gardiens d'une science oubliée. **Maïlis**, au contraire, évite le côté fresque des précédents albums et se veut surtout un récit intimiste, centré autour de trois personnages. Simon, d'une part, que ses errances ont conduit près d'une cabane, au bord d'un marais. Maïlis et sa fille Illyane d'autre part, qui vivent en solitaires dans cette masure.

De leur rencontre va naître une histoire d'amour et de haine rythmée par les travaux du quotidien. En disputant à Maïlis la présence du seul homme qui lui permettrait d'échapper à la solitude, Illyane poussera Simon à percer le secret du « territoire des ombres » où se dresse la centrale nucléaire à l'abandon, et provoquera la mort de sa mère.

Plus qu'aux rebondissements savamment orchestrés, la saveur de cet épisode tient avant tout à la finesse de la peinture des relations psychologiques entre les protagonistes du drame. Par de simples regards, par des dialogues tout en nuances, Auclair donne à son histoire une dimension humaine qui contrebalance sa vision quelque peu « mythique » de la vie au grand air. Et Simon y gagne une réalité qui fait défaut à bien des héros de bande dessinée.

F.L.

RAFAEL PIVIDAL
UN PROFESSEUR D'AMÉRICAIN

ED. BALLAND

COLL. L'INSTANT ROMANESQUE

112 P. - 23 F

Un homme désœuvré s'amuse à suivre un autre homme. Comme ça, un peu comme il collectionne les tableaux, ou comme d'autres pêchent à la ligne : histoire de tuer le temps. A première vue, on pourrait croire que l'homme suivi est un professeur d'américain, mais les apparences sont parfois si trompeuses... D'un bordel chic, où nous accompagnons nos deux compères, jusqu'à la Piazza Navona, à Rome - terme de leurs pérégrinations -, en passant par le 41ᵉ étage d'une tour du quartier de la Défense, le professeur d'américain a le temps de changer quatre à cinq fois de nom, et le narrateur de signer un contrat loufoque qui fait de lui le valet de pied du curieux professeur. Pourtant, au moment où il va entrer dans ses nouvelles fonctions, l'auteur interrompt son court récit : il l'interrompt de la même manière qu'il l'avait commencé, avec la même logique absurde : en queue de poisson. Le masque tombe et l'abjecte identité du pseudo-professeur est enfin révélée : il s'agit d'un agent de la CIA qu'une sorte de chilien androgyne se fera un plaisir d'exécuter. Et voilà, l'histoire est finie, et c'est sur l'anéantissement et la mise à mort d'une des projections du narrateur dédoublé que s'achève ce petit conte passablement schizophrénique.

Bien plus que l'intrigue, qui n'a strictement aucune importance, c'est le *ton* sur lequel est mené le récit qui donne valeur au texte. Le mépris qu'affiche Rafaël Pividal à l'égard du discours narratif et de l'« action » (alors qu'il ne se passe rien dans le monde dans lequel nous vivons, pourquoi faudrait-il qu'il se passe quelque chose dans les romans ?) ce mépris a d'autant plus d'efficacité et de force que, par l'objet de dénégation que son écriture opère, l'auteur fait semblant de faire *effectivement* ce qu'il ne fait que *parodiquement*, soit une narration en bonne et due forme, un bon roman bien « romanesque » (avec « action », personnages et chronologie méticuleusement respectée), comme le lecteur - fût-il d'avant-garde - aimerait en lire plus souvent.

Ajoutons que les dernières pages, qui traduisent cette sensation d'« estrangement » et de « perte du niveau de la réalité » dont parlait Antonin Artaud, ont le mérite, dans leur simplicité, d'être belles.

O.B.

GONZALO SUARES
DOBLE DOS

Traduit de l'espagnol par Albert Bensoussan

ED. GALLIMARD

240 P. - 45 F

Malgré le demi-échec commercial de la politique-fiction pré-électorale (on se souvient des **180 jours de Mitterrand**), ce genre littéraire reste à la mode. Surtout que faire de la politique-fiction, c'est facile : vous écrivez un roman bien traditionnel. Puis, quand il est terminé, vous rajoutez quelques personnages politiques (vivants ou morts, au choix), et le tour est joué. Un roman d'amour à la Sagan dans lequel le héros croise Raymond Barre dans le métro, devient de la politique-fiction. Et vous êtes sûrs d'en vendre au moins deux exemplaires de plus.

C'est un peu le cas du roman de l'espagnol Gonzalo Suarez, **Doble Dos**. Un roman d'espionnage que l'éditeur a lancé sous l'étiquette de politique-fiction.

Doble Dos, c'est le nom de code d'un étrange espion qui joue double, voire triple jeu. Ou même : *son* propre jeu. Il intéresse Franco parce qu'il a mis au point une tactique qui lui a sauvé la vie en 1959. Il intéresse aussi la CIA et les petits fascistes qui hantent l'Espagne. Octavio Beiral, lui, est journaliste, passionné par la politique, au point qu'y être mêlé, déclenche en lui les mêmes sensations que l'amour physique. On jouit comme on peut. Lancé à la recherche de Doble Dos, Beiral devient un double de sa proie et doit jouer devant Franco le rôle de celui qu'il poursuit. Pour cela, il a dû subir une opération chirurgicale qui le fait ressembler au Fantôme de l'Opéra.

On le voit, l'intrigue est fort complexe, pas du tout dénuée d'intérêt, et penche vers la métaphysique, dans le style d'un John Le Carré, qui a donné ses lettres de noblesse à ce genre d'espionnage intellectuel. Gonzalo Suarez insiste volontairement sur l'aspect théâtral des aventures de Beiral, un clin d'œil pour que les lecteurs y voient un peu plus loin que les épisodes sanglants. **Doble Dos,** c'est aussi une quête de l'identité, dans un monde où tout devient suspect, voire « *dérisoire et résiduel* », comme le pense Beiral. Qui ajoute, pour qu'on comprenne bien : « *Le monde est une énorme poubelle* ».

Samuel Beckett n'est pas loin. C'est dire que ceux qui voudraient seulement lire un roman d'action

L'espion qui fit trembler le franquisme

ROMAN

distrayant, n'ont pas intérêt à choisir **Doble Dos.** En revanche, si l'on cherche l'ambiance trouble, de celle qu'a fait peser le franquisme sur l'Espagne, on est comblé. Avec, en prime, une grosse bonne femme gélatineuse et une fillette bizarre qui l'accompagne partout dans ses règlements de compte.

Ceci dit, dans ce roman, Franco est encore vivant, et Suarez ne le maltraite pas trop. Il en fait un petit vieux fatigué, d'accord, mais finalement pas si méchant que ça. On sait bien qu'en Espagne, il faut encore faire attention à ce qu'on publie.

B.B.

J.M.G. LE CLEZIO
L'INCONNU SUR LA TERRE

ED. GALLIMARD

COLL. LE CHEMIN

328 P. - 47 F

Il ne suffit plus aujourd'hui d'écrire quelque chose. Encore faut-il que votre écriture le dise aussi en même temps dans son mouvement et son rythme de style. C'est l'histoire de Joyce écrivant sur la nuit dans **Finnegans Wake** et se désespérant de ce que le mot *night* soit dépourvu de cette consistance et de cette opacité noire de la nuit elle-même. L'écrit a ses lois, qui jugent tout contenu. Cela, Le Clézio le sait depuis son premier roman qui le situa d'emblée dans les marges d'une avant-garde enfin « lisible ». Dans **L'inconnu sur la terre,** il a choisi de parler du vide et son livre tout entier se remue lentement à travers une écriture de vide. Comme s'il s'agissait du premier poème « zen » de la littérature française.

Le Clézio part à la recherche du silence par-delà toutes nos crises et le bruit et la fureur des idéologies combattantes. Dans ses précédents romans il y avait la recherche un peu hallucinée des secrets d'un immense complot tramé contre les vivants par les maîtres inconnus du monde,

PHILLIPPE MURAY/ BERNARD BLANC/
FRANCIS LAMBERT/ OLIVIER BIEGELMANN/
MICHELE COSTA MAGNA/ANNE SEFRIOUI/
MICHEL PIERRE/RODOLPHE

la recherche du mystère d'un plan caché redoutable sous les autoroutes et les hypermarchés et sous les parkings et les enfilades d'immeubles de béton. Cette course prométhéenne pour avoir la clé des structures de notre malheur tourne court depuis deux ou trois livres, dans une espèce de sur place extatique où, toute dénonciation suspendue, Le Clézio s'abîme dans



la contemplation du monde tel quel ou plutôt réduit à ses éléments les plus simples, qu'il croit les seuls vrais. N'y aurait-il que deux voies possibles, la dénonciation et la contemplation? Et, de la fascination horrifiée sur l'épaisse matière aliénante, est-il fatal que l'on saute à pieds joints dans un mode de célébration mystique des félicités du silence? Peut-être en réalité ces deux attitudes ne sont-elles contradictoires qu'en apparence, et peut-être reposent-elles sur un même sol de réflexion erronné : le « premier » Le Clézio (celui du **Procès-verbal** ou du **Déluge**) semble bien annoncer le « second » (de **Haï** à **L'inconnu sur la terre**) celui de la paix aux hommes de bonne volonté, aux petits enfants et aux ampoules électriques, à l'odeur du pain, aux grands arbres et aux légumes - tant cette dénonciation et cette contemplation procèdent d'un même réflexe de plus en plus accentué : l'horreur de tout ce qui pense. Disons brutalement : la haine vitale (comme l'énergie du même nom, à quoi **L'inconnu sur la terre** est une incantation somptueuse) de l'intellectualisme.

Quoi d'étonnant, par conséquent, à ce que cet ouvrage, qui se veut essai mais qui n'est jamais qu'une sorte de journal de bord d'un voyage à la recherche d'une vie intra-utérine utopique où tout serait fusion simple et vraie avec la terre-mère, s'ouvre sur la vision d'un « *petit garçon inconnu qui est assis sur son nuage en forme de dune* »? L'enfance, voilà la seule valeur authentique que ce long évangile véhicule. C'est dire à quel point on barbote dans le mythe. Après cela, vous avez la longue litanie des révélations précieuses des vrais trésors du monde dont votre perversion vous avait éloignés : le bruit de l'eau qui tombe sur le parapluie, les autobus qui tracent leur route comme des sous-marins inlassables, le soleil qui donne vie à toute chose, les « *espaces du ciel sous les ailes des condors* » et les « *galeries ténébreuses et chaudes des termites* », les nuages qui vous donnent une idée de l'infini et les arbres avec toutes leurs feuilles et les odeurs de brindilles sur les chemins et les étincelles blanches sur la mer et les moments de « vrai silence » et les insectes dansant dans la nuit et les cerf-volants. Elle pourrait être émouvante, cette reprise du chant du monde au degré zéro des sensations. Malheureusement, ce qui ne peut être qu'une sorte de « charme », de séduction au-delà des mots, n'opère pas. Le Clézio n'est-il pas encore assez innocent, pas encore assez initié aux mystères de la vie contemplative? Ou bien est-il au contraire encore et toujours trop occidental, c'est-à-dire acharné à régler sourdement un vieux compte avec tout ce qui pense dans sa langue, tout ce qui vient le déranger pour lui dire que la vie n'est pas si simple ni si vraie qu'il voudrait le croire? A ce stade, le poème orientalo-écologique rêvé par Le Clézio révèle, sous sa surface de suprême sérénité, ses racines obscures de pamphlet véhément contre ce qu'il appelle avec une candeur feinte « *la fausse complication cérébrale du monde des adultes* ». A répéter, à répéter sans cesse que « *la vie ne s'explique pas* » ou qu'un jour nous redeviendrons tous des enfants et que les « simples » seuls ne mentent pas, Le Clézio enfonce le triste clou trop connu de l'anti-intellectualisme. De son horreur pour la réflexion qui engendre l'ambivalence viennent sans doute ces avalanches de stéréotypes ahurissants, ces métaphores éculées sur l'océan ou sur les tilleuls. L'ensemble de ce calogue de clichés a quelques temps forts, du plus haut comique et l'on se demande alors si Le Clézio, derrière son ardeur panthéiste compassée, n'est pas tout simplement un grand humoriste. Sur ce chapitre, il faut absolument lire le passage consacré à chanter la beauté des légumes : voici par exemple les fenouils avec leurs « cuisses en gigot », ou les oignons, « grands-pères qui muent continuellement ». Quant aux poireaux, vous ne devinerez jamais à quoi pense Le Clézio quand il considère gravement leurs petites racines blanchâtres : à des « barbiches de ficelle », bien sûr.

L'itinéraire de Le Clézio, dont **L'inconnu sur la terre** ne peut faire oublier le merveilleux et tragique **Déluge**, est exemplaire : il nous montre dans quels abîmes de truismes moroses sombre immanquablement quiconque part en guerre contre la pensée.

PH. M.

ESSAIS

DOCUMENTS

BOUSSOT
MÉTRO BOULOT BOUSSOT
ED. FUTUROPOLIS
48 P. - 24 F



Métro-Boulot-Boussot est un recueil de croquis dont les pages se déroulent comme une bande dessinée, au rythme du train souterrain franchissant les tunnels ou arrivant dans les stations.

Avec champs et contre-champs, en regardant les dessins, on est tantôt dehors, tantôt dedans.

Avec personnages : entassés dans les petits carrés d'une série de photos (- matons!), voisinant dans une page où ils ont été ramassés après avoir été saisis au vol dans des couloirs divers, seuls sur des quais, à quelques-uns dans un wagon, rassemblés par leurs couvre-chefs ridicules, par la couleur de leurs chaussettes, par la lassitude de leur expression, par le fantasme de l'auteur : la présence, en ces lieux souterrains, d'agents (déguisés ou non) de la zépo.

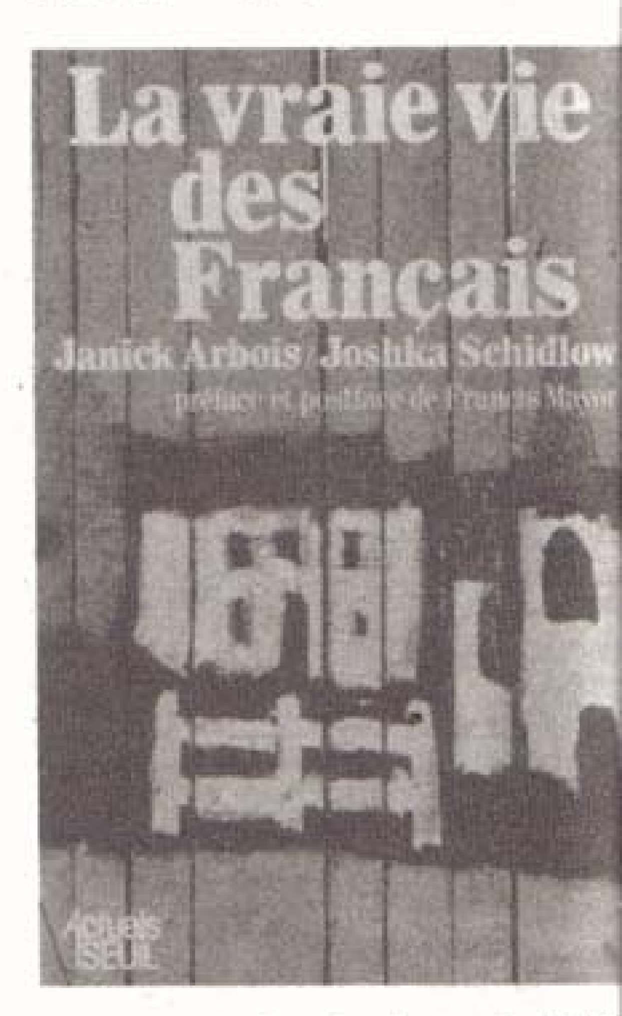
Avec légendes : les panneaux des ascenseurs, des tunnels, des publicités, des avis au public, les noms de stations et les commentaires de l'auteur qui, parfois, répètent la transposition déjà effectuée dans le dessin, parfois donnent la référence des rapprochements « culturels », parfois apportent des précisions indiscernables à l'œil nu dans un ouvrage en noir et blanc : les couleurs.

Suivre avec Boussot les anciennes lignes « Mairie d'Issy-Porte de la Chapelle » et « Saint Lazare-Porte de Saint Ouen », c'est oublier qu'il existe des métros bleu azur sur pneus et des stations en plastique et néons. C'est aussi redécouvrir ce qu'on a vu sans le voir, ces personnages, ces panneaux, ces architectures sur lesquels on pose un œil distrait, indifférent, surpris, agacé ou las. C'est enfin se demander si l'on n'a pas rencontré l'auteur, son carnet à la main, sur les bancs, dans les wagons, ou même, qui sait, debout dans un couloir, croquant les passants avec fébrilité, décidé à saisir, à fixer, une de ces quelconques silhouettes ou mimiques qu'il risquerait de ne pas rencontrer une deuxième fois.

En fait, pour vraiment s'« y » croire, il n'y a que deux détails qui manquent : le bruit et l'odeur.

M.C.M.

JANICK ARBOIS
JOSHKA SCHIDLOW
LA VRAIE VIE DES FRANÇAIS
ED. DU SEUIL
304 P. - 45 F



Une enquête du journal Télérama, qu'est venu compléter un sondage réalisé par l'IFOP, tente de donner une image, aussi véridique que possible, de la vie quotidienne des Français. « Que faites-vous quand vous ne faites rien? » - « Quelle est la part de votre vie qui vous passionne davantage : celle qui est réservée au travail ou celle qui vous reste après le travail? » - « Qu'avez-vous, parfois, eu follement envie de faire et que vous n'avez pas fait? », telles sont les trois questions à partir desquelles les personnes interrogées ont eu tout le loisir de « se raconter », exprimant ainsi tout ce par quoi la « vraie vie » semble résolument absente.

Le rapport au temps et à l'argent, au corps et à la mort, les désirs contrariés, les espoirs déçus et les illusions perdues sont les grands thèmes de ce livre, à mi-chemin entre le docu

ment journalistique et l'enquête sociologique. Malgré l'intérêt incontestable de certaines interviews, on peut néanmoins s'interroger sur la finalité de l'entreprise.

Car de quoi s'agit-il, sinon de nous montrer qu'une « nappe métaphysique » (pour reprendre l'expression plus ou moins heureuse d'un des auteurs) flotte avec allégresse sur notre beau pays de France, et que, si la religion est bien « l'âme d'un monde sans âme », les Français, avec la richesse quasi proverbiale de leur « vie intérieure », n'ont pas vendu la leur au diable?

O.B.

REISER
VIVE LES FEMMES

ED. DU SQUARE

79 P. - 28 F

« Quand un homme est con, il est con sur toute la ligne. Quand une femme est con, même très con, elle restera quand même maligne. C'est pour ça qu'un jour les hommes finiront par se faire avoir ». Le petit vieux à moustaches qui ouvre le dernier Reiser, **Vive les femmes**, énonce une vérité moins futile qu'il ne paraît : au fil des pages, cette vérité se vérifie dans le graphisme lui-même. Hébétés, plutôt lamentables, les hommes y sont réduits à quelques traits, et généralement, significativement plus petits que leurs partenaires. Vissés à leurs habitudes de pensée, ridicules dans leurs indignations comme dans leurs convictions, ils sont toujours lâches, quand ils ne sont pas totalement ignobles.

En face, de l'autre côté de la table, sur l'autre bord du lit conjugal, il y a l'autre, l'inconnue, la femme, bobonne ou maîtresse, marchant dans la rue et prête à donner une baffe au premier dragueur, puritaine ou livrée à une lubricité qu'elle contrôle mal et dans laquelle elle s'empêtre. Parce qu'il ne les gâte pas non plus, les femmes, Reiser. Sans haine et sans peur, il ne se soumet pas non plus à la nouvelle idole de l'altérité radicale. Ce qu'il montre au fil de ces récits sarcastiques et durs, c'est la vérité de notre temps : que la femme, à ses propres dépens parfois, manifeste au plus haut point la crise d'identité dans laquelle tourbillonnent nos rapports intersubjectifs.

Vulgaires, exigeantes, brutales, excitantes ou avachies, elles sont, face à l'homme effondré dans ses habitudes ou coincé dans son désir, comme une sorte de déchirure, rappelant toujours et encore que ce n'est pas ça, que ce ne sera jamais ça, que ce n'est ni cette indifférence ni ce désir qu'elles veulent, mais quelque chose d'autre, toujours quelque chose d'autre, une folie qui rend les hommes fous.



Et dans le dessin même passe tout cela : au fil de chaque séquence, les femmes se désintègrent jusqu'à n'être plus qu'une sorte de cri. Tout le corps disparu, atrophié dans un trait qui va au plus court, elles se réduisent et se ramassent en un seul hurlement qui nie d'un coup l'image tranquillement phallocratique que l'homme dorlote encore dans sa tête, quand il pense à elles. Il fallait l'humour de Reiser pour dire avec tant de violence la tragédie de l'incompatibilité des sexes.

A.S.

MARIE-FRANÇOISE HANS
GILLES LAPOUGE
LES FEMMES, LA PORNOGRAPHIE, L'ÉROTISME

ED. DU SEUIL

COLL. LIBRE A ELLES

396 P. - 59 F

La prise de parole diluvienne des femmes pour dire leurs sexualités - réappropriation de leur corps, droit à une jouissance spécifique, redéfinition en creux mais non en manque de leur sexe - a bizarrement fait un coude devant la pornographie, excepté une dénonciation globale du marché aux esclaves, profession de foi féministe minimale. Silence sur la mise en scène elle-même, par et pour les hommes, de la sexualité, sur le débordement de l'industrie pornographique, le déferlement, dans les espaces où elles déambulent, transparentes, d'images, films X, revues érotiques, sex-shops, etc.

Indifférence, horreur, fascination muette, repli devant l'interdit, désintérêt des femmes pour un discours où, impliquées seulement comme l'objet donné à voir, elles ne se voient pas? Tout cela, c'est ce qu'ont découvert M.F. Hans et Gilles Lapouge qui ont voulu, avec **Les femmes, la pornographie, l'érotisme**, creuser le silence des femmes, comme si, à lui seul, ce mutisme ne constituait pas une réponse : la pornographie, pour une femme, ne peut se dire, puisqu'elle est une autre langue.

Voilà pourquoi, dans ces témoignages recueillis auprès de femmes de tous âges, de toutes conditions, choisies dans la cohorte des anonymes ou parmi celles dont le statut implique une mise à distance de la sexualité - écrivains, sociologues, journalistes, éditeurs, etc. - revient le même écueil : la difficulté à penser la pornographie comme un discours, une fiction, non comme le réel.

D'où l'ambiguité des réponses, l'enchevêtrement d'un récit - leur propre histoire sexuelle, l'évocation de leurs fantasmes - autour d'un mot qui n'est pas le leur. Fiction dans la fiction, cela engendre le délire : on voudrait croire que ces paroles de femmes hors d'elles ne sauraient que dire



le vrai, hors censure. On voudrait croire aussi à cette absence de références à la morale dont se réjouit M.F. Hans : les femmes n'y font qu'y substituer naïvement des catégories esthétiques, le beau contre le laid, le sale contre le « naturel », quand, plus clairement, elles ne rappellent pas leur éducation religieuse... Pourquoi ne pas accepter qu'aux stéréotypes masculins, les femmes ne répliquent que par d'autres stéréotypes, de bonne foi? une sexualité « ailleurs », fluide, où la préséance ne serait pas accordée au regard, mais au toucher, aux odeurs, à des climats; l'invention d'un vertige du corps tout entier où le sexe cesserait d'être le lieu privilégié des noces.

Bref, évacuant le mal, des choses si ténues, si indicibles qu'on les a tues. Pas de sexualité féminine, en conclut Philippe Sollers pour lequel les hommes sont les « damnés du sexe », mais quelque chose d'autre. Ce quelque chose d'autre, que les femmes revendiquent comme une sexualité à elles, elles tentent de la dire. Reste à savoir si ce n'est pas seulement une façon de dénier à l'homme son pouvoir. C'est croire que la pornographie est le lieu de la maîtrise de l'homme, quand il n'est que celui de son angoisse.

A.S.

POESIE

SYLVIA PLATH
ARIEL

Traduit de l'américain par Laure Vernière

ED. DES FEMMES

94 P. - 28 F



Ariel est un court recueil de poèmes, publiés en 1965 aux Etats-Unis. On y trouve une suite de textes en vers pourvus de titres et qui, avec des allusions parfois mythologiques, pafois bibliques, racontent, dans le désordre, l'histoire de Sylvia Plath qui, peut-être, avait environ sept ans quand, pendant la dernière guerre, son père, prussien à l'œil bleu et à la jambe unique quitta la Pologne, en train, pour continuer, en bateau, la route vers la Californie. A moins que les deux événements n'aient rien à voir...

C'est, en tout cas, une femme de trente ans (elle le dit à plusieurs reprises) qui parle et qui raconte, sans tout à fait en avoir l'air, qu'elle avait dix ans quand son père est mort, vingt quand, la première fois, elle a tenté de se suicider. Il y eut probablement d'autres suicides et un homme, pendant sept ans (de malheur?) et peut-être d'autres, et un enfant, et peut-être deux. Il y eut une sœur maigrichonne comme elle, peut-être, et la Californie des hippies aux pieds nus amateurs de thé, de yoga et de fleurs.

Dans ces poèmes, éclatent des couleurs que le noir domine « blotti comme une chauve souris ».

Et pourtant, semble-t-il, le seul espoir est dans ce qui vole : Ariel, le dieu ailé de « la Tempête » de Shakespeare et les abeilles que l'on a, ou que l'on est, selon les poèmes... Mais que peuvent ces braves petites bêtes à miel dans un monde où il y a de « l'acétylène » et du « carbone monoxyde » et des « machines à calculer », où les femmes ressemblent presque toutes à des infirmières et les hommes à des docteurs, où les baisers tuent et les opérations menacent, quand les barbelés et les poisons ne les remplacent pas...

Je n'aime guère ces poèmes, ni l'ambiance morbide qu'ils dégagent : les lueurs d'espoir y sont anéanties par les voiles funéraires et l'expérience personnelle se cache sous la mythologie tandis que des lambeaux de figures mythiques s'accrochent sournoisement aux épines du vécu.

M.C.M.

JEAN-CLAUDE RENARD
LA LUMIÈRE DU SILENCE
ED. DU SEUIL
110 P. - 35 F

Aussi étrange que cela puisse paraître, aussi scandaleux que ce soit pour le rationalisme moderne, il n'y a sans doute pas moyen de se passer de Dieu. Si notre entendement était aussi exercé à l'analyse métaphysique qu'il l'est aujourd'hui à l'analyse de notre procès de sujets,d'êtres parlants, nous reconnaîtrions peut-être dans notre existence quotidienne elle-même la trace d'une sorte de manque éternel qu'on peut appeler la transcendance. Les beaux poèmes de Jean-Claude Renard, **La lumière du silence**, portent cette marque troublante d'une absence qu'ils tentent de traduire par le langage. Tentative aussi vieille que la parole, peut-être, qui consiste à essayer d'exprimer l'intuition que nous ne sommes pas au monde, que nous sommes beaucoup plus que le monde et beaucoup plus que l'homme - à commencer par notre corps : « *De quoi ce corps/est-il le double ou l'otage ?* » demande Renard. Que nous ne soyons pas ce que nous croyons, c'est ce que les mystiques de tous les temps et de toutes les religions ont essayé de dire. Ce qui implique aussi que Dieu n'est pas non plus ce que nous fantasmons.

Il y a dans **La lumière du silence** une sorte d'incantation permanente à un autre Dieu que Dieu, à un Dieu « inconnu », celui-là même dont Paul de Tarse vit l'autel vide à Athènes, celui-là même dont la « théologie négative » a tenté, au XXᵉ siècle, de dessiner les contours d'absence et de silence. Celui-là même qui habite, comme un creux irrémédiable et irréductible, toute grande œuvre et sans doute aussi toute vie humaine. C'est à ce nœud intranchable de notre expérience que se situe le recueil de Jean-Claude Renard. C'est dire aussi qu'il va à l'essentiel.

ART

WILLIAM BLAKE
Traduit de l'anglais par Michel Braudeau
ED. DU CHÊNE
COLL. LES ARTS DE L'IMAGINAIRE
40 P. - 45 F



« *Puis*, dit-il, *je voudrais que les phrases soient gravées et non pas imprimées; que toutes les deux pages figure une illustration magistrale...* » C'est très tôt que Blake envisagea de devenir non seulement son propre éditeur, mais aussi son propre illustrateur. Il était convaincu qu'au nouveau type de poésie qu'il créait ne pouvait convenir qu'un nouveau type de livre.

Toutes ces illustrations qui courent le long des poèmes de Blake sont en effet bien plus que des illustrations. Comme dans la vignette de B.D., l'écrit *est rythme* pour l'image, et l'image pour l'écrit. Le plus intéressant est que Blake a trouvé, ou retrouvé, cette pratique sous l'influence d'une visitation extérieure au monde de la nécessité : cette technique de « l'impression enluminée », il ne l'a inventée que sous la pression mystique d'une révélation transcendante. Même les couleurs, même les procédés de broyage, disait-il, lui étaient indiqués par des apparitions surnaturelles. Evidemment, tout est lié : sous l'influence de ces messages spirituels, les séparations que perçoit systématiquement le matérialisme ne lui paraissaient plus si sûres : et lui, le révolutionnaire, qui dénonçait les événements qui lui étaient contemporains (c'est-à-dire la

L'ACTUALITE (A SUIVRE)

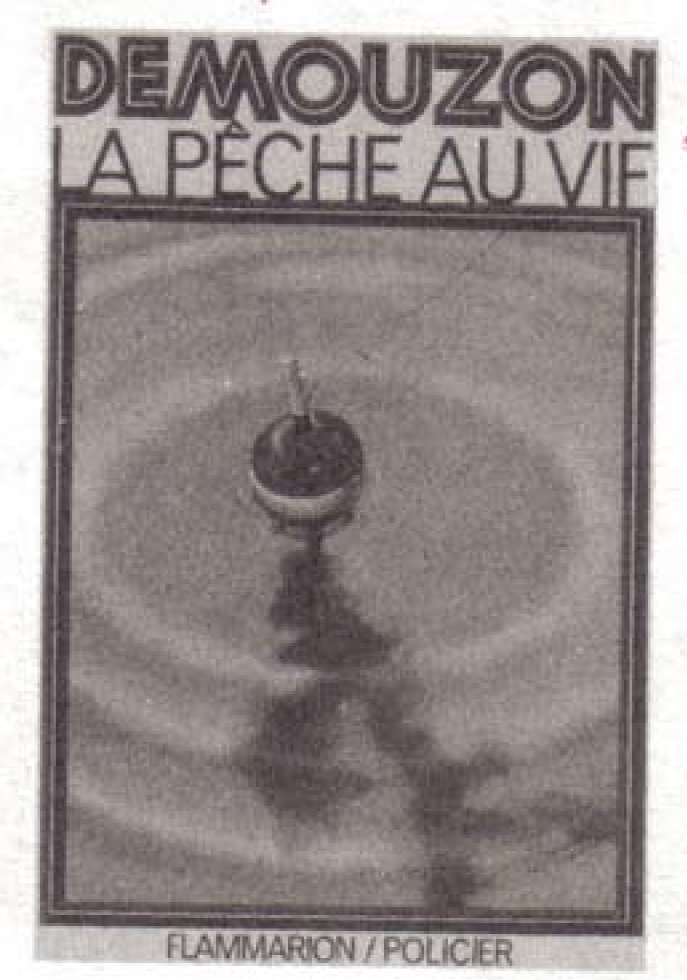
formidable explosion industrielle anglaise) comme émanant des « sinistres fabriques de Satan », lui qui s'exhibait dans les rues de Londres coiffé du bonnet rouge des sans-culottes français, se tournait, dans son travail de graveur, vers des inspirations d'ordre strictement biblique. C'est-à-dire que, pour stigmatiser les tares de son temps, pour vitupérer la misère et l'esclavage ou chanter la rébellion, il choisissait le chemin le plus étrangement long et détourné qui soit : celui de la prophétie. Le magnifique album du Chêne, où sont reproduites beaucoup de ses œuvres, aquarelles, détrempes, eaux-fortes ou gravures rehaussées de couleurs, présente une gamme complète de discours oraculaires en images, en actes. Remontant aux sources des mythologies ou de l'Ancien Testament, Blake a construit, dans leur sillage retrouvé, d'immenses sagas surpeuplées d'anges qui rappellent les cosmogonies pullulantes de divinités des gnostiques. Et, comme ces dernières, l'œuvre de Blake est protestation contre l'œuvre des hommes. C'est en ce sens qu'il nous est le plus proche, rejoignant l'extrême pointe d'une interrogation qui commence à se faire jour contre le barrage rationaliste d'une théologie qui n'était jamais qu'une nouvelle église encore plus négative que la précédente. Qu'on ne s'y trompe pas : le signifiant métaphysique est là, chez Blake, pour dénoncer et exhiber le fond de religiosité *honteuse* que véhicule avec elle immanquablement toute pensée matérialiste.

Si William Blake en rajoute, en remet sur l'interprétation religieuse, s'il se fait, tout entier, énorme « retour de refoulé », c'est d'abord contre ceux qui semblent de voir leur refoulé dévoilé. C'est ensuite parce qu'il a un moment où la dénonciation rationaliste devient insuffisante, sa surdétermination inopérante. Et c'est avec humour, avec une sorte de gaieté hallucinée, que Blake lui substitue une surdétermination métaphysique. Car il ne peut y avoir qu'humour à emboucher ainsi les trompettes des prophètes de l'Ecriture pour dire sa vérité au monde moderne. Que Blake ait appuyé là-dessus jusqu'aux extrêmes limites, et qu'il l'ait fait autant par l'image que par le texte, montre bien qu'il voulait déborder, excéder nos deux croyances fondamentales, nos deux dévotions : celle du réel et celle du langage, comme entités séparées et à sens unique. Par son discours - graphique et textuel - « anachronique », il montrait déjà, au XIXe siècle, que ce réel et ce langage ne sont point si assurés, et que leur matière même pourrait bien se retourner, quelque jour, contre le matérialisme...

P.M.

ROMAN POLICIER

DEMOUZON
LA PÊCHE AU VIF
ED. FLAMMARION
220 P. - 20 F



Le roman policier a le choix entre suivre le crime ou suivre l'enquête, c'est-à-dire faire le même chemin dans un sens ou dans l'autre. Pour renouveler le genre, le feuilleton télé américain **Colombo** montrait le crime, puis l'enquête, mettant à l'évidence la différence des incidents de parcours selon le sens dans lequel on s'achemine...

Dans **La pêche au vif,** Demouzon a opté pour l'enquête, mais le chemin se parcourt au moins autant en temps réel qu'à rebrousse-temps : les vrais cadavres n'arrivent qu'après!

Le héros de cette histoire est bien Gassin, le commissaire, mais ce policier mène l'affaire rien moins que rondement tout au long d'un dur dimanche d'été, où il rêvait de pêcher au vif et pêche « au mort »... Sans doute un autre jour, un jour de semaine, avec un procureur sur le coup, les directives d'un juge d'instruction et le costume de l'emploi, aurait-il été plus efficace! Mais le dimanche du concours de pêche annuel, affublé d'un chapeau écossais et de lourdes bottes de caoutchouc, il ne peut que patauger dans les faux-semblants et les faux suspects.

Tandis que toutes les personnes interrogées, ou presque, se mêlent de mieux savoir son métier que lui, Gassin vit un cauchemar où les bons repas n'ont plus la saveur qu'ils devraient avoir, où l'arrogance de ces jeunes flics façon « Inspecteur Moulin » est quasiment insupportable et où les amours ratées par faute de deuxième guerre mondiale vous remontent à la gorge.

En définitive, **La pêche au vif** est bien une histoire d'enquête où le commissaire, en regrettant de ne pas avoir lancé sa ligne dans la rivière, remonte peu ou prou la piste du criminel tout en remontant, surtout, le fil de sa propre vie.

M.C.M.

RICHARD MATHESON
MIASMES DE MORT
Anthologie établie
et présentée
par Alain Dorémieux
ED. CASTERMAN
COLL. AUTRES TEMPS, AUTRES MONDES
256 P. - 42 F

« Aujourd'hui, maman m'a appelé monstre. Tu es un monstre, elle a dit. J'ai vu la colère dans ses yeux. Je me demande qu'est-ce que c'est qu'un monstre. »

Ainsi débute *Born of man and woman* (Journal d'un monstre), première nouvelle de ce recueil et également premier texte publié par Matheson en 1950. « Aujourd'hui, maman m'a appelé monstre... » Mais toutes les mamans du monde n'appellent-elles pas leur bambin petit monstre? Que le bambin en question soit enfermé dans la cave, voilà qui est déjà moins fréquent (quoique les pulsions sadiques d'un bon nombre de parents...). Mais le plus étonnant, c'est cette peur qu'ont les parents quand l'enfant se met à menacer, à menacer de rompre ses chaînes, à les menacer...

Il se passe décidément des quantités de choses étranges, inquiétantes, terrifiantes, dans l'univers de Matheson et les effets de surprise (et de terreur) y sont d'autant plus saisissants que c'est par toutes petites touches, par suite de légers glissements, que la réalité, la « normalité » se met à dérailler et bascule. Et quand surgit l'épouvante, c'est très rarement sous la forme attendue.

Quoiqu'il sache parfaitement les maîtriser (voir *La maison des damnés* et la présente *Maison du crime*) Matheson se passe très bien des accessoires gothiques. Croit-il aux fantômes? Certes oui, il précise juste que les fantômes sont en nous. Rassurant? Epouvantable au contraire! Car la terreur n'est plus localisable : elle n'est plus l'apanage privilégié des vieux châteaux, cimetières et autres sombres lieux. Elle nous appartient, nous colle à la peau, se mêle étroitement à nos gestes les plus coutumiers, déteint sur les objets, les lieux, les êtres qui nous entourent.

Prenons les objets : rage, violence, terreur, destruction, d'où proviendrait ce mal dont les objet sont chargés? Ce mal là est en nous, il nous empeste et nous empestons notre propre vision du monde. C'est nous les porteurs de ces « miasmes de mort ».

Aussi, pourquoi s'étonner que ce soient les objets les plus simples, les plus quotidiens, les plus rassurants (car, semble-t-il, les plus apprivoisés) qui deviennent instruments de terreur? Une télévision qui se rallume d'elle-même, un costume qui se décroche de son cintre et qui quitte son placard, un tapis qui vous évite et se dérobe sous vos pieds, un téléphone déconnecté qui cependant, sonne et sonne dans le silence de la nuit.

Parfois, ce sont les hommes qui se font porteurs de l'épouvante. Mais là encore, il s'agira de gens bien anodins. Ceux qu'en principe on croise sans jamais les regarder. Pas question seulement d'imaginer les revoir, on ne les a jamais vus. Ils sont là, à côté de vous, dans leur monde bien à eux et votre monde ne fait qu'effleurer le leur un court instant. Tel ce policier qui surgit en pleine nuit à la sortie du hameau de Zachry (67 habitants) pour vous faire signe de stopper. L'instant d'avant, regardant sous le jet des phares défiler les dernières maisons du village, vous songiez : « Adieu Zachry, adieu 67 habitants » et voilà que vous stoppez. Vous sortez de votre véhicule, vous montez dans la voiture du policier, vous ne comprenez pas clairement ce qui se passe, vous êtes un brave petit bonhomme en vacances. L'instant d'avant, vous traversiez de nuit, à 80 km/h, un hameau désert de la nouvelle Angleterre... vous n'en ressortirez jamais!

Ainsi vont les choses!

Pour moi, traversant l'œuvre de Matheson, je n'en suis pas ressorti. Aucun regret d'ailleurs, nous portons certainement les mêmes miasmes... Et vous?

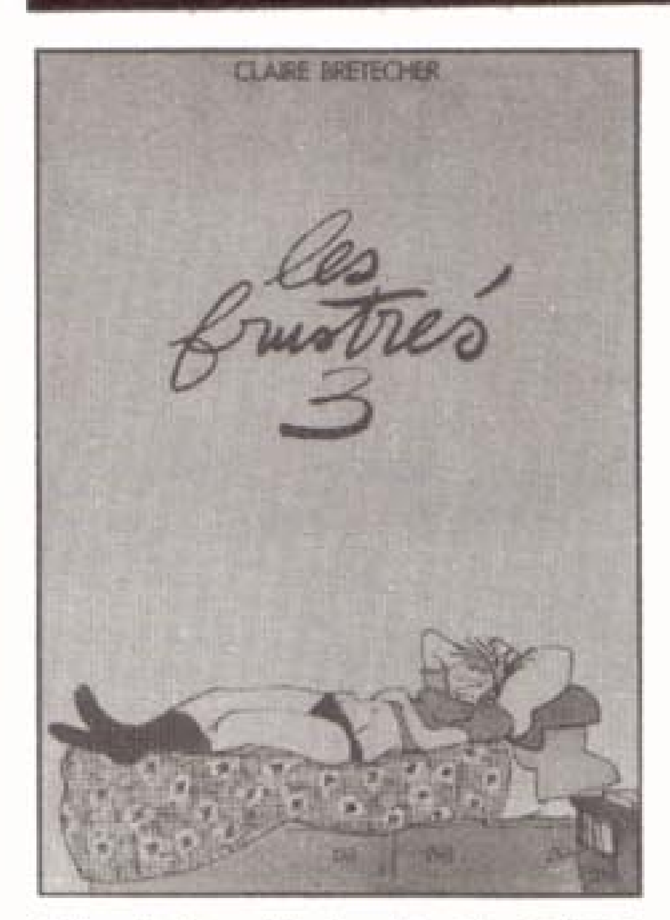
R.

HUMOUR

CLAIRE BRETECHER
LES FRUSTRÉS 3
ÉDITÉ PAR L'AUTEUR
71 P. - 25 F

Enfants vieillissants de Marx et de Coca-Cola, nés à la politique aux alentours d'un certain printemps de 1968, les « frustrés » de Bretécher s'aperçoivent, dans ce troisième album, avec leur amertume coutumière, qu'il n'est pas si facile d'être contre et que, en se coupant les cheveux, ils risquent plus de ressembler à papa qu'à fiston!... Les années qui passent ne leur restituent pas ces satisfactions qu'une bonne conscience en porte à faux et des aspirations contradictoires les empêchent de ressentir, ne serait-ce qu'un tout petit peu, ne serait-ce que de temps en temps... Et, pour prendre le relais de ces angoisses, ou les multiplier, il y a toujours un interlocuteur qui amène les Guiguitte,

L'ACTUALITE



Chandelle, Marie-Jo et autres héros de Bretécher à constater, avec un désespoir qui n'a d'égal que leur impuissance, ces petits malheurs qui font, de leur vie aisée de néo-bourgeois de gauche, presque un enfer.

Les frustrés vont de tracas (grève d'électricité) en situations embarrassantes (frisée aux lardons) et traversent avec anxiété cette chienne de vie où Hortense qui a décidé de ne pas boire remplit son verre elle-même, tandis que ce Monsieur Glücksman qui a de si beaux yeux ne vient plus à la télé.

Et l'on rit de tout ça! Souvent parce que la contradiction, la source fondamentale de la frustration est déplacée sur un petit problème (le cadeau, les oreilles percées, le bronzage intégral, les jeans serrés)! Pourtant, ces modes et ces petits riens sont significatifs du type de société dans lequel nous vivons... Société dans laquelle les cadres quadragénaires torchent de petites annonces avantageuses pour intéresser des beautés de vingt-cinq ans qui, de leur côté, balancent entre le désir de se faire incruster un diamant dans la narine gauche et la peur d'avoir mal ou d'attraper une septicémie, comme leurs aînées, au « bon vieux temps » des avortements à l'aiguille à tricoter ou à la sonde.

C'est la vie!

M.C.M.

REVUES

BAZOOKA UN REGARD MODERNE

MENSUEL
32 P. - 8 F.

Bazooka a parcouru pas mal de chemin depuis les premiers « Bulletins périodiques » que quelques initiés tentaient de déchiffrer à la lumière du phénomène « punk ». Malgré les polémiques que n'a pas manqué de susciter son irruption dans bien des rédactions, le groupe a réussi son infiltration dans diverses sphères de la presse, de *Libération* à *L'Echo des Savanes* en passant par le très sage et éducatif *Okapi*. Ce n'est pas un hasard. En cette période de création léthargique, on n'avait pas, depuis longtemps, oser bousculer l'espace traditionnel de l'illustration et de la bande dessinée avec tant de liberté et d'imagination.

Aujourd'hui, voici Bazooka maître absolu - avec l'aide de *Libération* - d'un nouveau mensuel qui se veut expression différente du dessin politique, autre vision des soubresauts qui agitent notre planète. En clair, trente deux pages grand format remplies d'illustrations légendées, correspondant chacune à un événement et un jour du mois. Une expérience qui renouvelle la notion de magazine d'information en considérant désormais que l'actualité peut s'appréhender dans sa totalité à travers une démarche graphique.

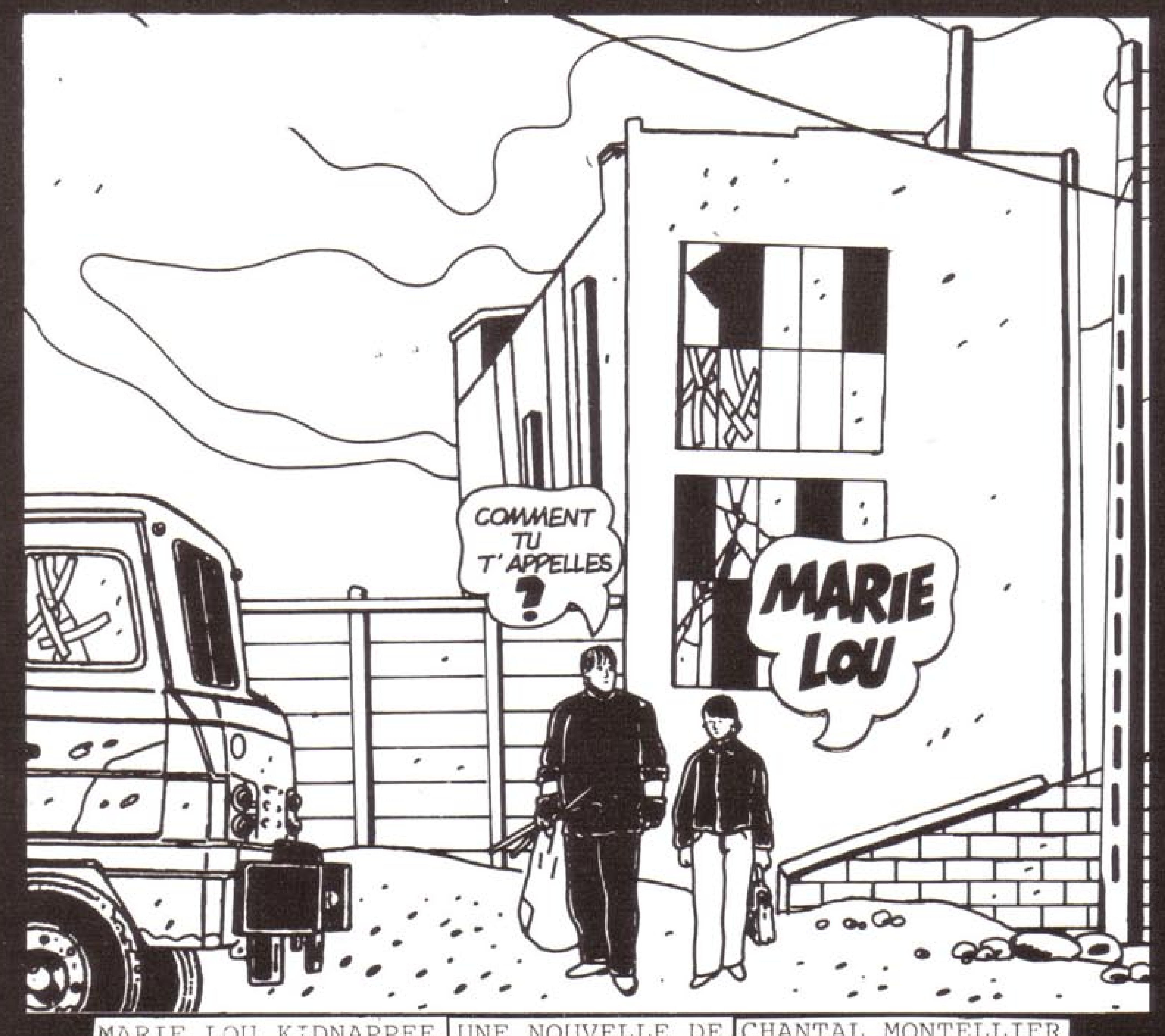


On y retrouve toute la panoplie des techniques qui ont fait la spécificité du groupe : calques sur photos et travail sur projection, procédés de « cut-up » directement hérités des pratiques littéraires d'un William Burroughs. On y retrouve aussi la fascination dérangeante de Bazooka pour le morbide et le pathologique de notre temps, disséqué et quadrillé avec un œil glacé et distant. Une approche qui semble finalement revendiquer l'esthétisme comme seule réponse politique à une époque moribonde dont l'avenir ne mobilise plus personne...

F.L.



DANS (A SUIVRE) N°5 UN DOSSIER FAIT-DIVERS



MARIE LOU KIDNAPPEE | UNE NOUVELLE DE | CHANTAL MONTELLIER

Avec Chantal Montellier, le fait-divers est entré dans la bande dessinée. Le fait-divers, c'est cet ensemble d'information que les journaux ont tant de mal à caser entre la politique, le sport et les spectacles, comme quelque chose d'inclassable, toujours en trop.

Comme la vie même, la vôtre, celle de vos voisins, enfin to ce qui échappe au cloisonnement des rubriques et des idéologies.

Les romanciers les plus grands y ont cherché l'inspiration, avant que les sociologues, les historiens ou les psychanalystes ne s'en emparent.

C'est ce monde grouillant et mystérieux, plein du bruit et de la fureur des passions qui nous a fascinés.

Ce sera notre prochain dossier.

AUJOURD'HUI, AVEC (A SUIVRE) LE ROMAN S'ECRIT AUSSI EN BANDE DESSINE

20 CIGARETTES
JACNO
GAULOISES
CAPORAL
SEITA FRANCE

20 CIGARETTES
JACNO
GAULOISES
CAPORAL
SEITA FRANCE